

Clémence Robert

LE MOINE NOIR

2026 (1874)

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE 4
I LE NOVICE 4
II CONFIDENCE 16
III LA FUITE 29
IV LE CABARET DU GRAND-CERF 37
V L'HÔTEL DE LA MARQUISE 47
VI LE COMPLOT 56
VII LE SOIR DE L'ENLÈVEMENT 68
VIII RETOUR DE FORTUNE 76
IX LES MOINES-SOLDATS 85
X LES SECRETS 96
XI L'ASSAUT DU COUVENT 107
XII LA GRANDE ASSEMBLÉE 116
DEUXIÈME PARTIE 130
I SOUS LA TONNELLE 130
II LE RÊVE 139
III SOUS LE GRAND SAULE 149
TROISIÈME PARTIE 160
I LES SOUTERRAINS 160
II LE CONSEIL SECRET 172
III UN JOUR DE GRANDE FÊTE 180
IV L'ORAGE 190

V LE PAVILLON DE LA NUIT 198
VI LA FOUDRE DU SOUTERRAIN.....210
Ce livre numérique 220

PREMIÈRE PARTIE

I

LE NOVICE

C'est un drame du quinzième siècle, et qui se passe dans le vieux Paris. On doit donc s'attendre à toute extravagance et férocité, à tout acte de pleine barbarie, et les lire sans accuser l'auteur d'exagérations. Dans ce Paris d'autrefois, la vie était une tempête, les passions surabondaient, il semblait que le sang bouillonnât dans les veines, où il coule si languissamment aujourd'hui. Il y avait alors dans le caractère une déplorable facilité au crime mais aussi une vigueur, un courage, qui allaient aussi loin que les horreurs accomplies : toutes choses bien effacées des pâles générations de la ville civilisée.

Le récit qui va suivre porte particulièrement le cachet de ces temps. C'est un épisode de la vie monacale, empreint du mystère, de l'ombre du cloître, et de la brutalité des mœurs qui l'habitaient encore.

La scène se passe en 1449, au couvent des Grands-Augustins.

Ce monastère était l'un des plus opulents édifices religieux de l'époque.

La façade régnait sur le bord de la Seine, entre le quai de Nesle et le Pont-au-Change ; le rivage à ses pieds n'était encore qu'un gazon planté de bouquets d'arbres. De grands corps de bâtiments s'étendaient en retour. Le cloître était au centre. À droite, s'élevait la belle et solide église ; à gauche, un enclos était réservé pour le cimetière. Il y avait au midi de magnifiques jardins, terminés par des vergers, des viviers, des garennes. Le tout était entouré de fortes murailles.

Le couvent était habité par deux cents moines.

Le 10 mai de cette année-là, on y célébrait la *prise d'habit* d'un jeune frère, c'est-à-dire la cérémonie dans laquelle le postulant prenait la robe de novice, qu'il devait porter une année avant de prononcer ses vœux. On avait déployé pour ce jour tout le luxe pieux et toutes les sensualités monacales.

Du reste, le novice dont il s'agissait attirait par lui-même l'attention sympathique de la communauté ; il était jeune et beau, pauvre, mais de haute noblesse ; on parlait de désespoir d'amour dans sa vocation subite.

De tous côtés, le couvent était donc en liesse.

Les jeunes frères attendaient quelques faveurs particulières : on entendrait à l'église la musique sacrée des compositeurs de Milan, on resterait en récréation une heure plus tard. Les révérends pères pensaient au souper, où l'on aurait du vin d'Espagne vieux de cent ans, des poissons des viviers engraissés pour les jours de fête, du miel recueilli dans les ruches de l'enclos, et si doux, si parfumé, qu'il ressemblait au lait de la vierge Marie.

Pourtant, au milieu de tout cela, les anciens du couvent prenaient un air de pitié et hochaient mélancoliquement la tête.

Quelques-uns de ces derniers, qui, en attendant l'heure de la cérémonie, se promenaient dans les allées sablées, à l'ombre des tilleuls, exprimaient même à haute voix leur mécontentement.

Et voici les réflexions qui remplissaient leur entretien.

— Il y a dix ans, cher frère, une prise d'habit aurait été célébrée avec bien d'autres pompes que cela !

— Mais depuis dix ans, cher frère, il a fallu subir terriblement de réformes apportées par notre supérieur.

— Je le crois vraiment bien !… Ne porter que de la laine grossière et des sandales, se relever la nuit pour chanter à l'église, vaquer soi-même, aux travaux de la maison, des jardins, bah ! toutes ces choses ne sont que des pratiques légères pour notre révérend prieur.

— De réforme en réforme, il nous ramènera au régime des cénobites qui habitèrent les premiers cette place… édifiants personnages, qui vivaient de racines et buvaient de l'eau dans des crânes de morts[1].

— Il faut être juste, frère Pacôme, notre saint supérieur, le père Romuald, donne lui-même l'exemple de toutes les

---

[1] Ces ermites vinrent d'Italie à Paris sous la protection de saint Louis, et y fondèrent le couvent des Grands-Augustins, en l'année 1256. (Joinville, *Vie de saint Louis.*)

austérités. On sait qu'il passe la plus grande partie de ses nuits en prières… il vient toujours au réfectoire le dernier, et sort avant la fin du repas…

— Où même, il s'est mis à ne boire que de l'eau.

— Oui… tout à coup… c'est depuis le lendemain de la Toussaint dernière.

— Nous l'avons remarqué ensemble, frère Sébastien.

— Tant il y a que jamais une goutte de vin n'entre plus dans son verre, pas plus qu'une parole inutile ne sort de ses lèvres… Tenez c'est une chose remarquable, quand il descend parmi nous, il passe la tête baissée, les bras croisés sur la poitrine ; son regard semble rentrer en lui-même et éclairer sa pensée ; et avec ses pas mesurés, et d'un silence étrange, on dirait qu'il marche sans toucher à la terre.

— Enfin, c'est sans doute à cette vie ascétique, à cette haute piété qu'il doit l'esprit qui l'illumine et cette vaste science qui le fait si grand parmi les hommes. Ses lumières s'étendent sur toutes les branches des connaissances humaines ; les docteurs les plus renommés s'inclinent devant lui ; le roi l'appelle à son conseil pour traiter des affaires d'État… Ce qui est certainement un honneur tel qu'il n'en fut jamais pour les religieux de notre ordre.

— Hum !… je sais bien… mais honneur n'est pas bonheur…

— Oh ! pour cela on s'en aperçoit bien !

— Encore, frère Sébastien ! Encore, frère Pacôme ! dirent les autres moines.

— Écoutez donc, reprit l'un des deux vieux opposants, la règle est dure au couvent des Augustins ; le travail et les offices sont longs, le sommeil et les repas sont courts ; le commandement est terrible et l'obéissance tremblante ; on ne sait pas ce que c'est qu'une récompense, et, le cachot s'ouvre bien souvent.

— Il n'est pourtant pas besoin de cette crainte pour que l'on plie devant le père Romuald, dit un des moines ; un regard de lui, un mot de sa bouche, vous fait frémir et rentrer sous terre.

— C'est tout à fait ce que j'éprouve, dit un autre. Lorsqu'en se promenant silencieusement sous les arcades du cloître, le père Romuald passe près de moi, je sens comme un frisson se répandre dans mes veines, et je porte machinalement la main à mon visage, qui me semble être devenu aussi pâle que le sien.

— Allons, allons, tout cela n'est rien, dit frère Sébastien d'un ton subitement résigné ; il faut penser plutôt que la sainteté de notre digne supérieur nous protège.

— Nous protège contre quoi ? demanda frère Pacôme.

— Parbleu ! vous le savez bien, dit son interlocuteur, contre la prédiction qui nous menace.

— La prédiction… oui… mais faut-il bien y ajouter foi ?

— Il est dit en toutes lettres : « Le monastère (celui des Grands-Augustins) sera renversé, brûlé et tombera en ruines, lorsque le démon qui le convoite depuis longtemps, trouvera un orage assez fort pour en faire un instrument de destruction. À moins (pesez bien ceci), à moins que la vertu du su-

périeur ne soit assez puissante pour s'opposer à ses desseins[2] ».

— Il est certain, dit un des frères, que l'époque marquée pour le désastre est venue, que bien des orages ont passé, et que le monastère est encore debout.

— Il est debout, et prêt à résister à toute autre tempête, dit un frère, puisque la vertu du chef spirituel doit le défendre, et que jamais plus saint homme que le père Romuald n'a porté la croix de prieur sur sa poitrine.

Les révérends moines, dans leur marche lente, avaient atteint l'extrémité de l'allée, et étaient arrivés devant le cloître, à l'endroit où ses arcades allaient rejoindre l'aile du bâtiment.

L'une des fenêtres des cellules régnant au-dessus était ouverte. On pouvait juger que son épais vitrage, à carreaux en losanges enchâssés de plomb, avait été écarté pour laisser tomber le jour sur un manuscrit en parchemin jauni, que l'on voyait posé sur un pupitre. Et un moine, dont on apercevait seulement la tête découverte et recueillie, se tenait penché sur ce livre.

Un des religieux s'arrêta en disant :

— Tenez, le voici, le père Romuald, enfermé dans sa cellule… Comme nous, il n'a autour de lui que des murailles nues, une couche de paille, un prie-Dieu, un sablier, une tête de mort… l'austérité la plus rigide.

---

[2] Joinville, *Vie de saint Louis.*

— Savez-vous, dit un autre, que le prieur est encore bien beau avec ses quarante-cinq ans !… Vu ainsi dans le cadre de la fenêtre, son visage est vraiment aussi pur, aussi noble et imposant que celui du saint Michel peint au fond de la cellule… seulement il a l'air plus triste que l'archange.

— Toujours enfoncé dans ses hautes études !… Il revient de l'église, et le voici appliqué à déchiffrer quelque grimoire grec ou latin…, tandis que nous sommes à nous prélasser à ce bon soleil du mois de mai.

— Diable ! c'est qu'il n'a pu encore réformer le soleil ! dit l'obstiné père Pacôme.

Mais un moment après, l'heure de la cérémonie réunissait toute la communauté à l'église.

Cette église était l'une des plus belles et des plus riches du temps ; elle étalait en profusion le marbre et les dorures ; le maître-autel, fort majestueux, était surmonté de huit colonnes corinthiennes, en brèche violette ; la nef contenait déjà quelques-uns de ces somptueux monuments funéraires, qui, plus tard, la rendirent célèbre.

Les grands jardins qui l'accompagnaient étaient ombragés d'arbres séculaires ; ils avaient des bosquets d'arbustes, de délicieux parterres, des statues, des urnes, des fontaines de marbre. Le temps en avait fait la principale beauté, la culture y ajoutait celle de chaque année nouvelle.

Du côté opposé à l'église, et près de la muraille d'enceinte, était encore un petit bâtiment d'assez joli style, mais sans aucun usage au couvent, et presque inconnu de ses moines, enfoui qu'il était dans des arbres d'hiver, dans

une végétation inculte, et de plus entouré d'un treillage qui empêchait d'en approcher. On le nommait le *pavillon de la nuit*, parce que toujours désert dans la journée, on disait que parfois de la lumière y avait paru à ces heures sombres.

Au-dessous de ces diverses constructions, de ces délicieux ombrages, régnaient les souterrains dans lesquels étaient pratiqués les cachots du couvent.

La cérémonie de la prise d'habit remplit presque tout l'après-midi.

Le portail de l'église ouvrant sur les jardins, une chaîne de fleurs non interrompue partait du fond des bosquets, montait les degrés du péristyle, suivait une colonnade de marbre, et allait dans le chœur couronner le maître-autel. La nef resplendissait de vases, de candélabres d'or ; elle était pleine d'une vapeur d'encens ; les cierges la constellaient de lumière, l'orgue y faisait vibrer sa musique majestueuse ; les files des moines, revêtus de frocs et de scapulaires blancs, imposants par leur uniformité, y donnaient son caractère consacré.

À la fin de cette solennité, le postulant était devenu novice ; il y avait au couvent des Grands-Augustins un religieux de plus.

Ensuite on se rendit au réfectoire.

Les rayons du soleil couchant passant à travers les vitraux coloriés, semaient des nuances de l'iris les nappes de la toile la plus blanche, les murailles revêtues de stuc blanc ; deux longues rangées de tables était couvertes des mets les plus appétissants que savait confectionner la cuisine monacale, et servis dans des plats de belle orfèvrerie.

Les moines prirent place ; leurs deux cents têtes formèrent une ligne régulière, dans laquelle on ne voyait paraître que des visages épanouis.

Car ils flairaient déjà ces mets succulents, ces vins renfermés dans des amphores si rondes.

Deux frères seulement ne partageaient pas l'humeur joyeuse de la communauté.

C'était d'abord le frère Gabriel, le novice que l'on venait de recevoir, et qui restait morne et rêveur au réfectoire comme il l'avait été à l'église.

Puis, il y avait au haut bout de la table, assez près de la place qui attendait le supérieur, un jeune moine qui portait son capuchon presque entièrement baissé à la manière des Augustins du midi, mais qui, dans le peu qu'il laissait voir de sa figure, dans son teint pâle, dans sa bouche fine et décolorée, dans son menton effilé et l'immobilité de ses traits, aurait plutôt offert l'idée de la mort que celle de la joie de ce jour. On nommait celui-ci frère Tristan.

Mais partout ailleurs, le regard pétillait, on voyait éclater le rire des bienheureux, un bourdonnement joyeux courait par toute la salle et montait jusqu'aux voûtes.

Soudain pourtant on vit venir de loin le supérieur qui descendait les degrés du grand escalier ; le silence se fit, et un tel silence qu'il semblait arrêter jusqu'au souffle sur les lèvres. Le père Romuald s'avançait lentement.

Il offrait le type du moine dans toute la beauté qu'aurait pu lui donner un peintre des temps religieux. Ses traits avaient cette perfection mâle et sévère qui s'allie si bien avec l'âge mûr, qu'elle semble n'être arrivée à tout son éclat qu'à

ce moment de la vie. Sa tête inclinée mettait plus en évidence son vaste front, siège de son génie, et qu'encadraient ses cheveux gris, disposés en couronne par la tonsure. Sa haute stature était harmonieusement drapée par les longs plis de sa robe de laine noire. Sa taille avait la force et l'élégance, et sa démarche montrait en effet cette élévation calme et majestueuse qui, ainsi que le disaient les moines, lui donnait l'air de ne pas toucher à la terre.

À la suite du supérieur venaient deux religieux plus particulièrement attachés à son auguste personne.

L'un portait le coussin sur lequel il devait s'agenouiller pour dire le *benedicite*, l'autre son livre d'heures.

Ces deux moines montraient entre eux un contraste complet. Le premier, le frère Saint-Romain, était long, pâle et maigre, avec les orbites enfoncées, le regard sombre ; le second, le frère Godebert, était joufflu, ventru, rubicond, avec une expression d'immuable jovialité. Le premier pouvait représenter le fanatisme, se dévorant lui-même, le second la bonne insouciance religieuse, qui ne voulait du cloître que sa bombance.

Sur le passage du père Romuald toutes les figures avaient subitement changé ; on n'y voyait plus que l'humble componction, la réserve, le recueillement, et comme un froid subit qui y eût été subitement répandu.

Le supérieur dit le *benedicite*, remplit son verre d'eau pure, et se mit à son souper qui ne devait durer qu'un quart d'heure.

Le *semainier* chargé d'appeler celui des religieux dont le tour était venu de faire la lecture pendant le repas, nomma le frère Tristan.

Celui-ci quitta sa place et se dirigea vers la chaire. Il avait une taille moyenne, mince et frêle ; des mains délicates et transparentes sortaient de dessous ses larges manches. Il s'assit devant un pupitre où un Saint-Esprit de bois doré tenait le livre entre ses mains divines, et il lut la vie du saint du jour.

C'était la première fois que le jeune frère, arrivé depuis six mois seulement d'un couvent du midi, faisait la lecture au souper. Sa voix douce et pénétrante vibra dans l'enceinte.

Les moines ne l'entendirent guère, étant à vrai dire moins occupés de la vie du saint que du gibier qui venait d'arriver sur leur assiette.

Mais aux premiers mots que cette voix fit entendre, il y eut chez le supérieur un certain tressaillement ; il resta quelques secondes immobile ; ses traits exprimèrent l'étonnement d'une impression vive que l'on éprouve sans en reconnaître encore la cause ; plusieurs fois il porta la main à son front, comme si les accents de cette voix étaient venus le traverser d'une subite douleur.

Aussitôt la lecture finie, le père Romuald dit ses *grâces* à voix basse et se retira ; on était accoutumé à le voir ainsi disparaître sans toucher au dessert, dont il dédaignait les vins fins et les friandises.

La tempérance du prieur était grandement admirée par les moines, sans qu'il leur vînt à l'esprit de l'imiter.

Aussitôt après son départ, les têtes se relevèrent, on respira à pleins poumons ; la joie reparut aussi vite qu'elle s'était éteinte. Les vins coulèrent à pleins bords, la lutte s'établit entre les buveurs, mais ils étaient tous d'une telle force qu'ils gagnèrent tous le prix et par suite arrivèrent en-

semble à une complète extinction de la vue et de la raison. Les verres qui n'étaient plus soutenus que par des mains mal assurées rougirent la nappe de leur liquide. Les buveurs se sentant chanceler eux-mêmes cherchaient un point d'appui au cou des flacons qui ne les soutenaient guère ; et tous ensemble, flacons et buveurs, tombaient sur la table en se tenant étroitement embrassés.

Mais la cloche de l'église résonna pour l'office du soir.

À ce son qui avait le pouvoir de se faire entendre en tout état de choses, comme la voix du canon aux soldats, les moines se redressèrent et allèrent chanter les louanges de Dieu qui leur avait donné une si belle fête.

II

CONFIDENCE

Il y avait quelques jours seulement que Gabriel avait pris l'habit de novice au couvent des Augustins, lorsqu'un matin il se dirigeait avec le frère Hilaire au fond des jardins, soutenant la marche du vieux moine qui souffrait d'un rhumatisme à une jambe ; et ils se rendaient ainsi tous deux au potager situé sur le bord des viviers.

Le frère Hilaire était un des anciens du monastère ; il savait beaucoup de choses de ce qui s'était passé dans ses murs, et même de celles que l'on eût dû croire ignorées de tous.

Il paraît que ces souvenirs n'étaient pas d'une bien heureuse influence sur les forces du vieillard ; car, tant qu'il longeait les bâtiments monastiques, il s'appuyait pesamment sur le bras de son compagnon, puis, quand il était dans son cher potager, il se redressait, et sarclait, arrosait encore gaillardement ses choux et ses laitues.

Le novice et le vétéran étaient donc souvent dans cet endroit ; Gabriel étant fort attaché au vieux jardinier, et celui-ci ne quittant guère ses précieux légumes.

Ils s'assirent à leur place habituelle, sur un petit banc de bois à demi enveloppé de noisetiers.

Et le frère Hilaire, répondant à la pensée qui les occupait tous deux sans qu'ils se la fussent communiquée :

— Allons, allons, mon cher enfant, dit-il, secouez-moi donc un peu cette sombre mélancolie… Que diable ! le soleil de printemps s'est levé ce matin tout radieux ; il n'est pas permis d'être triste dans un si beau jour.

— Je ne le trouverais beau, mon frère, dit Gabriel, que s'il était le dernier de ma vie.

— Ah ! voilà encore une belle idée ! toujours de mieux en mieux, pauvre insensé !

— Que voulez-vous ? je suis triste comme la mort.

— Je le sais parbleu bien ! Depuis un an que vous habitez ici, on voit de reste que vous n'êtes pas au couvent pour votre plaisir.

— Oh ! non certes.

— Alors, il fallait mieux réfléchir à ce parti, mon enfant. Vous vous serez sans doute exagéré les raisons qui vous engageaient à entrer en religion.

— Je n'ai rien exagéré, puisqu'il m'était impossible de faire autre chose.

— En ce cas, il faut maintenant prendre votre courage à deux mains, et vous consoler d'une chose accomplie.

— Je ne me consolerai jamais, mon frère.

— Ah ! par exemple… vous voulez donc aussi me faire mourir de chagrin… que voulez-vous que je devienne avec vous, méchant enfant ?

— Vous savez quelle a été ma vie jusqu'ici, frère Hilaire… Vous connaissez ma famille…

— Comme vous… mieux que vous peut-être.

— Mon père, le comte de Lussac, m'a élevé dans l'opulence ; près de lui, j'ai eu une belle éducation et tous les avantages du grand monde. Puis, tout à coup, lorsque j'avais à peine quinze ans, mon père est mort, et je me suis trouvé ruiné ; j'ai perdu à la fois mon seul soutien et toute ma fortune. En expirant subitement, mon père avait légué ses grands biens au couvent des Augustins.

— Je sais… je sais… mais avec les belles dispositions dont vous étiez doué, ayant au bout de peu d'années acquis quelques succès à l'université, vous pouviez sans doute refaire votre avenir vous-même.

— Je l'ai essayé… j'ai travaillé, j'ai lutté, je me suis jeté au-devant de toutes les carrières ; aucune ne s'est ouverte devant moi.

— Il fallait persévérer, attendre… vous êtes encore si jeune, mon enfant… Peut-on désespérer à vingt ans !

— C'est qu'à vingt ans j'aimais !… Je ne demandais que de l'espérance… Une mère m'a répondu qu'elle ne donnerait jamais sa fille à un homme sans fortune et n'ayant pour lui qu'un avenir aussi incertain qu'éloigné. Alors j'ai renoncé à la vie… je me suis jeté dans le cloître.

— Oui… tout le monde ici a bien pensé qu'il y avait quelque chose comme cela dans votre résolution… Mais enfin, en prenant ce parti extrême, pourquoi n'avez-vous pas au moins choisi un ordre moins sévère que le nôtre… du moins, que le nôtre ne l'est devenu depuis dix ans, sous la domination du père Romuald.

— Frère Hilaire, j'ai toujours eu une forte répulsion pour la vie de moine, pour l'homme qui se nourrit sans rien faire aux dépens des autres, et qui, spéculant sur les choses saintes, consacre son exaction par quelques gouttes d'eau bénite… Pardonnez-moi ce langage, celui qui vous parle a perdu toute sa fortune, et avec elle tout son bonheur, par une spoliation monacale… Eh bien, ayant horreur d'une telle existence, j'ai choisi le couvent des Augustins, où tous mes biens étant venus se fondre, mes droits à recevoir le pain de chaque jour devenaient sûrement légitimes.

— Hélas ! il est trop vrai… et il se trouve dans ce monde des destinées bien étranges !

— Frère Hilaire, voilà comment je suis ici.

— Pauvre enfant !

— Oh ! pourtant, sans la faiblesse de mon père à faire cette donation insensée, j'aurais eu une position brillante et on ne m'aurait pas refusé la main de celle que j'aimais.

— Prenez garde, Gabriel… vous ignorez les motifs qui ont conduit votre père.

— On m'a parlé d'une faute… d'une faute terrible dont il voulait se racheter.

— Eh bien, si cela était ?

— Mais, dans ce cas, ce serait encore pire.

— Prenez garde, encore une fois, d'offenser la mémoire de votre père. Si un jour vous appreniez qu'il a été moins

coupable qu'on ne le pense, que cette faute a été en quelque sorte indépendante de sa volonté, alors quel regret pour vous d'avoir accusé trop sévèrement celui qui ne serait plus là pour vous répondre, celui à qui vous ne pourriez plus demander pardon !

— Mon Dieu !… de quel ton vous dites cela, frère Hilaire… Sauriez-vous donc quelque chose là-dessus ? Auriez-vous connu personnellement mon père ?

— Le comte de Lussac, capitaine aux compagnies d'ordonnance… non, je ne l'ai vu qu'une fois, et un seul instant.

— Mais dans ce seul instant dont vous parlez, s'il a été important, décisif, vous avez pu tout apprendre.

— Si cela était, devrais-je vous le dire ?

— Oh ! oui… car je le vois, vous connaissez les derniers moments de mon père, le mystère qui les a entourés… le terrible secret qui a marqué de douleur la fin de sa vie et la mienne tout entière.

Le frère Hilaire réfléchit quelques instants.

— Je me suis tu avec vous jusqu'à présent, dit-il ensuite à Gabriel, je pensais toujours le faire. Mais tout à l'heure, il y avait tant d'amertume dans votre voix lorsque vous disiez ces tristes paroles : « J'ai choisi le couvent des Augustins, où tous mes biens étant venus se fondre, mes droits à recevoir le pain de chaque jour seraient certes bien légitimes. » Je sentais en vous un tel ressentiment contre votre père qui vous avait forcé à cette revendication misérable, que main-

tenant je crois de mon devoir de vous faire connaître la vérité, moins offensante pour la mémoire du comte de Lussac que les suppositions auxquelles vous pourriez vous livrer.

— Oh ! merci… Oui, mon frère, vous le concevez bien, vos paroles seront un ineffable bienfait pour moi… et je vais religieusement les entendre.

Les deux frères pouvaient s'entretenir en liberté ; les pères du couvent venaient rarement en cet endroit retiré des jardins, nul autre mouvement ne passait dans cet enfoncement où ils s'étaient abrités que le balancement des jeunes noisetiers sous le vent.

Cependant un moine glissait par instants derrière ces branchages ; mais son pas était si léger, sa forme si mince et déliée, qu'il ne se distinguait guère des rameaux d'arbres agités, et que les deux interlocuteurs tout préoccupés de leur entretien ne pouvaient le remarquer.

Le frère Hilaire commença donc son récit.

— Un soir, il y a cinq ans de cela, dit-il, je fus appelé pour veiller auprès d'un mourant. J'entrai dans une chambre déserte et silencieuse ; le malade était complètement seul à voir couler le sable de sa dernière heure. La mort gagnait rapidement ; ses yeux étaient fixes et ternes, son visage livide. Le rideau qui le séparait des flambeaux posés sur la cheminée donnait déjà à son lit l'obscurité d'une tombe.

— Ô mon Dieu ! murmura Gabriel, c'était mon père qui mourait dans une telle solitude, dans un tel abandon !

— Vous faisiez alors avec votre gouverneur un voyage à l'étranger, mon cher enfant, dit le frère Hilaire. Et ce fut sans doute un malheur que cet éloignement ; votre vue eût peut-

être combattu l'entraînement du mourant à détourner ses biens de la succession légitime.

— Enfin, continuez, mon frère.

— Je me mis à prier auprès du lit du moribond, mais en prêtant attention au moindre mouvement qu'il pourrait faire. Au bout d'un moment de cette lugubre veillée, le comte de Lussac leva péniblement une de ses mains, et l'étendant d'un côté où se trouvait une armoire, il me dit d'une voix sourde :

« — Dans un coffret, au troisième rayon.

« Je pris ce coffret, je l'ouvris, et j'y trouvai une croix de Saint-François, dont le ruban portait des taches noirâtres. Je la présentai au mourant ainsi que des papiers qui étaient dans la même boîte :

« — Voilà mon christ à moi, dit-il, en prenant l'ordre de chevalerie, telle est la croix, tel est le sang divin que je dois implorer. Dans quelques instants, quand je ne serai plus, lisez ces papiers… Puis vous poserez cette croix sur ma poitrine, vous ensevelirez mon corps et vous prierez pour moi.

« Depuis ce moment, son souffle ne fut plus qu'un faible gémissement, qui bientôt s'éteignit tout à fait.

Le frère Hilaire s'arrêta comme pour affermir ses souvenirs, et continua :

— Obéissant à la volonté du défunt, je lus ces pages que deux jours auparavant il avait tracées avec les dernières forces de sa vie. C'était un récit véridique de sa faute, de son malheur, avec des détails que tout le monde avait ignorés. Je me les rappelle exactement en ce moment, et je vais vous les rapporter aussi rapidement que possible, mon enfant, pour ne pas trop prolonger vos émotions douloureuses.

« Le comte de Lussac et le marquis son frère revenaient de combattre les Anglais ; ils avaient repris sur eux avec leurs troupes les dernières villes qu'ils possédassent en France. Le comte demandait la croix de Saint-François qui lui était due pour ses services. Et comme il tardait à l'obtenir, il s'étonnait de cet oubli ou de cette ingratitude de Charles VII.

« Naturellement méfiant, irascible et jaloux, le comte avait toujours été porté à des sentiments hostiles envers son frère aîné, dont il enviait les succès ; et de mauvaises influences augmentaient encore en lui ces sentiments déplorables.

« Un jour, on vint lui dire que son frère, s'attribuant sans doute à lui seul les plus beaux faits d'armes de la dernière campagne, venait de recevoir la décoration enviée à sa place.

« Sa jalousie s'exalta jusqu'au délire.

« Le soir même, comme il rentrait à l'hôtel avec deux amis, il rencontra son frère sur le perron. Et, en effet, la croix de l'ordre militaire brillait à l'habit du marquis.

« Cette visite, dans un pareil moment, sembla au comte une odieuse bravade. Il reprocha à son frère les moyens indignes dont il s'était servi pour extorquer le signe d'honneur qui était dû à un autre ; et ne pouvant maîtriser sa fureur, il lança violemment le pommeau de son épée contre cette croix, en disant qu'elle était déshonorée sur une telle poitrine.

« Cet outrage, de quelque part qu'il vînt, demandait du sang.

« D'ailleurs on n'eut pas le temps de séparer les deux frères ; ils s'élancèrent dans le fond du parc de l'hôtel, et croisèrent l'épée.

« Les deux amis du comte ne purent qu'assister à ce duel horrible.

« Aux premiers coups, le marquis de Lussac tomba mortellement blessé.

« Il lui restait peu de minutes à vivre.

« — À présent, dit-il à son frère, apprends la vérité. Le roi nous avait accordé à tous deux la croix de Saint-François. Mais, touché de l'empressement que j'avais mis à solliciter cette faveur d'abord pour mon frère, il avait voulu m'en décorer le premier, afin qu'en te remettant ton brevet, je pusse en même temps te recevoir chevalier… Ce brevet est sur moi… et je te l'apportais ce soir… Maintenant que je meurs de ta main, ajouta-t-il en détachant la croix de son habit, prends cette décoration, elle satisfera mieux ton avide jalousie quand elle sera la mienne, et que, grâce à un fratricide, tu l'auras pour toujours arrachée de ma poitrine.

« Le blessé sentait vibrer en lui jusqu'au dernier moment le sentiment de l'honneur chevaleresque.

« — Que la volonté du roi soit faite, dit-il. À genoux, comte de Lussac ! il me reste encore assez de force pour vous armer chevalier.

« Le malheureux comte ne pouvait qu'obéir. Il se prosterna sur la terre sanglante. Les assistants soulevèrent à demi le marquis qui était tombé au pied d'un arbre ; et ce mourant prononça lentement les paroles sacramentelles qui

créaient le comte de Lussac chevalier de l'ordre de Saint-François.

« Oh ! il n'y avait là, dans l'épaisseur des arbres qui voilaient le reste du monde, que la nuit, le silence, de pâles rayons d'étoiles effleurant à demi le tableau funèbre, et pourtant jamais solennité ne fut plus grande, plus imposante !

« Cet homme arraché subitement à sa famille, à son rang, à sa haute destinée par la main d'un frère, gardait encore une lueur d'existence pour pratiquer à la fois le devoir et le pardon, ce mourant consacrait les derniers souffles de son sein à donner le signe d'honneur à son meurtrier, sans que l'acte horrible qui avait précédé son saint ministère, sans que la vapeur du sang qui l'entourait lui fît rien perdre de sa dignité suprême.

« Quelques minutes après, il n'était plus.

« Les témoins enlevèrent le corps ; ils gardèrent un profond secret sur ce qui s'était passé, et l'on ne connut jamais rien de positif sur la mort du marquis de Lussac.

« Mais depuis ce jour, son malheureux frère accablé de honte, de remords, tomba dans une sombre douleur, à laquelle se mêlaient des troubles d'esprit. Au bout de six mois à peine, il sentit sa fin approcher. Le directeur de sa conscience, celui qui avait toujours eu le plus d'influence sur son esprit, était seul alors avec lui, il voyait ses regrets, ses angoisses, ses incessantes terreurs de la damnation éternelle. Il lui conseilla de racheter son crime par une œuvre éminemment pieuse, par une importante offrande à Dieu. L'infortuné comte souscrivit alors un acte par lequel il léguait toute sa fortune au couvent des Grands-Augustins. À ce prix l'absolution lui fut donnée.

« Voilà ce que je lus dans les papiers du comte de Lussac.

« Après cela, je mis la croix de Saint-François sur sa poitrine, j'ensevelis le trépassé et je ne le quittai qu'après l'avoir déposé dans le cercueil. »

Le frère Hilaire se tut.

Gabriel avait jeté sa tête dans ses mains, et fondait en larmes.

Il ne pouvait accuser le criminel qui était son père ; il comprenait que dans le délire du remords le malheureux se fût laissé entraîner à une damnation coupable et insensée, lorsqu'il lui semblait ainsi racheter sa faute. Mais la pensée du jeune homme se porta vers celui qui avait abusé de la faiblesse d'un mourant ; l'indignation bouillonna dans son sein, et il s'écria :

— Mais, ce directeur de conscience qui trompa si indignement mon père à ses derniers moments pour lui extorquer sa fortune et m'en dépouiller, ce directeur, frère Hilaire, vous ne me l'avez pas nommé.

— Ne m'interrogez pas là, dessus, mon enfant, dit le vieux moine avec fermeté.

— Je veux le connaître pourtant.

— Vous auriez tort et je ne vous répondrai pas.

— Pourquoi ?

— Parce que nous ne devons jamais chercher à connaître ceux qu'il nous faudrait haïr.

— Mais au moins, par le ciel ! que je sache son nom.

— Je ne vous le dirai pas.

— Son nom ! frère Hilaire, son nom.

Une voix prononça derrière eux.

— Le père Romuald.

Tous deux tressaillirent. En tournant la tête ils virent derrière le banc le frère Tristan parmi les branchages.

— Lui ! murmura Gabriel en répondant au nom qui venait d'être prononcé, lui, capable d'un tel crime, cet homme vénéré !

Le jeune moine au capuchon baissé fit entendre un rire strident, puis il disparut dans l'ombre des noisetiers.

Le frère Hilaire fronçait le sourcil dans la plus vive contrariété.

Mais Gabriel était plongé dans une indicible stupeur.

L'accusation qu'il venait d'entendre contre le supérieur, surtout ce rire amer à l'étonnement, qu'il avait montré, ce rire qui, en dehors du crime indiqué, semblait livrer le chef du couvent à bien d'autres suppositions affreuses, le faisait frémir. Il restait tout à coup absorbé dans une rêverie profonde et avait devant les yeux comme une étrange vision. Il lui semblait voir le père Romuald se dédoubler, se montrer dans un cercle lumineux paré d'une expression noble et sainte, la tête entourée d'une auréole de dignité, de vertus ; puis, dans un enfoncement ténébreux, se laisser apercevoir avec une figure lugubre, portant une empreinte diabolique.

Les deux frères restèrent ainsi quelque temps en silence.

Ce fut seulement en voyant venir de leur côté quelques révérends de la communauté qu'ils jugèrent à propos de se séparer, pour qu'on ne remarquât pas trop leur intimité.

— Allez rejoindre vos frères, dit Hilaire en tendant la main à son jeune ami.

— Ah ! je n'ai de frère ici que vous ! dit Gabriel en serrant cette main avec un sombre désespoir.

III

LA FUITE

Le reste de la journée et la nuit se passèrent.

Le lendemain, au lever du jour, la cloche appelait les moines à matines. On les voyait descendre de tous côtés de leurs cellules et se ranger en procession dans le large corridor qui conduisait à l'église.

C'était le moment qu'attendait Gabriel.

Il désirait vivement entretenir le frère Tristan. La veille, il avait éprouvé une profonde émotion à la révélation faite par le jeune moine. Il n'y avait rien eu là qu'un nom prononcé, celui du directeur du feu comte de Lussac, mais ce nom avait été d'un effet terrible sur Gabriel. De plus, il avait lieu de s'étonner de voir ce jeune religieux initié aux secrets de sa famille. Et l'accent de haine qu'il avait cru sentir sur les lèvres de Tristan, lui faisait penser en même temps que celui-ci partageait ses justes ressentiments contre l'auteur de la spoliation accomplie. C'en était plus qu'il ne fallait pour chercher à entrer avec lui dans une entière confiance.

Comme il regardait de toutes parts pour tâcher de le rejoindre, il le vit soudain à ses côtés, où guidé peut-être par le même désir, il était venu se placer. Mais cette place était celle du frère Pacôme, sacristain, et Tristan fut forcé de s'éloigner.

Ne pouvant mieux faire, Gabriel essaya d'obtenir sur ce qui l'intéressait quelques informations du vieux moine.

Et tandis que la procession avançait à pas lents :

— Ne trouvez-vous pas, mon père, dit-il, que le frère Tristan a l'air quelque peu étranger dans notre communauté ?

— Parbleu ! il l'est tout à fait, dit Pacôme ; il nous vient de je ne sais quel couvent du Midi, d'où on nous l'a envoyé passer quelque temps dans la maison, comme cela se pratique entre congrégations du même ordre.

— Alors, il n'y a pas longtemps qu'il est ici ?

— Vous le savez bien… c'est depuis votre entrée au couvent.

— Je ne l'ai pas remarqué… quand on se trouve tout à coup au milieu de deux cents moines…

— Eh bien, il doit y avoir six mois environ… oui, c'était peu après la Toussaint.

— Et que fait-il dans la maison ?

— Hum !… pas grand-chose de bon… Il a été bien mal formé à la discipline… on lui passe son capuchon baissé parce que c'est l'usage des Augustins du Midi ; mais du reste il n'en fait qu'à sa fantaisie… il va et vient de sa cellule à toute heure, quand il lui plaît… et le soir, au lieu de dormir honnêtement quand l'heure en est venue, il s'amuse parfois à jouer du luth vers sa fenêtre.

— Hélas ! c'est preuve qu'il s'ennuie.

— Pourquoi ne s'en va-t-il pas ?… on ferme les yeux sur ses singulières manières parce qu'il n'est ici qu'en passant… Mais cela devrait finir.

— Mon Dieu ! il ne demanderait pas mieux sans doute.

— Hé non ! puisqu'il ne lui faudrait pour partir que montrer son ordre de voyage au supérieur, qui lui en donnerait un autre à la place, et qu'il ne paraît pas y songer.

Ces informations ne satisfaisaient en rien Gabriel et n'avaient nullement trait au sujet qui l'occupait.

Dans le cours de la journée, ce fut encore vainement qu'il chercha à rester seul avec frère Tristan, quoique celui-ci parût le désirer de son côté. À l'église, au réfectoire, à la salle d'étude, les moines étaient réunis ; dans les longs dédales du cloître que l'on parcourait pour se rendre aux diverses occupations, la règle placardée partout aux murailles faisait voir cet article :

« Deux frères *novices* ou *profès* ne seront jamais seuls ensemble, et ne pourront rien se dire qui ne soit entendu par les pères. »

Enfin, au coucher du soleil, vint l'heure de la récréation qui dispersait un peu plus les moines dans le monastère.

Chacun à cette heure seulement reprenait quelque chose de son individualité, se livrait à l'occupation qui lui était propre. Les uns retirés dans leur cellule, travaillaient à quelques-uns de ces livres d'histoire ou de théologie dont le labeur absorbait une vie entière, et qui sont restés comme des monuments d'étude et de science méditative. Les autres

façonnaient avec la nacre, l'ivoire ou l'ébène, de petits meubles ou des tableaux en relief, délicats chefs-d'œuvre, qui ornent encore aujourd'hui les musées, et montrent au dernier degré la patience de l'esprit et des doigts. Les autres encore s'étendaient mollement au soleil, et se laissaient aller à la simple et facile volupté de vivre en repos.

En même temps, au-dessous de cette surface si fleurie, si paisible, s'étendait une couche d'affreux cachots, où sous la terrible juridiction monacale, des malheureux jetés là souvent pour de légères fautes, n'avaient plus que du pain, de l'eau, des ténèbres, des chaînes, et voyaient se dessécher leurs corps changés en squelettes avant la mort.

Mais n'y pensons pas encore ; plus tard nous aurons malheureusement affaire dans ces sombres profondeurs : pour à présent, restons dans le séjour des vivants.

Gabriel se mêla aux religieux répandus dans le jardin, ayant aperçu frère Tristan parmi eux, et espérant pouvoir enfin lui adresser quelques paroles.

Il l'avait en effet rejoint dans une allée, lorsqu'un père supérieur passant près d'eux, leur répéta le désolant article des statuts :

« Deux frères *novices* ou *profès* ne seront jamais seuls ensemble, et ne pourront rien se dire qui ne soit entendu par les pères. »

Alors, Tristan montra furtivement du doigt à Gabriel un groupe de trois moines assis devant une table de marbre dans un rond-point ; et, se dirigeant de ce côté, engagea ainsi tacitement le jeune frère à l'y suivre.

Les moines réunis en cet endroit s'entretenaient avec un beau perroquet de Java posé sur la table de marbre, laquelle était servie des pâtisseries et sucreries à l'usage du charmant oiseau, qui piétinait sur tout cela.

L'idolâtre de l'Inde s'était bientôt converti aux dragées du couvent, il avait fait profession de foi au vin vieux dont il buvait régulièrement sa chopine après vêpres.

Cependant, peu reconnaissant envers ses généreux maîtres, il se plaisait à les tourmenter et les apostropher de l'épithète qui devait le plus les contrarier : c'était son nom, à lui, qu'il avait retenu en l'entendant souvent prononcer, et qu'il donnait aux moines. À chaque caresse que lui adressait un bon père il ne savait que répondre comme en ce moment :

— Perroquet !… perroquet !… va donc vite, vite dire tes litanies.

— Ce diable d'oiseau se moque de nous ! disaient les révérends.

Mais aussitôt le railleur reprenait en lorgnant de travers un gros moine :

— Perroquet, dis ta leçon… et tu croqueras du bonbon… tu trinqueras au réveillon.

— Il abuse de ses droits, disaient les pères. Ce que c'est que d'être beau et bien emplumé !

— Hélas ! ce n'est pas nous qui pouvons le savoir ! ajoutaient-ils en réfléchissant.

Pendant cela, Tristan et Gabriel s'étaient assis derrière les vieux moines, sur un talus de gazon qui succédait au sable fin du rond-point, ainsi ils étaient près l'un de l'autre

sans contrevenir à la discipline puisqu'ils n'étaient point seuls ; mais en retour ils ne pouvaient rien se dire sans être entendus.

Même Tristan ne tournait point les yeux vers le novice, n'avait point l'air de s'apercevoir qu'il fût là. La tête penchée dans sa main, le coude appuyé sur son genou, il restait dans une rêverie muette.

Mais en même temps, le moine au capuchon baissé, jouait machinalement avec une baguette de saule, dont il avait émondé les feuilles.

Et dans ce moment où les révérends pères étaient tout attentifs aux gaillardises du perroquet-moine, Tristan posa sur le sable fin et argenté du sol le bout de sa baguette, et il traça ces mots :

« Clotilde de Beaulieu…

Un vif mouvement de Gabriel l'interrompit. Celui-ci porta la main à son cœur qui venait de tressaillir avec violence. Déjà ce jeune religieux inconnu de lui, étranger au couvent, s'était montré initié aux secrets de sa famille, et bien plus, voici qu'il connaissait encore les secrets de son propre cœur ; il parlait de Clotilde de Beaulieu, il traçait le nom de cette jeune fille que Gabriel avait aimée au point de perdre la raison lorsqu'il s'en était vu séparé, et de se jeter dans le cloître par un désespoir insensé !

Mais il pensa aussitôt à en apprendre davantage ; et son regard interrogea Tristan avec une ardente anxiété.

Le jeune frère effaça du bout de sa baguette ce qu'il avait tracé afin de faire la place nette et promenant de nou-

veau son léger burin sur le sable, il continua ainsi la phrase commencée :

« *… est contrainte à un mariage que réprouve son cœur ; et dans huit jours…* »

Mais comme il en était là, une grande ombre noire s'étendit sur le sable et vint voiler les caractères.

Gabriel qui les suivait des yeux, attentif, palpitant, et attendant avec une impatience dévorante ce qui allait suivre, ressentit une tristesse affreuse à cette interruption ; la destinée qui allait s'éclaircir pour lui se voilait encore. Le nuage le plus sombre, le plus chargé d'orage n'a jamais répandu sur la terre plus de douleur que cette ombre n'en apporta dans l'âme du novice.

C'était celle du père Romuald qui, grandie par la direction oblique des rayons du soir, avait quelque chose de formidable. Le supérieur passait en effet dans le rond-point, mais à une distance toutefois qui ne lui permettait pas de rien distinguer de ce qui occupait les jeunes frères et il se fut bientôt éloigné de cette place.

Mais en passant il jeta ces mots :

— L'office du soir est sonné.

Effectivement, dans leurs préoccupations diverses, mais fort attachantes, les moines jeunes et vieux réunis dans cet endroit du jardin, avaient oublié l'heure de complies ; les simples et froides paroles du supérieur, mais qui contenaient un reproche grave leur glacèrent le sang dans les veines. Les bons pères se hâtèrent de se rendre à l'église entraînant avec eux Gabriel et Tristan. Ceux-ci furent donc de nouveau séparés et de la manière la plus insurmontable.

Mais Gabriel, quoiqu'il fût resté dans l'ignorance des événements qui avaient pour lui la plus grande importance, savait pourtant une chose, c'est que Clotilde de Beaulieu, qu'il aimait assez pour s'effrayer de son malheur plus qu'il ne l'avait jamais fait du sien propre, allait être forcée à un mariage contraire à tous ses vœux.

Il rentra le soir dans sa cellule avec cette pensée.

Le lendemain, à l'heure de l'office matinal, un moine manquait dans les rangs de la communauté. Le père directeur en passant la revue de la sainte légion, reconnut que la place restée vide était celle du novice Gabriel.

On s'informa de lui à tout le monde ; on battit pour le retrouver toute l'étendue des bâtiments religieux, rien ne fit retrouver sa trace ; du cloître on passa à ses vastes dépendances, et rien ne signala davantage l'objet des recherches.

Seulement, en arrivant à l'extrémité de l'enclos, on trouva une robe de moine tombée au pied du mur d'enceinte.

IV

LE CABARET DU GRAND-CERF

Il y avait alors au coin de la rue du Temple et de celle des Francs-Bourgeois un cabaret cité pour son luxe tout particulier ; les bancs se voyaient toujours entiers, étant raccommodés ou remplacés à mesure que les écoliers les cassaient ; les tables tenaient sur leurs quatre pieds ; les pots de grès et d'étain s'étalaient intacts et luisants sur leurs dressoirs ; il y avait du vin de tous les crus, et en quantité suffisante pour empêcher toute la population d'alentour de sécher sur plante.

Dès le matin, ce cabaret du *Grand Cerf* était déjà plein des crieurs des rues, des clercs, des hommes d'armes, de toutes les gens qui s'éveillaient de bonne heure pour mener grand bruit par la ville, du lever au coucher du soleil.

Dans une arrière-salle, donnant sur la rue des Francs-Bourgeois, Gabriel et trois de ses anciens compagnons d'étude et de plaisirs étaient assis devant un déjeuner substantiel.

Gabriel, ainsi qu'on le sait, avait sauté pendant la nuit par-dessus le mur du couvent. Le novice avait toujours conservé un habit séculier dans sa cellule. Ainsi vers onze heures, il s'en revêtit, passa la robe de moine par-dessus pour traverser avec sécurité les corridors du monastère, et gagna les jardins. Arrivé au pied de la muraille d'enceinte, il

jeta positivement le froc aux orties, grimpa lestement à l'aide des pampres de lierres, puis arrivé au sommet rejeta ces pampres de l'autre côté, se servit de ce léger soutien jusqu'à une certaine distance, de là, sauta sur la grève.

Une fois libre, il courut vers le Pont-au-Change, remonta jusqu'à la rue du Temple et tourna dans la rue Barbette où était l'hôtel de Beaulieu.

Gabriel n'avait certes nulle pensée d'y pénétrer. Dans le danger qui menaçait Clotilde, contrainte, à ce qu'il paraissait, à un mariage que son cœur réprouvait, ce n'était pas lui, pauvre novice fugitif et désarmé, qui pouvait lui porter secours, lutter contre sa famille et la société. Mais en apprenant que Clotilde souffrait, il avait éprouvé le besoin impérieux de se rapprocher d'elle, de venir du moins jusqu'auprès de ces murs qui la renfermaient, comme si les plaintes de son âme pouvaient percer ces pierres pour aller se mêler aux soupirs de la jeune fille, et en adoucir l'amertume.

Il resta ainsi à aller et venir devant l'hôtel nobiliaire pendant les heures de nuit, où les loups seuls rôdaient dans les rues avec lui.

Mais au matin, lorsque les maisons se rouvrirent, lorsque les passants reparurent, il craignit d'être reconnu ; et se sentant de plus accablé de fatigue il se dirigea vers le cabaret du Grand-Cerf, autrefois bien connu à ses pas.

Comme il arrivait, comme il avait à peine mis le pied sur le seuil, un jeune cavalier vint à lui avec un cri de joie, le serra dans ses bras et l'entraîna en même temps dans une arrière-salle de l'établissement. En cet endroit il se trouva aussi deux autres de ses anciens amis qui lui firent le même accueil.

La première pensée des jeunes gens en revoyant Gabriel avait été de célébrer sa bienvenue à table.

Ils s'étaient donc fait servir un bon déjeuner dans cette salle, où ils pouvaient être seuls et jouir de leur petite fête en liberté.

Tandis que les convives sont gaiement réunis autour des flacons du logis, nous présenterons, au lecteur les trois amis de Gabriel.

Le premier, qui était allé à sa rencontre, était le comte de Montlouis, capitaine aux compagnies du roi. Il portait un brillant uniforme que rehaussait encore sa belle prestance, fière et dégagée. Son feutre, orné d'un long panache blanc, penchait entièrement sur l'oreille droite, tandis que son manteau posé seulement sur l'épaule gauche rétablissait l'équilibre. Son épée étincelante, en même temps qu'une bonne lame, était une riche parure ; les broderies, les dorures, les rubans chatoyants se jouaient élégamment sur toute sa personne. Il appartenait à un corps qui était l'aristocratie militaire de ce temps, et dans lequel chaque gentilhomme menait à sa suite en campagne, et logeait sous sa tente, trois archers, un écuyer, un page ; même souvent, nous disent les chroniques, *des femmes et des oiseaux*, malgré les nombreux règlements qui tendaient à supprimer ces derniers articles du matériel de l'armée.

Le second était un simple fils de l'Université. Mais le clerc Jean Brisard, avec sa toque fourrée, sa tunique noire jetée sur un pourpoint et des haut-de-chausses de drap brun, avec tout son costume de sévère ordonnance, avait l'air aussi provocant et belliqueux qu'aucun homme de guerre. Son front haut, ses yeux éveillés, son nez au vent, ses mouvements déterminés, montraient le boute-en-train, le héros de

l'émeute, ayant certainement fait ses preuves dans les interminables batailles livrées par les disciples de l'Université aux monastères, au parlement, à la force armée.

Un autre écolier était le troisième convive du déjeuner : c'était le beau Jouvenel, le clerc le plus sentimental du pays des écoles. Il jouait délicieusement de la flûte ; il consacrait la plus grande partie de ses études théologiques à composer des vers pour les dames, des vers qui soupiraient d'amour, et heureusement ne soupiraient pas seuls, si l'on en croyait les nœuds de rubans de toutes couleurs qui remplissaient toujours les poches du jeune clerc. Mais dans les rues, aux jours de tapage, Jouvenel n'en tenait pas moins vaillamment sa place. Même il s'était fait une spécialité. À cette époque, on venait seulement de remplacer les châssis de toile des fenêtres par des vitraux, et il semblait que ces fragiles carreaux n'eussent été inventés que pour être brisés dans les troubles. Le cas échéant, Jouvenel s'était toujours fait remarquer à la tête de ceux qui cassaient les vitres, comme déclaration d'hostilités.

Ces trois amis du jeune comte de Lussac, depuis un an, avaient souvent déploré ensemble sa funeste réclusion et dans ce moment ils étaient aussi surpris que charmés de voir le novice du couvent des Augustins reparaître subitement sous sa forme première.

Pour Gabriel, étant avec des amis qui connaissaient son amour, le désespoir qui l'avait conduit dans le cloître, et sans doute le prochain mariage de mademoiselle de Beaulieu, quelques mots lui suffirent pour expliquer sa fuite du couvent, fuite inutile, insensée, mais à laquelle il avait été poussé par un sentiment irrésistible.

Il expliqua ensuite de quelle manière mystérieuse l'avis de ce mariage redouté lui était arrivé.

— Cette nouvelle n'est que trop certaine, dit le capitaine Montlouis, car j'ai là dans ma poche une lettre d'invitation pour la cérémonie des fiançailles de mademoiselle Clotilde de Beaulieu avec le duc de Richemont son futur époux.

— Que le tonnerre de Dieu écrase tous les époux du monde ! s'écria Gabriel.

— Aussi, dit le clerc Brisard, tu t'en vas, en laissant le champ libre à tes rivaux… Et pour te faire moine ! du diable, ne pouvais-tu faire une autre sottise !

— Est-ce qu'on sait ce qu'on fait ! soupira Gabriel.

— Enfin, dit Jouvenel, notre cher comte de Lussac a au moins l'esprit de n'être encore que novice.

— Oui, dit Gabriel, mais novice, j'appartiens de même au couvent au moins pour la durée de l'année, et suis également soumis à sa terrible autorité. Partout où les moines me trouveront, ils ont le droit de m'arrêter et de me ramener dans leur affreux moutier[3].

— N'y pensons pas encore, dit Montlouis, car pour le moment tu es en sûreté. Le cabaret est lieu comme Saint-Jean et Notre-Dame… quand on a de bonnes épées pour en défendre l'entrée.

---

[3] Moutier est un nom ancien pour désigner un monastère. *(BNR.)*

— Et d'ailleurs qu'importe ! reprit Gabriel, qu'importe mon sort ! Je ne pense qu'à Clotilde sacrifiée… Le moine a écrit ces mots : *dans huit jours*…

— C'est probablement dans huit jours en effet, dit Montlouis, que ce mariage doit avoir lieu.

— Si tôt ! s'écria Gabriel.

— Je suis invité, je te l'ai dit, à la signature du contrat… Mon oncle l'évêque d'Autun, étant du nombre des prélats qui y assistent, on m'a fait l'honneur de m'y convier aussi. Et la cérémonie a lieu ce matin même, à onze heures.

— Ainsi tout est donc bien vrai ! dit encore plus douloureusement Gabriel.

— Pourtant, tu devais être aimé, mon charmant comte de Lussac, dit Jouvenel. Les cœurs des jeunes filles sont toujours du côté de nos vingt ans.

— Aimé ? oui, peut-être, dit Gabriel. Mais qu'importe ? madame de Beaulieu ne voulait pas d'un gendre qui n'avait rien, qui n'était rien que le comte de Lussac.

— Il fallait venir à nous, dit vivement Brisard. Tu étais fort estimé à l'Université ; nous t'aurions si bien appuyé, que tu serais devenu rapidement professeur à la Sorbonne, conseiller au Parlement, et mille autres choses encore.

— Il fallait entrer dans l'armée, dit le capitaine. On aurait cherché pour toi quelque nouvelle petite querelle aux Anglais, et tu en serais revenu maréchal, tout chargé de butin et de lauriers.

— Mon Dieu ! mes amis, dit Gabriel, tout cela est irréparable… laissons le passé.

— C'est juste, dit Montlouis ; les temps accomplis n'ont que le langage des lamentations ; l'avenir a mille discours variés et charmants, laissons parler l'avenir.

— Il n'en est pas pour moi, dit Gabriel, si ce n'est de mourir de rage et de douleur.

— Bah ! est-ce que tu penserais à retourner au couvent ?

— Mourir là ou ailleurs m'est bien indifférent.

— Mais tu désespères donc complètement ?

— Puisqu'il est prouvé que je ne peux faire autre chose.

— Mon ami, dit le capitaine d'un ton grave, un sage précepte dit qu'il ne faut avoir peur que quand on voit sa tête à dix pas de soi. J'ajouterai qu'il ne faut se désoler de perdre une femme aimée que le lendemain de son mariage avec une autre. Et grâce au ciel, nous ne sommes qu'à la veille de celui de mademoiselle de Beaulieu.

— Qu'importe la veille ?

— Parbleu ! c'est qu'il est temps de l'empêcher, et qu'en l'empêchant tout est dit.

— Ah ! mon ami ! s'écria Gabriel avec transport, prouve-moi que cela est possible, et je te bénis !

— Montlouis a raison ! dit Brisard en enfonçant d'un coup de poing sa toque sur sa tête. Par le diable ! nous sommes ici quelques fortes cervelles, il me semble ; et si nous ne voulons pas que ce mariage se fasse, il ne se fera pas.

— Et certes, nous devons nous y opposer par esprit de corps, ajouta Jouvenel ; s'il y a ici des amants heureux, ils ne peuvent pas laisser les autres dans l'embarras.

— Vrai Dieu ! reprit Brisard, nous avons eu affaire à plus forte partie. Nous savons organiser un plan d'attaque ; nos épées n'ont jamais vu le jour sans réduire nos adversaires ; et ce n'est pas une femme, toute marquise de Beaulieu qu'elle est, qui pourra agir contre notre volonté.

— Nous sommes en force pour conduire l'entreprise, dit aussi le jeune clerc. Il ne faut pas compter Gabriel, car les amoureux ne sont bons qu'à aimer… Je connais cela… Mais nous sommes trois ici de bonne trempe, et c'est trois fois ce qu'il faut pour vaincre.

— J'approuve tout cela, dit posément le capitaine. Il ne s'agit plus que de délibérer et de convenir de nos faits.

— Cherchez, mes amis, dit Gabriel ; moi, j'ai la tête perdue.

— Bien, reprit Montlouis : la parole est à celui qui aura une idée.

Là-dessus, un assez long silence se fit.

Et Brisard le rompit seulement en disant :

— Que le cabaretier nous apporte donc un peu de ce vin d'Orléans.

— Non, d'Anjou, dit Jouvenel.

— De tous deux, prononça le capitaine.

Puis, lorsqu'ils furent servis, ils burent longtemps en cherchant l'inspiration au fond des cruches et de leurs cervelles.

— Il y a, dit ensuite Brisard, un moyen tout simple de suspendre la noce, fût-ce au dernier moment : c'est de parvenir à rejoindre le futur… comment le nommez-vous ?

— Le duc de Richemont, dit Montlouis.

— De rejoindre le duc de Richemont, continua Brisard, de lui chercher querelle, de l'appeler en duel et de le tuer… Mais non, ma foi, c'est stupide… le tuer ! le premier bandit des rues en ferait autant pour dix pistoles, et un acte aussi brutal est indigne d'hommes tels que nous.

— Je pensais à un autre moyen, dit Jouvenel. Il y a bien des choses à dire sur ce duc de Richemond… il paraît avoir bon nombre de menus péchés sur la conscience… On pourrait, ajouta l'écolier en hésitant, on pourrait instruire par lettres madame de Beaulieu de ses peccadilles, en les grossissant énormément, et dégoûter ainsi la mère de Clotilde du gendre qu'elle s'est choisi… Mais bon… je dis aussi une bêtise… des lettres anonymes, fi donc !… c'est du poison en petits paquets, et chose trop vile pour y toucher.

— Si l'on ne peut être de votre avis que sur l'ineptie de vos ressources, dit Montlouis, cela n'avance guère les choses.

— Cherchez encore, mes chers sauveurs, dit Gabriel. Je vous écoute, mon sort est entre vos mains, mon âme est suspendue à vos lèvres.

— Et toi, Montlouis, qui n'as pas trouvé l'ombre d'une idée, dit Brisard.

Le capitaine regardait un cadran solaire sur le mur qui faisait face.

— Et de plus, mes amis, dit-il, je suis forcé de vous quitter… Onze heures… il faut que je me rende à cette cérémonie des fiançailles.

— Est-il possible ! s'écria Gabriel, tu vas assister à cet acte inique, Montlouis, et tu ne t'y opposeras pas !

— Laissons-les faire, dit le capitaine, laissons passer le contrat, laissons passer les anneaux, les promesses, même les dragées, puisque nous sommes bien sûrs de les arrêter après.

— Mais enfin, tu m'abandonnes, dit le malheureux comte de Lussac.

— Bien au contraire, répondit son ami. Depuis un moment j'y ai réfléchi ; il faut avoir les choses sous les yeux pour en bien juger : je regarderai, j'observerai tout, je tirerai des inductions des moindres circonstances pour la réussite de nos projets. Et c'est-là seulement en voyant en face ce maudit mariage, que l'on peut savoir où et comment le prendre corps à corps pour l'étouffer.

— Puisque tu le veux… mais où te reverrai-je ?

— Eh bien, ici même, dans un moment. Vous allez m'attendre tous trois ; l'hôtel de Beaulieu est si peu éloigné, qu'aussitôt après la séance, je pourrai être de retour près de vous.

Montlouis sortit accompagné des vives recommandations de ses amis.

V

L'HÔTEL DE LA MARQUISE

Le capitaine des compagnies du roi remonta la rue du Temple et, arrivé à la rue Barbette, entra à l'hôtel de Beaulieu.

C'était un de ces beaux bâtiments, riche de structure et de décors que le goût de Charles V pour les constructions se répandant dans la noblesse, avait fait élever en grand nombre à Paris. Celui-ci avait toujours appartenu à la famille de Beaulieu ; mais ses anciens maîtres n'avaient pas de descendants ; la noble lignée ne comptait plus maintenant que la marquise et sa fille ; et c'était sur cette dernière que reposait désormais tout l'avenir d'une illustre maison.

La salle de réception dans laquelle le capitaine fut introduit était préparée pour la signature du contrat. À son magnifique ameublement doré et blasonné, on avait ajouté une grande table ronde couverte d'un tapis vert, chargée de parchemins, et autour de laquelle de grands fauteuils aux dossiers armoriés attendaient l'assistance.

Le duc de Richemont et quelques-uns des hauts personnages qui faisaient partie de la réunion étaient déjà arrivés, et se tenaient en attendant autour du foyer, qui en toute saison brûlait sous son large manteau de marbre.

Dans la chambre à coucher voisine de cette salle, Clotilde était seule. À demi habillée, portant déjà sa robe de

drap d'argent, mais sans aucun des accessoires de la toilette, elle s'était jetée dans un grand fauteuil, et y restait morne et immobile.

Sur des gradins, on voyait étalées les parures sorties de la corbeille de noce, les chaperons de dentelle, les cottes de fine écarlate, le manteau de cour, les diamants, les *perleries*, les sachets de parfums, les beaux livres de prière.

Mais Clotilde était loin de donner à tout cela le moindre regard de satisfaction : au contraire, en se tenant accoudée sur un bras de son siège, elle s'obstinait à tourner la tête de l'autre côté, et ne faisait de mouvement que pour essuyer par instants ses yeux humides de larmes.

La marquise entra.

— Comment, chère enfant, dit-elle d'un ton d'émotion chagrine, vous n'êtes pas plus avancée que cela de votre toilette… lorsque nous avons déjà du monde dans la grande salle… des dames titrées, des gentilshommes de robe et d'épée.

La jeune fille ne parut point se soucier de ces grandeurs.

— Même des membres du haut clergé, ajouta sa mère.

Clotilde ne s'occupa pas plus de leurs Éminences.

— Ah ! ma fille, dit la marquise d'un accent de reproche profond, vous m'aviez promis de montrer du courage aujourd'hui !

Pour toute réponse, Clotilde se leva et pressa tristement son front de sa main.

Madame de Beaulieu prit dans les écrins un collier et des bracelets de perles fines et les attacha elle-même au cou et aux bras de sa fille.

En même temps, regardant les yeux encore pleins de larmes de Clotilde, elle murmurait :

— Mon Dieu, faut-il être enfant !… Tant de regrets pour un amour de jeunesse qui était à peine formé, et ne reposait sur rien de réel, sur aucune convenance. Une simple fantaisie du cœur qui ne sait pas encore lui-même où il doit se prendre… La moindre réflexion ne devait-elle pas faire disparaître un sentiment aussi fragile.

Après avoir encore apporté à sa fille son bouquet et ses gants, la marquise attacha sur elle un regard de douce compassion, et dit d'un accent pénétrant :

— Croyez-le bien, mon enfant, quand les illusions du premier âge sont dissipées, une femme reconnaît toujours que ce qu'il y a de mieux à faire dans la vie est de suivre le droit chemin, de rester à la place où la fortune et la naissance l'ont mise, de rehausser par ses vertus le rang qu'elle occupe, mais aussi de se réhausser elle-même par le lustre, la splendeur légitime de son entourage. Elle voit bien alors que se livrer aveuglément à la fantaisie personnelle est se perdre sans retour, et qu'il y va de sa dignité et de son repos de s'appuyer constamment sur les règles de conduite, que de plus sages qu'elles ont tracées avant qu'elle fût au monde.

La marquise ajouta plus vivement :

— Vraiment, tout ce que je vous dis là sont de bien anciennes et vulgaires maximes. Mais enfin, il faut bien les répéter toujours, puisque là seulement est la vérité.

— Ma mère, dit Clotilde, je vous obéis, mais je ne puis m'empêcher de souffrir.

— En songeant davantage à vos devoirs, mon enfant, dit sa mère, vous auriez moins de temps pour songer à vos tristesses.

— Elles sont plus fortes que moi, dit la jeune fille en secouant la tête.

— Gardez-vous de croire cela ! dit d'un ton absolu la marquise : car bientôt il sera de votre premier devoir de dissiper entièrement ces regrets, d'oublier toutes choses dont le souvenir vous rendrait coupable.

— Oublier, dépend-il de moi ?

— Tout doit dépendre de vous.

— Ma mère, si vous m'ordonniez de m'endormir à l'instant dans ce fauteuil, cela me serait-il possible ? Eh bien, l'oubli, ce sommeil de l'âme, est-il plus facile à faire venir que le sommeil des yeux ?

— Ce que je vous demandais, Clotilde, c'était d'employer au moins tous les efforts de votre volonté à y parvenir, et vous n'en avez rien fait.

— Mon Dieu ! il ne me reste que mes larmes de mon bonheur passé ; faut-il donc encore y renoncer ?

Madame de Beaulieu reprit d'un ton où, cette fois, la sévérité dominait la tendresse :

— Ma fille, vous savez que je n'aime pas la faiblesse… on ne connaît pas cette maladie de l'âme dans notre famille… Si vous préfériez l'amour à toutes choses, eh bien, il

fallait vous y livrer entièrement, aller jusqu'aux dernières limites de la passion sans regarder en arrière ; il fallait vous enfuir avec votre Gabriel, vivre près de lui ou mourir. Mais puisque, grâce au ciel, vous avez encore conservé une ombre de raison pour songer à l'autorité de votre mère, à l'honneur de votre maison, à la considération du monde, puisque vous avez pris le bon parti, il ne faut pas de demi-mesure non plus de ce côté ; il faut vous consacrer au devoir corps et âme, entièrement et sans retour.

— Ô ma mère, dit Clotilde, je ne suis qu'une femme… et si jeune encore !

— Oui, dit la marquise, mais vous êtes de la famille des Beaulieu où le courage n'a jamais manqué, pas plus aux hommes sur les champs de bataille qu'aux femmes dans les luttes de l'existence. Montrez que vous êtes digne du sang dont vous sortez par la force d'âme ; c'est du moins une ambition qui ne peut vous manquer, fussiez-vous inaccessible à toute autre.

Madame de Beaulieu vit que sa fille était ébranlée, et elle ajouta avec entraînement !

— Ah ! mon enfant, joignez à ce courage héréditaire l'amour de votre mère, et il n'y a point de triomphe sur vous-même que vous ne puissiez remporter.

— Eh bien oui, dit Clotilde avec effusion, et en embrassant sa mère, je serai à la hauteur de ma position en accomplissant le sacrifice ordonné, dussé-je en mourir de chagrin.

La femme expérimentée n'admettait pas ce genre de mort. Aussi la marquise, après avoir tendrement essuyé les yeux de sa fille, l'emmena-t-elle en toute sécurité dans la grande salle.

Toutes les personnes conviées à la signature du contrat étaient alors réunies.

À l'entrée de Clotilde tout le monde fut frappé de sa charmante figure ; car la beauté de cet âge n'est pas altérée par les larmes d'amour. Les charmes de cette jeune fille résidaient surtout dans la fraîcheur suave, dans le bel épanouissement de la vie ; la blancheur de sa carnation était teinte d'un vif incarnat ; une sève généreuse, coulant dans ses veines, faisait étinceler ses yeux, rougissait ses lèvres, et paraissait encore dans la profusion de ses beaux cheveux blonds. En ce moment surtout où les toilettes des femmes se portaient fort décolletées, rien n'était plus séduisant que ces jeunes et purs attraits.

Le futur époux, qui faisait les honneurs de la maison, fit prendre place à la noble assistance autour de la grande table.

Le duc de Richemont était fort grand seigneur de fortune et de naissance. Du reste il n'y avait plus rien que de négatif dans sa personne ; il était d'une taille moyenne, d'une physionomie effacée, sans beauté ni laideur, sans vices ni vertus ; à ce moment il ne montrait guère ni joie ni tristesse de son prochain mariage… dans la durée duquel on ne pourrait assurément ni l'aimer ni le haïr.

À droite du duc était le cardinal d'Estouville qui venait de présider à Bourges une assemblée du clergé de France, plusieurs évêques, des hommes de cour, les seigneurs de Chabannes, de Clermont, de Penthièvre, puis des officiers supérieurs, parmi lesquels se trouvait le capitaine Montlouis. De l'autre côté, étaient assises la marquise de Beaulieu, Clotilde et plusieurs dames de qualité.

Mais le supérieur des Grands-Augustins, qui faisait partie de cette réunion, y attirait plus de considération que tout autre.

En effet, le père Romuald était recherché partout pour la sagesse de ses conseils et la rectitude de ses points de vue. Il avait un esprit assez vaste pour embrasser les spéculations de la science abstraite, et en même temps comprendre et juger les choses du monde positif avec un rare discernement. Dans le gouvernement français, qui à cette époque se réorganisait sur la place dévastée par l'occupation anglaise, on avait souvent recours aux lumières de ce religieux, et, au conseil souverain, il traitait avec succès des affaires d'État.

Ce jour-là surtout, le moine Augustin portait sur le front ce rayonnement d'intelligence qui l'élevait visiblement au-dessus de la foule des hommes ; son regard était animé, son teint d'une pâleur ascétique se teignait légèrement des nuances de la vie ; la puissance d'attraction qui était toujours en lui se faisait mieux sentir ; il se montrait ainsi d'une imposante beauté. On aurait pu voir se réaliser en lui la perfection humaine, si l'expression de ses traits, peut-être trop austère, n'eût mêlé à l'admiration qu'il inspirait une crainte vague et indéfinie.

On discuta longtemps entre les conseillers, les intérêts de fortune mis en jeu par l'alliance de ces deux opulents héritiers ; on examina soigneusement chacun de ces titres de propriété, de ces parchemins jaunis, qui faisaient jaillir de leur poussière de beaux bâtiments, de féconds domaines ; on plaça dans une heureuse perspective la mort de la mère de Clotilde et celle des parents du duc, qui laissaient derrière leurs convois quelques monceaux de richesses de plus aux conjoints de ce jour ; on régla toutes choses comme si le ma-

riage eût été aussi sûr que la volonté de le conclure, et tous les hasards du lendemain enchaînés !

Ainsi que cela devait être, le docte supérieur des Augustins fut plus que tout autre consulté et écouté avec déférence.

Cependant, ce jour même où il se montrait sous un si favorable aspect, le père Romuald avait par exception des instants de distraction étrange. Il laissait parfois les paroles qu'on lui adressait sans réponses, et ne parlait lui-même qu'au milieu d'une sorte de rêverie. Il y avait en face de lui un grand miroir d'argent incrusté dans la muraille, et son regard s'arrêtait souvent sur ce panneau de la salle avec une fixité et une exaltation singulières.

Si bien que le duc de Richemont le remarqua, et dit tout bas au cardinal d'Estouville qui était à côté de lui !

— Notre vénérable prieur est bien absorbé aujourd'hui… il doit avoir quelque grandes affaires dans le monde ou dans le cloître.

— Il me semble aussi, répondit également à voix basse le prélat. Mais voyez, qu'a-t-il donc à tenir ainsi les yeux fixés sur ce miroir ?

— On dit, reprit le duc, qu'en raison de sa grande sainteté, il a parfois des visions célestes ; peut-être ce simple miroir d'argent lui offre-t-il en ce moment un coin du ciel.

— Alors, dit le cardinal, je conçois son absorption s'il y voit Dieu et les anges… Nous nous sommes souvent extasiés nous-mêmes en y voyant de jolies femmes.

Enfin, le contrat fut dressé et on échangea les anneaux de fiançailles.

Avant de se retirer, les assistants adressèrent les paroles les plus flatteuses à la marquise de Beaulieu et à sa fille, et les félicitèrent du nouvel éclat qui allait rejaillir sur elles, d'une alliance contractée avec une maison qui, par son lustre antique et sans tache, pouvait le mieux s'élever près de la leur.

Et le père Romuald, avec son extrême gravité de maintien, fut pourtant celui qui mit dans ces compliments le plus d'esprit distingué et de grâce charmante.

Puis toute l'assistance se retira.

Le capitaine Montlouis ne fut pas des derniers à prendre congé ; et dès qu'il eut passé le seuil de l'hôtel, il se dirigea du pas le plus rapide vers le cabaret du Grand-Cerf.

VI

LE COMPLOT

Lorsque le capitaine Montlouis revint dans la salle réservée du cabaret du Grand-Cerf où l'attendaient ses amis, il se jeta sur un banc, le visage épanoui, radieux, et but un flacon entier de vin d'Espagne en signe de son parfait contentement.

— Eh bien ? demanda Gabriel, toujours agité de ses craintes.

— Tout va pour le mieux, dit le capitaine.

— Est-il vrai ? mon Dieu !

— Certes, la réunion était des plus distinguées… il s'y trouvait des membres du plus haut clergé… et entre autres le père Romuald, ton prieur du couvent des Augustins.

— Peste ! dit Brisard, nous ne pensions pas que l'ennemi fût si près de nous !

— Oh ! ce n'est pas lui que je crains, dit Gabriel ; dans les hautes régions où habite son esprit, l'absence d'un pauvre novice de son couvent ne lui importe guère… ce sont les tyrans subalternes du cloître qui me poursuivront… Mais il ne s'agit pas de cela… Tu dis, Montlouis, que nous sommes sauvés ?

— Je dis que nous le serons, répondit le capitaine.

— Alors cet affreux mariage est rompu ?

— Au contraire, les deux conjoints sont promis, fiancés, tout ce qu'il y a de plus solennellement liés.

— Ah ! Montlouis…

— Et c'est toi qui épouseras Clotilde.

— Bravo ! s'écria Brisard, c'est ainsi que nous l'entendons.

— Oui, c'est ainsi, dit Jouvenel, avec des difficultés terribles et puis un triomphe éclatant.

— J'avais bien dit, reprit le capitaine, que c'était en face du danger que l'inspiration pour le combattre se ferait jour.

— Parle donc vite alors ! dit Gabriel, pâle de saisissement et l'œil en feu.

— Pendant cette réunion, dit Montlouis, j'ai observé deux choses… deux choses seulement mais qui suffisent pour tout tenter… À savoir que Clotilde dépend de sa mère seule en l'absence de tout autre membre de la famille vivant, et que sa mère l'aime à l'adoration.

— Et il suit de tes observations ?…

— Cette idée lumineuse, qu'il faut d'abord enlever la jeune fille.

— Clotilde !… mon Dieu !… user avec elle de violence.

— Laisse donc… on jettera à son oreille le nom du charmant comte de Lussac, et la violence lui sera douce.

— C'est admis, dit Brisard. Et ensuite ?

— Attendez, dit le capitaine, je ne sais pas encore où et comment pourra avoir lieu cet enlèvement.

— Pour une chose semblable, dit Jouvenel, on trouve toujours quelques moyens.

— Je pourrais en proposer un, dit Gabriel, se prenant malgré lui à cette folle espérance. Quel bonheur que nous soyons au mois de mai !…

— Ce mois est donc favorable aux enlèvements ! dit Montlouis. Je le croyais plus innocent.

— Pendant sa durée, dit Gabriel, un office est célébré tous les soirs dans chaque église en l'honneur de la Vierge Marie…

— Il est au courant, interrompit Brisard ; cela sert à quelque chose d'avoir été au couvent.

— Mademoiselle de Beaulieu, continua Gabriel, est dans l'usage d'aller tous les soirs, accompagnée d'une suivante et de valets, à l'église Saint-Paul pour cet office du mois de Marie… L'heure à laquelle finissent les prières est assez avancée, et les rues qui avoisinent l'église sont habituellement désertes.

— C'est parfait, dit Montlouis.

— Voici l'occasion, dit Brisard ; maintenant allons à l'opération de l'enlèvement.

— C'est bien simple, dit le capitaine. On se portera sur le passage de mademoiselle de Beaulieu… Pour Gabriel et moi, c'est impossible ; les gens de l'hôtel nous connaissent et nous ôteraient leurs chapeaux au lieu de croiser le fer avec nous… c'est donc Brisard et Jouvenel qui se chargeront de

l'expédition, aidés de deux de mes arbalétriers, que je mettrai à leur disposition.

— Quand il y aurait dix valets armés, dit Brisard en enfonçant de nouveau sa toque à coups de poings, quand il y aurait vingt valets, nous en répondons.

— Mais Clotilde ? dit encore avec inquiétude Gabriel.

— Ne te tourmente donc pas, dit Montlouis. Jouvenel, avec ses yeux bleus et sa plume blanche au vent, a si bien l'air d'un messager d'amour, qu'elle se sentira tout de suite enlevée pour la bonne cause.

— Bien, dit Brisard, une fois la demoiselle enlevée, dis-nous la suite.

— Voici ce qui se passe, dit le capitaine avec aplomb. Les domestiques rentrent à l'hôtel tout effarés, ils racontent l'événement terrible à la marquise ; la tendre mère est folle de désespoir ; elle appelle à grands cris à son secours Dieu, les saints et les anges du paradis ; dès qu'elle a nommé les anges, Gabriel et moi, nous paraissons. Nous avons par hasard appris à l'instant même le malheur qui la frappe. Nous venons mettre à ses pieds notre dévouement et notre épée. Si elle veut bien accepter nos services, nous volerons sur les traces de sa fille, et, en quelque lieu que les infâmes ravisseurs l'aient conduite, nous jurons de la retrouver pour la ramener dans les bras de sa mère. Seulement, comme Gabriel adore Clotilde, ainsi que madame de Beaulieu le sait elle-même, pour prix de la liberté qu'il va rendre à la noble captive, il doit obtenir sa main. La pauvre mère a la tête perdue ; elle accorde tout ce qu'on veut ; elle promet, elle jure sur l'Évangile… nous tâcherons d'obtenir l'Évangile… de sa-

tisfaire à notre demande. Une fois ce consentement enlevé… Mais le reste est trop simple, je n'ai pas besoin de vous le dire.

— Sans doute, dit Brisard, sur un avis de nous le comte de Lussac sait parfaitement bien où il doit se rendre pour délivrer la victime ; il la ramène à sa mère et reçoit le prix de sa victoire sur les ravisseurs. Et mademoiselle de Beaulieu, qui ne nous connaît point, ne pourra jamais ni savoir ni trahir le secret de sa mémorable aventure.

— Eh bien, dit Montlouis la tête haute, que pensez-vous de cela ?

— Je pense, dit Brisard, que ton plan est tout simplement admirable.

— Il sauve deux amants, ajouta Jouvenel ; et tu en seras récompensé, dans le ciel… c'est-à-dire dans tes amours.

— Ainsi, dit le capitaine, il n'y a plus que les détails à arrêter.

— Les détails viendront d'eux-mêmes, assura le clerc.

— Et il faut exécuter l'entreprise le plus tôt possible.

— Comment donc ! l'exécuter dès ce soir.

— Oui ! oui, puisque les fidèles vont à Saint-Paul…

— Et que nous avons pour nous le bon office de la Vierge Marie.

Beaucoup de paroles d'encouragement furent échangées, beaucoup de bouteilles vidées, les jeunes gens se félicitaient d'avance du succès, et s'admiraient dans leur génie et leur audace.

— Ah ! mes amis, disait en même temps Gabriel, je ne me sens pas de joie… et au fond de l'âme… j'ai peur.

Cette expédition projetée n'avait rien d'extraordinaire dans la ville telle qu'elle était alors. Les rues décrivaient de tortueux dédales ; elles étaient sans gardes, sans lumières, et désertes dès la nuit venue. Les violences de tout genre, les guet-apens, les meurtres s'y produisaient à l'aise ; et ces faits étaient trop fréquents pour que la police pût se déranger, au simple sujet d'une maison pillée, d'un homme tué ou d'une femme enlevée.

Les jeunes gens passèrent le reste de la journée à prendre les dispositions nécessaires. Elles se bornaient à peu de chose : se procurer une litière fermée, choisir l'endroit de l'embuscade pour Brisard et Jouvenel qui, aidés de deux arbalétriers, étaient chargés du coup de main, et près de là un poste d'observation favorable pour Montlouis et Gabriel, qui devaient en être les spectateurs invisibles.

Le soir vint.

Vers neuf heures déjà, les rues étaient livrées à leur complète obscurité, à leur solitude.

Dans cet amas de sombres bâtiments du quartier Saint-Antoine, hôtels et masures confondus dans l'ombre, on voyait seulement pointer au loin à de grandes distances les lueurs des lanternes qui vacillaient aux portes de la ville, sur les remparts et aux corps de garde, dont étaient flanqués les prisons, les palais.

Le silence était universel ; il s'en détachait seulement le bouillonnement monotone de la rivière, le sifflement plus aigu du vent du soir, la chute mélancolique d'une pluie fine et

continue, quelques hurlements des chiens errants, les pas sourds de quelques passants attardés.

Puis c'était tout.

Pourtant dans cette ombre le portail de l'église Saint-Paul faisait briller sa rosace de vitraux peints, nuancés de vives couleurs, et resplendissants par l'effet des lumières intérieures, et un faible tintement de la cloche annonçait la bénédiction qui allait terminer l'office du soir.

À peu de distance, au tournant de la rue Saint-Antoine, s'étendait la rue Culture-Sainte-Catherine. Cette dernière rue était en grande partie bordée d'un côté par un mur fermé. Il appartenait à l'hôtel de la Force, dont la façade donnait sur la rue Pavée ; et sur le derrière il formait le remblai de terrains couverts de vieux arbres ; la maçonnerie demi-croulante était enveloppée de ronces, de broussailles et des grands branchages qui la surmontaient.

En face de ce mur débouchaient deux petites rues, la rue Jarente et la rue d'Ormesson.

Cet endroit, se trouvant le chemin que devait suivre mademoiselle de Beaulieu, avait été choisi pour le théâtre de l'enlèvement.

Dans l'une des larges échancrures du mur de la Force, étaient blottis Montlouis et Gabriel qui, de cette position, pouvaient embrasser toute l'étendue de la rue, et se trouvaient parfaitement cachés aux regards dans les décombres et les broussailles. En face, à l'entrée de la rue Jarente, et cachés aussi par l'angle de muraille, devaient être embusqués une litière et les quatre hommes armés qui formeraient l'attaque.

Et tandis que le capitaine et le comte de Lussac attendaient :

— Ô mon ami ! disait Gabriel, peut-on bien penser qu'entre ces murs immobiles comme des rochers, dans cette rue silencieuse et solitaire comme un désert, il y aura bientôt une scène tumultueuse, violente, et qui décidera de si grands intérêts !

— Tout s'arrange à merveille pour nous, dit Montlouis ; la nuit est complètement obscure… et je pardonne même à cette pluie qui abîme mon feutre et mon manteau, parce qu'elle lui fait un voile de plus.

— Pourtant… je ne sais… mais mon Dieu, que je voudrais être à demain !

— Nous n'avons plus maintenant longtemps à attendre.

— Que cet office est long !… on n'entend pas le moindre mouvement qui en annonce la fin.

— Ce sont les derniers instants de l'attente qui coûtent le plus, pour qu'on sente mieux le bonheur qui lui succède.

— Cela me semble de mauvais augure que Clotilde prie Dieu si longtemps : il doit dans l'événement qui se prépare, venir à son secours.

— Venir à son secours, c'est la laisser enlever bien lestement, puisqu'elle t'aime, et que cela est pour son bonheur comme pour le tien.

Après un court silence :

— Depuis un moment, dit Gabriel, je regarde quelque chose.

— Tu es heureux, dit son ami, de voir quoi que ce soit dans une nuit pareille !

— Oui… de ce côté, à l'entrée de la rue d'Ormesson… il y a une masse plus sombre et carrée, qui me semble une litière.

— On ne peut guère distinguer d'ici.

— Non ; mais comme il s'y produit un faible et continuel mouvement, ce doit être en effet une litière dont les rideaux se balancent au vent.

— Alors, c'est la nôtre ; et nos amis sont là avec leurs deux arbalétriers.

— Sans doute… Mais ils devaient être dans la rue Jarente… pourquoi diable ont-ils changé de poste ?

— Cela doit peu importer, puisqu'ils se trouvent également sur le chemin convenu.

— Oui, mais devant la rue d'Ormesson nous verrons moins le mouvement puisqu'elle est plus rapprochée de la rue Saint-Antoine.

— C'est juste… après cela, ce doit être quelque idée de Brisard, qui de ce point donnera plutôt l'attaque, et ne veut pas en retarder d'une minute le plaisir.

— Pourtant, je ne sais pourquoi je regrette profondément ce changement.

— Que veux-tu ?… il m'est impossible de rien apercevoir.

— Oh ! ce n'est pas moi non plus qui peux juger de rien : mon sang bat si fort qu'il trouble mon esprit comme ma vue.

À cet instant, quelques lumières et un mouvement de passants se firent apercevoir au loin dans la rue Saint-Antoine. Les deux amis restèrent dès lors en silence, et avec toutes les palpitations de l'attente.

On sortait de l'office ; quelques dames étaient sur leurs mules accompagnées de flambeaux ; les assistants s'écoulaient à pas lents dans la large rue où était située l'église, et un bien petit nombre dans les rues adjacentes.

Enfin des lumières tournèrent dans la rue Culture-Sainte-Catherine et parurent distinctement à l'entrée… ce devait être celles qui précédaient mademoiselle de Beaulieu rentrant chez elle.

En effet, on put bientôt apercevoir la noble demoiselle et distinguer la livrée des valets de l'hôtel.

Il est impossible d'exprimer l'émotion de Gabriel et même du capitaine dans ce moment décisif.

Mademoiselle de Beaulieu et sa suivante étaient montées sur des mules ; les valets portant des torches se tenaient devant elles et à leurs côtés. Sur ce fond sombre, au milieu du rayon de trouble lumière, on voyait pourtant ressortir la charmante figure de Clotilde. Sa capuche et sa robe étaient de satin blanc garnies de cygne ; ce vêtement chatoyant et velouté encadrait étroitement sa tête, et tombait jusqu'aux pieds, en flottant sur sa monture. La jolie mule était élégamment harnachée d'une housse de soie et de brides argentées. Les torches, vacillantes dans la brume, éclairaient peu cette délicate forme équestre ; mais les lueurs accusant pourtant les contours du vêtement de la jeune fille, faisaient distinguer sa grâce parfaite, sa pose digne et gracieuse.

Et elle avançait dans le silence qui laissait entendre le tintement des clochettes de la mule.

Mais, tout à coup, Gabriel serre violemment le bras de son ami, car en un clin d'œil la scène change entièrement.

Les torches sont renversées et éteintes sur la terre ; à la perspective éclairée succèdent des ombres grises, dans lesquelles apparaît une rapide fantasmagorie.

Ce sont des formes vagues qui s'agitent, en mouvements aigus, précipités, violents ; quelques cris étouffés, les éclats jaillissant des armes heurtées, partent de ces masses informes. Les fantômes dans leur tourbillonnement confus, dans leurs gestes impétueux, montrent une lutte effrénée. Au milieu du tumulte extrême, il vient bientôt un moment où les masses sombres se séparent, où les cris de détresse redoublent. Et on sent que le rapt s'accomplit.

Mais dans ce tableau d'enlèvement, il ne semble pas sentir l'audace heureuse de la jeunesse, de l'amour qui reprend son bien sur les tyrannies sociales ; tout paraît morne, froid et sinistre ; on croit apercevoir qu'en ce moment, la nuit voile un crime.

Pourtant tout cela est l'affaire de quelques secondes.

Aussitôt le plus grand nombre des fantômes s'effacent et les autres semblent tombés dans un calme atterré.

Ces derniers se mettent à longer la rue ; Gabriel et Montlouis, qui, malgré la nuit, peuvent les distinguer lorsqu'ils passent à leurs pieds, le long du mur, reconnaissent les domestiques de la maison de Beaulieu, étourdis, stupéfaits, et la jolie mule démontée, qui retournent en tremblant vers la demeure où ils rentreront sans leur jeune maîtresse.

— Alerte ! s'écria le capitaine, c'est maintenant qu'il s'agit d'aller à notre rôle.

— Ah ! Montlouis, dit Gabriel en frémissant, qu'allons-nous faire ?

— Il est vraiment bien temps d'y penser ! dit son ami en l'entraînant.

— Que le ciel nous pardonne donc ! soupira encore le jeune comte.

Tous deux se dirigèrent vers la rue Barbette, et arrivèrent aux abords de l'hôtel de Beaulieu un instant après que les valets venaient d'y apporter la nouvelle du funeste événement.

VII

LE SOIR DE L'ENLÈVEMENT

Avant de pénétrer à l'hôtel de Beaulieu, le capitaine Montlouis et le comte de Lussac s'adossèrent contre un mur voisin, afin d'observer dans l'intérieur de la demeure l'effet qu'y produisait l'événement de cette soirée.

Toute l'étendue des appartements était livrée à une indicible rumeur. Les lumières allaient et venaient derrière les vitraux des fenêtres, les balcons de fer, les lucarnes des pignons ; tous ces points étaient garnis de gens de la maison qui regardaient avidement au dehors, comme si la nuit n'eût pas couvert tout l'espace. Il n'y avait qu'un instant que les domestiques pâles, effarés, dont quelques-uns portaient de visibles blessures, étaient revenus apporter la funeste nouvelle, et déjà ces valets remontaient à cheval pour porter la déclaration du délit à la prévôté et au Châtelet.

Montlouis voulut attendre encore le retour des premiers courriers, qui avaient battu les environs de l'hôtel, et revinrent bientôt en annonçant l'inutilité de leurs démarches.

Ensuite, les deux jeunes gens se présentèrent à l'hôtel. Il était alors un peu plus de dix heures ; mais dans le trouble général où toutes les portes étaient restées ouvertes, et dans les circonstances exceptionnelles qui se présentaient les valets de la maison ne pouvaient penser à en interdire l'entrée à des amis de la marquise.

Pourtant dans le vestibule, Montlouis s'arrêta pour recueillir ses idées et pour préparer le prétexte qu'il prendrait pour motiver sa visite à madame de Beaulieu. En même temps Gabriel, brisé par ses émotions dans ce moment suprême, fut obligé de s'appuyer contre un pilastre pour se soutenir.

— Ô Montlouis ! dit-il tout bas à son ami, ma première parole en entendant ton projet a été de dire : *J'ai peur*. En bien, ce sentiment augmente encore à toute minute.

— Comment ! lorsque tout nous a si bien réussi jusqu'ici ! se récria le capitaine.

— Oui, dit Gabriel, mais tout ceci n'est que mensonge et le mensonge ne peut pas apporter de bienfaits réels et durables… Puis nous causons une peine affreuse à cette pauvre mère ; et Dieu ne doit pas permettre qu'il résulte quelque bonheur pour nous de la souffrance infligée aux autres.

— Mais nous savons parfaitement que cette souffrance ne sera que passagère.

— Elle n'en est pas moins cruelle.

— Après tout, quand il le faut…

— C'est d'un affreux égoïsme.

— Laisse-moi donc tranquille… nous touchons au moment où le succès saura bien t'ôter tous tes scrupules.

Sur ces mots, le capitaine monta les degrés accompagné de Gabriel. Ils arrivèrent à l'entrée de la grande salle.

Mais là, à l'aspect de la marquise, ils s'arrêtèrent et restèrent quelques minutes en suspens.

Madame de Beaulieu était seule, immobile devant le balcon ouvert.

Quelques instants d'horribles anxiétés avaient déjà suffi à décomposer ses traits ; les suppositions les plus diverses sur le sort de sa fille, l'incertitude avec ses agitations, ses secousses, l'avaient plus profondément bouleversée que ne l'eût fait un malheur accompli. Sa figure, d'une pâleur livide, était pourtant prodigieusement enfiévrée ; elle avait si souvent pressé sa tête entre ses mains dans les mouvements du désespoir, que ses cheveux étaient défaits et épars ; leurs mèches en coulant le long de ses joues faisaient paraître son visage plus allongé et morbide. Il y avait dans sa douleur une exaltation extrême ; les bras croisés sur sa poitrine, les yeux levés dans l'espace, son regard jaillissait avec une telle puissance d'âme, qu'il semblait réellement s'élever jusqu'au ciel pour l'implorer.

À la vue de cette femme, un même sentiment vint animer le capitaine et Gabriel : ils en furent si frappés, qu'ils sacrifièrent intérieurement tout projet, toute espérance, et se promirent de lui rendre sa fille dès que ce retour pourrait paraître vraisemblable, sans attacher à ce bienfait aucune condition.

La marquise apercevant les deux amis, parut avoir un mouvement de satisfaction à leur vue.

Ils approchèrent alors avec plus de hardiesse. Le capitaine expliqua à madame de Beaulieu comment, se trouvant passer dans le quartier Saint-Antoine une minute après l'événement, il avait compris aux acclamations des domestiques de sa maison le malheur qui venait d'arriver, et s'était hâté d'accourir près d'elle, ainsi que le comte de Lussac.

La marquise l'écouta à peine ; et sans s'occuper des motifs de sa venue, sans songer à s'étonner même que le comte de Lussac, qu'elle avait su enfermé dans un couvent, se trouvât chez elle en ce moment, elle dit avec une vivacité palpitante :

— Voyez, je suis seule… seule à cette heure, ne sachant que faire pour retrouver ma malheureuse enfant… Et c'est justement au milieu de la nuit qu'un tel malheur m'accable… Personne pour me venir en aide !… Ces prélats, ces gentilshommes qui étaient ici ce matin, ils m'ont laissée… comment réclamer leurs secours ?… ils dorment maintenant… Ils dorment, mon Dieu ! comme si je n'étais pas la plus malheureuse des femmes… On ne laissera pas mes gens pénétrer auprès d'eux pour leur demander leurs services… affreux isolement !… Et ne savoir où aller, à quelle autorité m'adresser, que faire dans un pareil malheur.

Le capitaine fut charmé qu'elle préparât si bien les voies. Il s'empressa de lui dire en termes chaleureux et bien sentis, qu'il venait se mettre à sa disposition ainsi que son jeune ami, le comte de Lussac, que tous deux ils feraient toutes les démarches qu'elle voudrait leur indiquer pour découvrir les traces des ravisseurs.

Et il se trouva ainsi une ressource toute préparée pour ramener la pauvre Clotilde sous le toit maternel.

La marquise répondit d'un accent moins agité, mais plus triste encore :

— Oh ! oui, vous êtes des amis ! Mais toutes vos recherches parviendront-elles à vous faire retrouver ma fille… Songez donc ! Dans ce gouffre de Paris, retrouver une femme !… Et elle n'est pas seulement enlevée, ma fille, elle

est perdue ; elle n'a pu que tomber dans un piège abominable… car Paris est un repaire hideux, un repaire où la nuit enfante des monstres… Ainsi, qui a pu me ravir ma fille ? Des bandits pour la dépouiller de ses joyaux ; ou bien, chose plus horrible à penser, quelque grand seigneur débauché épris de ses charmes… Car elle était bien belle, bien belle, n'est-ce pas, ma Clotilde.

À ce mot, la marquise jeta un cri étouffé, et dit avec un saisissement affreux :

— Oh ! de quelle parole me suis-je donc servie là ! J'ai dit *elle était* bien belle… Mais, Dieu puissant, elle n'est donc plus ! elle est donc morte, ma pauvre enfant !

Et elle éclata en sanglots en jetant son visage dans ses mains.

Gabriel ne tient plus à ses remords. Pâle, éperdu, il se laisse tomber aux genoux de madame de Beaulieu… il murmure quelques mots de honte, de désespoir… il va dire toute la vérité, il va se perdre à jamais dans l'esprit de la mère de Clotilde, mais consoler au moins cette malheureuse femme.

Mais tandis qu'il est ainsi prosterné, la marquise l'enveloppe d'un doux regard ; elle l'examine aux dernières lueurs des flambeaux qui commencent à s'éteindre ; et une expression d'ineffable tendresse vient se mêler sur ses traits à celle de la douleur.

Elle appuie sa main tremblante sur le front du jeune homme.

— Quelle pâleur ! quel trouble ! dit-elle, vous souffrez… je sens votre âme répondre à la mienne… Oh ! c'est que ce malheur est horrible aussi pour vous… n'est-ce pas, Ga-

briel ?… Car vous l'aimiez, ma Clotilde… et elle vous aimait aussi, je le sais… Mon Dieu ! et moi qui vous l'ai refusée… Insensée ! j'ai pu la faire souffrir… Oui, ce matin encore, je voyais ses larmes sans pitié ; je lui ordonnais d'avoir du courage… Est-ce que je peux, moi, trouver le moindre courage en la perdant ? Mère injuste et cruelle ! mais je ne l'aimais donc pas, mon enfant !… Misérables cœurs que nous sommes, nous n'avons donc toute la force de notre tendresse que quand l'objet en est perdu !

La marquise prit la main de Gabriel et dit avec plus de véhémence :

— Mais, écoutez, comte de Lussac, cet amour même, au lieu de vous accabler, doit vous donner en ce moment plus de force, plus de confiance, car il vous inspirera, il guidera vos démarches, il vous rendra tout-puissant pour retrouver ma Clotilde… Ah ! s'il était vrai !… Dieu du ciel, que ne ferais-je pas pour vous ?… Ma fortune… Oh ! mais non, je vous donnerais Clotilde, et vous seriez payé de vos bienfaits.

Elle regarda autour d'elle et s'approcha d'une table.

— Il vous faut des garanties de ma parole, n'est-ce pas… c'est bien juste, ajouta-t-elle, je vous ai refusé Clotilde une fois, vous pourriez craindre encore… Mais voyez ce livre placé là ; c'est l'Évangile ; eh bien, la main posée sur ce livre, je jure devant Dieu de vous donner Clotilde si vous la ramenez à sa mère.

Il était d'une impression cruelle, presque effrayante, de voir cette femme trompée venir ainsi d'elle-même au complot ourdi contre elle ; cet entraînement presque surnaturel de sa part, devait cacher quelque but mystérieux de la destinée.

Gabriel s'était levé dans le dernier degré de l'émotion, les yeux baignés de larmes ; une fois encore, il entrouvrit les lèvres pour faire de complets aveux.

Mais le capitaine était déjà revenu de son premier élan de générosité, que maintenant il jugeait exagéré ; il n'était plus d'avis de sacrifier le fruit de tant de peine à un léger remords de conscience. Ainsi il se jeta devant Gabriel, et dit à la marquise :

— Madame, le comte de Lussac est trop ému pour vous répondre. Voyez-le près de succomber à tant d'impressions subites de douleur et de joie… Mais notre serment répond au vôtre. Nous jurons tous deux devant Dieu de commencer dès à présent nos recherches ardentes, de ne prendre ni trêve ni repos dans cette tâche, et de vous ramener votre fille ou de mourir dans la lutte portée contre ses ravisseurs.

La demi-obscurité qui régnait, la tristesse de cette grande salle solitaire, rendait cette scène d'une certaine solennité, en même temps qu'elle était pleine de trouble et de douleur. Le capitaine craignant toujours la faiblesse de Gabriel, et pressé pour lui-même d'en finir avec cette situation pénible, se hâta de prendre congé de madame de Beaulieu et sortit avec son ami.

Tous deux marchèrent en silence jusqu'au cabaret du Grand-Cerf.

C'était là qu'ils allaient trouver Brisard et Jouvenel. Il avait été convenu que les deux champions chargés de la prise d'armes, après le succès de l'entreprise, après avoir mis mademoiselle de Beaulieu en lieu de sûreté, et après avoir employé tous les moyens de la rassurer sans dévoiler le sub-

terfuge, viendraient de suite attendre leurs compagnons en cet endroit.

La voix du crieur de nuit annonçait onze heures ; Brisard et Jouvenel devaient être là déjà depuis assez longtemps.

Le cabaret fermait ses portes au couvre-feu pour obéir à messieurs de la prévôté, mais il les rouvrait pour obéir à messieurs les écoliers ; c'est-à-dire qu'un passage latéral introduisait ces derniers dans le lieu de réfection, toujours disposé pour eux. Des filets de lumière qui passaient entre des fentes de volets, persuadèrent mieux les deux amis que leurs compagnons les attendaient.

Cependant en entrant, ils ne trouvèrent personne au lieu du rendez-vous.

Ce retard de Brisard et Jouvenel, qui depuis une heure au moins devaient avoir achevé toutes les opérations convenues, était étrangement inquiétant.

Montlouis et Gabriel restèrent ainsi à compter les moments, dont chacun apportait la crainte d'événements incompréhensibles, mais funestes. Et cette situation dura pendant tout le reste de la nuit, où personne ne vint les rejoindre.

VIII

RETOUR DE FORTUNE

Montlouis et Gabriel étaient d'une impatience dévorante en attendant le retour de leurs compagnons chargés de la partie la plus importante de leur folle et coupable entreprise. Toutefois au lever du jour, comme nous l'avons dit, ces chevaliers d'aventure ne reparaissaient point encore.

Ce ne fut que vers sept heures que la porte de l'arrière-salle s'ouvrit, et que l'on vit entrer Brisard et Jouvenel, les cheveux en désordre, les vêtements mouillés, souillés, battus de tous les vents et dans un complet débraillé.

Gabriel frissonna de crainte en cherchant vainement sur les traits de Brisard le sourire de triomphe qui eût dû les éclairer.

— Clotilde !… où est Clotilde ?… s'écria-t-il les yeux effarés et les lèvres tremblantes.

Brisard jeta son chapeau ruisselant de pluie sur un banc, il s'y laissa tomber lui-même.

Mais Gabriel, serrant le bras du clerc et attachant sur lui son regard enflammé, lui renouvela sa demande avec plus d'impétuosité.

— Voyons ! voyons ! dit en même temps Montlouis. Nous avons tout inspecté ; nous étions, Gabriel et moi, grim-

pés sur le vieux mur de la Force, d'où l'on pouvait à peu près reconnaître le mouvement… et l'enlèvement s'est bien opéré.

— Certainement, il s'est opéré, gronda Brisard entre ses dents.

— Nous avons cru, dit Montlouis, apercevoir une litière prête à recevoir mademoiselle de Beaulieu.

— Eh bien oui, dit de même Brisard, il y avait une litière.

— Nous avons bien distingué au tumulte que la jeune demoiselle y était transportée.

— Oui, encore une fois, vous avez très bien vu. Et les domestiques de l'hôtel sont rentrés désespérés après le rapt de leur jeune maîtresse.

— Tout cela est mille fois vrai.

— Eh bien alors, nous n'avons qu'à nous féliciter.

— Oui, félicitez-vous ! Cette litière n'était pas la nôtre ; les gens qui commettaient cet attentat, ce n'était pas nous ; et si les domestiques de mademoiselle de Beaulieu pleuraient leur jeune maîtresse, ce n'était pas nous qui l'avions enlevée.

— Comment ! que dites-vous ? s'écria Gabriel fou de douleur.

Tandis que le capitaine éclatait en mille noms du diable et tonnerre de Dieu.

Jouvenel, qui venait de déposer aussi son manteau chargé du poids des intempéries, s'avança entre les interlocuteurs déroutés.

— Comprenez donc enfin ce qui s'est passé, dit-il. Avant neuf heures, nous étions embusqués avec notre litière dans une ombre fort épaisse, à l'angle de la rue Jarente.

— En effet, interrompit le capitaine, c'est ce qui avait été convenu.

— Nous ne sommes point sortis du programme, reprit l'écolier, notre poste était assez enfoncé dans la ruelle pour ne pouvoir être aperçu d'aucun côté, et nous attendions. Mais le temps s'écoula, et nous ne vîmes passer personne dans la rue Culture-Sainte-Catherine, quoique l'office de Saint-Paul dût être terminé. Nous commencions à penser que la demoiselle de Beaulieu avait pris par un autre chemin… Mais tout à coup, il éclata un tumulte étrange, que nous entendions s'élever à quelque distance.

— À l'entrée de la rue d'Ormesson, dit vivement le capitaine.

— Précisément.

— Mais achevez donc, au nom du ciel ! s'écria Gabriel, vous me faites mourir ?

— Eh bien, mes amis, reprit Jouvenel, c'était la chose la plus bizarre, la plus extraordinaire. Brisard et moi, nous avions alors quitté l'embuscade pour nous avancer de ce côté. Et qu'avons-nous vu ? Un tableau qui offrait l'image exacte de notre propre entreprise : des flambeaux renversés, une litière prête, des hommes armés luttant dans les ombres, le trouble, le mouvement violent d'un enlèvement… Comme si un miroir magique nous eût montré dans une infernale ironie ce que nous avions voulu faire, et que d'autres accomplissaient.

— Est-il possible ! dit Gabriel, mademoiselle de Beaulieu…

— Ne doutant point, dit Jouvenel, que ce ne fût sur elle que s'exerçait cet acte de violence, nous nous sommes jetés l'épée au poing du côté de la litière, à l'entrée de la rue d'Ormesson. Mais des lances croisées nous barraient le passage, et tenaient ferme, tandis que la litière et ces formes vagues des hommes d'armes qui l'emmenaient s'enfonçaient dans la rue. Alors, prenant un autre parti, nous avons fait en courant un circuit, pour pénétrer par un autre côté dans cette rue… Mais lorsque nous y sommes arrivés, bien peu d'instants après, tout avait disparu.

— Mille tonnerres ! s'écria le capitaine ; il fallait chercher partout les traces des ravisseurs.

— Et qu'avons-nous donc fait ? dit avec force Brisard, vous voyez des gens qui la nuit entière ont battu les rues partout où cette rue d'Ormesson pouvait conduire, inspectant le pavé, interrogeant les murailles, regardant partout entre les ouvertures des petites maisons des grands seigneurs où brûle la lampe d'argent, entre les volets des tavernes où la torche rouge se reflète dans le vin… pas le moindre indice, pas la moindre marque d'incarcération violente… Il semblait que, dans cette nuit, Paris se fût fait partout calme et innocent pour nous faire donner au diable.

Puis le clerc se levant avec emportement :

— Ah çà ! ajouta-t-il, croyez-vous donc que ce soit pour mon plaisir que je revienne ainsi, joué, mystifié, l'air bête, le visage allongé ?… Que moi Brisard, je me sois laissé battre dans une telle entreprise et où j'avais mis un point d'honneur ?

— Que diable pourtant ! dit te capitaine, on trouve bien une perle dans l'océan.

— À la condition d'y plonger, dit Brisard, mais les murs de Paris tiennent fermées portes et fenêtres sur leurs perles.

— On entre de vive force.

— J'ai assez enfoncé de portes pour que tu ne puisses me donner de leçons à ce sujet, mais tu conviendras que pour briser toutes celles de la ville, il faut plus d'une nuit.

— Enfin tout cela c'est un malheur et une honte.

— D'autant plus insupportable qu'on va se heurter à un mystère contre lequel on ne sait quelle malédiction lancer, ni quel coup d'épée porter pour l'atteindre.

Gabriel depuis une minute gardait le silence.

Mais son expression de figure était changée ; elle ne montrait plus qu'une exaltation extrême, sans trace de douleur ni de regret.

— Eh bien, tant mieux, dit-il subitement avec éclat, tant mieux que tout cela se soit passé ainsi !… c'est du fond de l'âme que je le dis à présent, que le malheur soit béni !… Ah ! du moins, je ne serai plus la cause des souffrances de cette pauvre mère ! Je ne lui aurai plus menti ! Je n'aurai plus joué devant elle une indigne comédie pour lui extorquer la main de sa fille ! Non, tout ce que je lui ai dit est la vérité ; Clotilde a été enlevée par une infâme violence. Je veux la retrouver, je la retrouverai à tout prix ; et j'accepte la tête haute la récompense qui m'est promise lorsque j'aurai pu la sauver… Vive Dieu ! c'est la vérité.

Les amis de Gabriel applaudirent à ce noble sentiment, et s'y associèrent à l'instant.

— Et pour ce qui est de retrouver Clotilde, ajouta-t-il, croyez bien que j'y parviendrai en dépit de tout, et quels que soient les obstacles…

— Nous jurons de t'y aider de tout notre pouvoir, dirent en chœur ses compagnons.

Cette nouvelle manière d'envisager les choses convenait parfaitement aux jeunes gens ; elle effaçait le déboire éprouvé, ouvrait la voie au retour des espérances ; ce n'était plus une expédition échouée, c'était seulement un premier échec dont on prendrait sa revanche. Il était facile maintenant de battre le rappel de toutes ses forces, d'en énumérer le nombre et la portée, de donner essor aux pensées audacieuses, aux projets fanfarons. Le vent tourna subitement dans la tête de nos héros, qui reprirent toute leur assurance.

La première chose que firent les jeunes gens en redevenant eux-mêmes, fut de demander à déjeuner.

Le repas terminé et tandis que la table était encore mise, on pensa qu'il fallait se hâter de parler d'affaires.

En conséquence, la porte de l'arrière-salle fut fermée aux verrous, afin que l'on se trouvât garanti des importuns.

Montlouis reprit sa gravité habituelle, qui le constituait tacitement président du conseil.

— Nous sommes décidés, dit-il, à réunir tous nos efforts contre les adversaires inconnus qui nous ont positivement soufflé notre entreprise, et qui ont en ce moment la victoire. La première chose est de rassembler autour de nous les forces dont nous pouvons disposer, comme appui et comme

secours, c'est-à-dire les protections que chacun de nous peut avoir dans la ville et les flamberges qui voudront bien se mettre à notre service.

— Notre position du reste, dit Brisard, nous donne assez d'influence, et nous met à même de réunir un concours considérable d'auxiliaires.

— Sans doute, dit Montlouis ; moi je représente l'armée.

— Nous, l'université, dirent les clercs.

— Et moi, dit Gabriel, que représenté-je donc ?

— Toi, dit Jouvenel, tu es le mieux partagé ; tu représentes l'amour, qui avec ses seules inspirations sait accomplir de plus grandes choses que toute autre puissance.

— Je le crois, dit le jeune comte, car mes inspirations me disent en ce moment de chercher Clotilde jusqu'au bout du monde, et de la retrouver fût-elle complètement perdue.

— D'abord, dit Montlouis, il n'y a pas de bout du monde puisque le globe est rond ; il n'y a pas non plus de femme perdue, puisque la jolie comtesse de Belleville, qu'on disait *s'être perdue*, soupait l'autre soir avec moi !…

— Laisse les mots, Montlouis… je veux dire simplement que pour retrouver Clotilde, je remuerai ciel et terre.

— Pour cela d'accord… Mais nous commencerons par la terre, comme plus à notre portée… Même les ravisseurs ne peuvent encore avoir quitté Paris, c'est dans son enceinte qu'il nous faut concentrer nos recherches.

— Seulement, dit Brisard, il faut les bien diriger.

— À mon avis, dit le capitaine, nous devons procéder comme la justice, qui cherche d'abord qui pouvait avoir intérêt à commettre le crime, et pour cela, nous procurer la liste des rivaux que le comte de Lussac peut avoir.

— Oui, dit Gabriel, c'est un rival qui me l'a enlevée, je le sens à ma haine ; et un rival puissant, je le sens au courage qui bouillonne en moi pour le combattre.

— Ensuite les poursuites dirigées contre les suspects doivent être de deux sortes, fit Montlouis, celle des gens de la prévôté, qui ne peuvent nous refuser leur office puisqu'il y a délit, et celles que nous accomplirons nous-mêmes. Les premières se passeront en promesses suivies de l'oubli, et serviront seulement à légitimer notre intervention, à faire admettre quelques maisons forcées, quelques têtes cassées. Quant aux investigations opérées par nous-mêmes, elles doivent aller droit au but sans épargner les nécessités de la guerre que je viens de signaler. Je me charge d'attaquer de front et de fouiller de fond en comble avec mes arbalétriers les demeures soupçonnées de renfermer la victime du rapt ; vous trois, mes amis, à la tête des écoliers, qui ont aussi de bonnes lames, vous en ferez autant d'un autre côté.

— C'est cela même, dit Gabriel ; il me tarde de reprendre une épée, et pour une cause qui la rendra invincible, je vous le jure.

— Une expédition au moins chaque jour, dit Brisard. De cette manière, nous arriverons bien à trouver le félon chevalier qui fait la cour à coups d'enlèvements, et les murs qui recèlent sa captive.

— En attendant, dit Jouvenel, nous viendrons ici chaque soir nous faire part du résultat des opérations, retremper

notre courage dans ce chaud vin d'Espagne, jusqu'au jour où il coulera à la santé des vainqueurs.

— Ah ! mes amis, dit Gabriel, quelle divine chose que l'espérance, je sens une nouvelle vie en moi à la seule pensée de me livrer à l'entreprise, qui me rendra le possesseur légitime de Clotilde ; il me semble qu'un sang plus généreux coule dans mes veines, et que des ailes me soulèvent… oui, l'espérance est presque le bonheur.

— Bravo ! comte de Lussac bravo ! s'écrièrent ses amis ; c'est le pressentiment de ton triomphe.

En ce moment, on frappa à la porte de la salle.

Les jeunes gens ne répondirent rien, ne voulant pas être dérangés.

— Et puisque l'espérance est presque le bonheur, dit Jouvenel en remplissant les verres, nous pouvons commencer à trinquer, en ayant déjà de l'amour et de la joie plein le cœur !

La porte fut ébranlée de nouveau, et un formidable *Au nom de la loi* retentit.

Ne sachant ce que cela pouvait signifier, les jeunes gens se décidèrent pourtant à se lever de table, et à tirer les verrous.

Ils virent entrer deux moines Augustins.

Au milieu de leurs vives préoccupations, au milieu des événements de la nuit, ils avaient si bien oublié tous les moines blancs, noirs ou gris, que la vue de ces deux Augustins qui venaient ressaisir leur novice fugitif, et l'entraîner de vive force au fond de leur couvent, fut un coup de foudre.

IX

LES MOINES-SOLDATS

Le vieux et rusé couvent des Augustins avait les yeux partout, les oreilles partout, et les révérends pères, au bout de trente-six heures, étaient parvenus à savoir de quel côté et dans quel lieu s'était rendu leur religieux réfractaire, d'après quoi ils venaient s'en ressaisir pour le réintégrer dans leur giron.

Les deux moines chargés de la contrainte par corps étaient les affidés du père Romuald, les frères Godebert et Saint-Romain. Ces religieux portaient sur leur froc une cuirasse et une longue rapière : car dans toutes les affaires qui requéraient la force des armes, les frères en Dieu n'aimaient pas à emprunter des mains étrangères, et s'en fiaient mieux à leurs bras et à leur estoc.

Dans le trouble causé par leur présence, les moines-soldats prirent facilement la parole.

Ils déclarèrent venir arrêter, de la part du supérieur, le frère Gabriel, qui s'était nuitamment échappé du couvent. Ils adressèrent au fugitif une admonition toute paternelle, dans laquelle se rengorgeait pourtant l'orgueil du capuchon, et lui enjoignirent de les suivre à l'instant.

Gabriel anéanti se laissa tomber sur son banc. Sa réintégration au couvent était un événement qu'il n'avait pas mis en ligne de compte, et qui était pourtant mortel à ses projets.

En ce moment, il voyait à la fois l'horreur de son sort et l'impossibilité de s'y soustraire.

Ses trois compagnons avaient subitement jeté la main à leur épée et ils roulaient mille jurons dans leur bouche. N'étant pas disposés à céder si facilement la partie, ils n'attendaient que le premier pas fait par les moines vers Gabriel pour les mettre à la porte l'épée aux reins, ou les jeter sur le carreau.

Les frères Augustins étaient restés vers l'entrée de la salle ; le capitaine et les deux clercs étaient dans le fond devant la table encore servie, Gabriel en face d'eux, pâle et atterré sur son banc.

Le premier mouvement fait, de l'un ou de l'autre côté, allait ouvrir les hostilités.

Pendant ces instants où la pensée va si vite, Montlouis réfléchit que la lutte ne servirait à rien qu'à retarder de quelques moments leur défaite, puis qu'après ces deux moines envoyés à néant, ils auraient tout le couvent sur les bras.

Plein de rage, il fit un demi-tour et glissa à l'oreille de Brisard :

— Il nous faut exterminer *ça*, d'une manière ou de l'autre !

Ensuite, sa figure n'offrit plus qu'un bel air d'insouciance, et il dit aux moines que certainement leur mission était dans l'ordre, mais qu'avant de l'achever, ils ne pouvaient refuser de se reposer un instant, et de prendre quelque chose avec eux.

Les Augustins n'apportaient aucune animosité dans l'exercice de leur mandat ; Godebert était toujours l'homme à la figure épanouie, à la joviale humeur ; pour Saint-Romain qui n'avait jamais eu de sourire sur sa maigre et longue face, il ne s'y montrait pas non plus de courroux, dans ce moment ni dans d'autres. Tous deux acceptèrent tacitement ce qu'on leur offrait en s'asseyant de chaque côté de Gabriel.

Le capitaine voulait essayer d'abord des flots de vin pour réduire les moines ; espérant qu'après cette immersion, ils n'auraient plus la vue assez claire pour distinguer leur prisonnier, se glissant derrière eux, et gagnant la porte de la salle.

D'un regard, il communiqua cette pensée à Gabriel et aux deux clercs qui la comprirent.

Les jeunes gens firent apporter force boissons, en ayant soin cette fois que la porte de sortie restât toujours entrouverte.

— Mes frères, dit Montlouis, la main à l'anse d'une énorme cruche, vous venez les derniers à la vigne du Seigneur, et selon l'Évangile, vous devez être les mieux servis ; c'est pourquoi je choisis cet excellent vin de Bourgogne pour vous en faire les honneurs.

— Soyez loué de cette attention, très cher fils, dit Godebert en tendant son verre.

— Je souhaite, ajouta le capitaine, qu'il vous apporte le rafraîchissement et le repos des sens.

— Ce ne sera pas mal à propos, dit le moine ; les ponts sont furieusement chauds à traverser aujourd'hui… la pluie de la nuit n'a pas du tout rafraîchi le temps.

— Et il vous faudra faire encore le même chemin pour retourner au couvent… Mais bah ! avec ce baume dans le sang, vous vous en irez légers comme sur le chemin du paradis.

— J'en ressens déjà la douce influence, dit Godebert en croisant les mains sur sa ceinture.

— Buvez donc encore ce coup que nous vous offrons au nom du Seigneur.

— J'aimerais mieux, dit en riant le moine, que ce *fût au nom du père*.

— Pourquoi cela, je vous prie ?

— Parce qu'il viendrait ensuite ceux offerts au nom du fils et du Saint-Esprit.

— Vous allez au-devant de nos vœux, cher frère, et vous n'en boirez jamais autant qu'il plaira à notre hospitalité de vous en offrir.

— Nous devons accepter tout ce qu'on nous donne.

— Sans doute, par suite de votre vœu de pauvreté.

— Vous comprenez cela vous, cher fils, dit le moine en vidant son verre.

— Pourtant, certains disent que vous manquez à ce vœu en quelques manières, dit Montlouis. Le couvent des Grands-Augustins, peste ! c'est un édifice dans lequel danseraient des palais de princes, et dont la force et la richesse ne le cèdent en rien à la grandeur.

— Il est vrai de dire que le bâtiment a quelques avantages.

— Et la table donc ?… il paraît que son abstinence est parsemée de poulardes et de gibier dont la pensée fait venir l'eau à la bouche.

— Il faut bien soutenir ce pauvre corps pour qu'il puisse satisfaire au service du Seigneur.

— D'après cela, il ne vous reste donc, mes chers frères, qu'à être pauvres… d'esprit.

— Eh bien, seigneur capitaine, en raison de l'humiliation qu'elle déverse, cette pauvreté-là, est la plus méritante que nous puissions pratiquer.

Pourtant, à voir le gros moine sourire dans sa barbe à chaque nouvelle rasade qu'on lui versait, on aurait pu juger que sa simplicité ne l'empêchait pas d'apercevoir le petit plan caché sous ces libations répétées.

Quant à Saint-Romain, il n'ouvrait la bouche que pour boire, et sa figure ne parlait pas davantage.

Montlouis enrageait de leur voir toujours à tous deux les yeux tournés vers Gabriel.

— Pardon, mes frères, dit-il, mais il me semble que vous ne savez pas boire… Morbleu ! il faut boire en paix et contentement… dégager son esprit de toute autre pensée ; et les sens recueillis, les yeux baissés, laisser faire la douce ivresse, qui se berce d'abord un moment avant de prendre son ardent essor, comme une barque démarrant du rivage de la raison, pour s'élancer sur l'océan des folles chimères.

— Il paraît, monseigneur, dit Godebert, que vous vous y entendez à merveille.

— Et je désire vous faire part de ma science en trinquant avec vous, cher frère.

— C'est honneur et bonheur pour l'humble serviteur du cloître.

— Voilà la gloire du vin, frère Augustin, il réunit tous les hommes : on voit que rien n'est plus chrétien.

— Il est de fait que pour s'aimer ou pour se battre, on exige des titres de noblesse semblable, tandis qu'on boit avec quiconque se trouve à la même table.

— C'est que la vigne enseigne l'union des cœurs, voyez-vous. Les ceps se penchent l'un vers l'autre pour se rejoindre et tendrement s'enlacer ; il en est de même des hommes auxquels ces pampres bienfaisants communiquent, par le suc qu'ils distillent, leur fraternelle essence.

— Saperlotte ! dit Brisard, tout cela me fend l'âme de tendresse.

Là-dessus, Montlouis, Brisard, Jouvenel versaient toujours, et les deux moines tarissaient toujours leurs verres. On leur offrait des petits pains de dessert aux épices pour raviver leur soif ; ils mangeaient et buvaient, de nouveau et toujours.

Mais le frère Godebert avait malgré cela le regard aussi sûr, la main aussi ferme ; sa parole était aussi libre et facile ; le frère Saint-Romain conservait une mine aussi rigide et blême que si l'eau pure eût coulé dans ses veines ; tous deux se tenaient parfaitement droits sur leur banc : les moines étaient assez familiarisés avec le vin pour ne se griser que lorsqu'ils le voulaient bien.

— Le diable m'emporte ! grondait Brisard entre ses dents, ces hommes-là sont froids et impassibles comme la pierre… Oui, tout à fait semblables à cette cruche de grès qui peut s'en mettre jusqu'au cou sans être ivre.

Et versant toujours, il ajoutait tout bas :

— Eh bien… bois donc, maudite cruche… je t'en mettrai par-dessus la tête !

Cela aurait pu durer on ne sait combien de temps ; mais enfin les moines quittèrent la table, fermes, solides sur leurs jambes, et ordonnèrent à Gabriel de les suivre.

Alors les braves compagnons, furieux d'avoir perdu leur courtoisie, leur vin et leurs épices, revinrent au premier expédient que leur instinct leur avait inspiré, et tirant l'épée du fourreau, ils se disposèrent à en faire un rempart à Gabriel.

— Un moment, mes frères ! s'écria Montlouis, parce que nous vous avons payé un large tribut, il ne suit pas de là que nous reconnaissions votre moutier pour maître. Le comte de Lussac était des nôtres avant d'entrer dans votre ordre ; s'il lui plaît de rester parmi nous, vous ne l'emmènerez pas contre sa volonté. Nous briserions plutôt pour le défendre épée, poignard, et jusqu'au dernier couteau, jusqu'au dernier flacon de cette table.

Godebert joignit les mains jusqu'au coude.

— Pour le salut de votre âme, mon officier, dit-il, n'entrez point dans un emportement que le Seigneur réprouve. Voyez plutôt que malgré notre humble robe, nous avons de bonnes flamberges pour répondre aux vôtres.

— Nous ne nous soucions pas de vos flamberges toutes rouillées, *oremus !* dit avec violence le capitaine. Nous les fe-

rons sauter de vos mains aussi vite qu'y passe un grain de chapelet. Pour ce qui est de votre pouvoir monacal, prouvez-le en envoyant du papier barbouillé à messieurs du Parlement, et en imposant des pénitences aux bonnes femmes ; mais pour ce qui est de nous le faire reconnaître, jour de Dieu ! je vous jure que vous y perdrez votre latin.

À ces blasphèmes, le frère Saint-Romain sortit de son flegme taciturne ; il se dirigea vers une fenêtre, et se retournant il dit de sa voix creuse :

— Vous pouvez mépriser nos forces, seigneur capitaine, car nous sommes les moindres des créatures formées par le Seigneur. Mais nous avons pour nous la protection du ciel.

— Il se moque ma foi bien de vous ! dit Montlouis en haussant les épaules.

— La protection du ciel… et d'un piquet de carabiniers pour nous seconder en cas de besoin, acheva Saint-Romain en soulevant le rideau rouge du cabaret.

On vit en effet, dans la rue latérale des Francs-Bourgeois reluire les bassinets de ces soldats rangés sous la fenêtre.

Les récalcitrants baissèrent la tête, laissèrent tomber leurs bras à leurs côtés, la pointe de leur épée en terre.

Gabriel se leva et dit avec le calme du désespoir :

— Il n'y a pas de résistance possible, mes amis ; vous vous feriez tuer pour moi, que ce serait inutile ; et ces hommes ne me laisseraient pas même le bonheur de mourir avec vous ; ils m'épargneraient pour m'emmener prisonnier au monastère.

Puis se tournant vers les Augustins :

— Tout ce que je vous demande, dit-il, est de me permettre d'avoir, avant de vous suivre, un entretien particulier de cinq minutes avec le capitaine Montlouis. À ce prix, je vous promets qu'il n'y aura ni lutte ni armes tirées entre nous. Et vous devez préférer ce parti, car le sang versé fait toujours de mauvaises taches sur la robe des moines.

— Qu'il soit fait selon votre désir, mon très cher fils, dit Godebert.

Gabriel emmena Montlouis dans l'embrasure d'une croisée éloignée, et lui dit avec feu :

— Ami, il me reste encore une espérance… Je vais être replongé dans ce couvent maudit, et sans doute dans l'un de ses cachots pour prix de ma désobéissance ; mais que ce malheur personnel ne change point nos résolutions, que la cause si importante que nous allions poursuivre ne soit point abandonnée… Oui, promets-moi, jure-moi que tu continueras, aidé de nos braves compagnons, à mettre toute ton ardeur et ton dévouement à retrouver les traces de Clotilde.

— Je te jure, dit Montlouis, que les recherches seront commencées dès aujourd'hui, comme si tu étais encore avec nous.

— Ah ! me voilà ranimé… rien ne m'effraye plus… Si tu savais, il me semble qu'il n'y a de dangers, de malheurs au monde que ceux de Clotilde, et que tout ce qui me touche n'est rien.

— Sans doute ! tandis que tes dangers, tes malheurs à toi, regardent tes amis. Et tu ne penses pas que nous allions ainsi t'abandonner.

— Que pouvez-vous faire ?

— Te sauver… rien que cela !

— Y penses-tu ?

— Ah ! tu crois que nous allons te voir arrêté, emprisonné, et prendre ainsi ton mal en patience en l'offrant à Dieu et nous croisant les bras… Non pas ! J'ai bien vu ce que Brisard et Jouvenel pensaient en se mordant la moustache et faisant le poing aux moines… Si dans ce moment nous leur cédons si vite la partie, c'est que nous ne sommes pas en nombre pour la soutenir… Mais patience, cela ne durera pas, et nous trouverons bien aussi main-forte contre eux.

— Songerais-tu à porter l'assaut sous les murs du couvent ?

— Vraiment, nous allons bien nous gêner !… ton couvent… attends-toi à en voir avant deux jours les portes rudement secouées, les fenêtres voler en éclats, les dalles mêmes vaciller comme dans un tremblement de terre…

— Montlouis…

— De pardieu ! il y a longtemps que nos hommes d'armes et les braves bandes d'écoliers n'ont fait un peu d'escrime avec les troupes enfroquées ; ils commencent à s'ennuyer de cette trêve, et viendront au-devant de tous nos vœux d'attaque, invasion et destruction.

— Le couvent des Grands-Augustins, mon ami, est des mieux fortifiés et armés.

— On verra bien… Ce n'est pas la première fois que des moutiers bien cuirassés auront été amenés à capituler. Et

pour nous la capitulation sera toute réglée, il faudra qu'on nous rende Gabriel de Lussac.

— Merci, mon digne Montlouis.

— Nous allons penser à ta prison ; l'idée que tu sois jeté dans les fers de ces bourreaux ne nous quittera pas une minute. Toi, pense à ta délivrance, pense sans cesse qu'on travaille pour toi, et que les hommes guidés par le cœur sont bien forts. Oui, Gabriel, dans quelque affreux cachot que l'on t'enferme, il te deviendra plus supportable en songeant que l'affection de tes amis t'y a suivi, et que tu y recevras bientôt leur bonne visite.

Gabriel, plein de confiance, serra avec effusion la main de Montlouis, et, après un tendre adieu aux clercs Brisard et Jouvenel, il suivit les moines Augustins.

X

LES SECRETS

Le temps était toujours bas et sombre, l'atmosphère pesante, les murailles avaient leur froide et uniforme teinte grise : tout augmentait la tristesse de Gabriel lorsqu'il rentra au couvent des Grands-Augustins.

C'était la seconde fois qu'il passait le seuil de ce cloître.

La première fois lorsqu'il y était entré pour se faire religieux, il ne voulait que fuir le monde que la perte de Clotilde lui rendait insupportable ; et, sans rien regarder autour de lui, il s'enfermait dans ces murs comme dans une première tombe.

Maintenant il connaissait l'intérieur du monastère ; il l'avait pris en dégoût extrême. De plus, il savait que son père avait été poussé à le déshériter, et à léguer sa fortune à cette communauté, par l'influence funeste du supérieur même des Augustins. Puis, surtout, il venait de traverser quelques heureux moments au monde, il avait eu de grandes espérances, il avait caressé de beaux et hardis projets ; et cette prison qui allait paralyser subitement ses efforts lui était cruellement odieuse. Enfin, il pensait aux rigueurs qui devaient être exercées contre lui après sa désertion ; et ce danger, morne, silencieux, contre lequel il n'y avait aucun courage à déployer, abattait son âme.

Sous ces impressions, il trouva les murs du monastère plus noirs qu'ils ne lui avaient jamais paru, la croix de fer qui

les surmontait lui sembla un signe menaçant ; il lui sembla en passant sous la voûte que sa pierre lui heurtait le front pour y imprimer une captivité éternelle.

Cependant son arrivée dans la maison religieuse, ni le reste de la journée, ne présentèrent rien de particulièrement funeste pour le jeune frère.

Il se retira dans sa cellule à la cloche du soir, comme si rien n'était changé pour lui.

Le lendemain, il reprit une robe de moine qu'on lui avait préparée et se rendit aux offices. Les religieux ne lui témoignèrent autrement leur mécontentement qu'en gardant avec lui un profond silence.

Mais en sortant de l'église, il vit les pères supérieurs se rendre à la salle du chapitre ; il pensa qu'ils se réunissaient pour décider de son sort, et en ressentit un douloureux frisson.

Cependant comme il était libre encore, il s'enfonça dans les jardins.

Il allait dans le fond de l'enclos, vers le grand potager, chercher le frère Hilaire, son seul ami au couvent, et qu'il n'avait vu la veille qu'au milieu de la communauté.

Le sentier était amolli par les dernières pluies ; puis un grand vent, qui agitait violemment les arbres fruitiers et faisait frissonner les eaux des viviers, couvrait aussi le bruit de ses pas ; il arriva vers le potager sans qu'on eût pu l'entendre ; dans cet enclos, il n'aperçut point encore le frère jardinier au milieu de ses chers carrés de choux et de laitues,

ni vers les fraisiers qu'il soignait avec prédilection. Mais un coup de vent ayant tordu une masse de branchages, il le vit assis sur son banc des noisetiers avec un autre moine.

Comme Gabriel n'était qu'à quelques pas, il vit que ce dernier religieux portait le capuchon baissé ; et au bas le visage pâle, délicat, effilé, qui se laissait voir, il reconnut le frère Tristan, cet être tout mystérieux pour lui, dont il était si bien connu sans le connaître, et duquel dans ces derniers temps il avait si vivement cherché à se rapprocher.

Le frère Hilaire et lui paraissaient en confidence. En effet, le vieux moine qui connaissait jusqu'aux recoins les plus obscurs de la localité, et sans doute de l'âme de ses habitants, qui semblait le génie familier de ce cloître, pouvait bien en savoir un peu plus que les autres sur ce singulier petit frère.

Du reste, on sait que le bois de noisetiers était fréquenté par Tristan. Peu de temps auparavant lorsqu'à cette même place le frère Hilaire apprenait à Gabriel les détails ignorés du malheur et de la mort du comte de Lussac, son père, ce frère Tristan rôdait dans le dédale de sentiers frayés derrière le banc, et entendait ce qui s'y disait.

Ce souvenir suggéra à Gabriel la pensée d'en faire autant, afin d'obtenir quelques éclaircissements sur ce jeune moine… Si c'était mal d'écouter, il y était autorisé par son propre exemple.

Il se glissa donc dans les noisetiers et prêta l'oreille.

— Oui, disait en ce moment le frère Hilaire, demain vous m'aiderez à biner mes choux… rien n'est bon pour la santé comme le travail de la terre… puis la mollesse n'est pas permise à un jeune moine.

— Est-ce que je suis jeune, est-ce que je suis moine ? dit avec une ironie amère la voix de Tristan.

— Pardieu ! qu'êtes-vous donc ? reprit le vieux jardinier.

— Vous le savez bien, dit son interlocuteur ; vous qui seul me connaissez ici. Ce que je suis ? Un être entre la vie et la mort, à peine sorti de la tombe pour y rentrer bientôt.

— Hum !… une destinée bizarre en effet, mais, mon Dieu, qu'il faut l'accepter comme une autre.

— Vous ne pouvez la comprendre, vous qui êtes là si calme dans votre jardin, qui présentez votre visage découvert au grand jour, qui dites votre nom à haute voix, vous qui savez que vous serez encore sur la terre demain et les jours suivants. Tandis que moi, l'ombre est mon élément, le soin de me cacher est mon lot ; et pour l'avenir, mon Dieu ! le lendemain ne m'appartient pas même ; ma vie tient à un fil que chaque minute peut rompre… qu'un souffle de vent soulève mon capuchon, et je ne serai plus demain ; que je dise une parole imprudente, que je laisse seulement percer une inflexion significative dans ma voix, et je ne serai plus demain.

— Tout cela est vrai… Mais enfin, qui sait si quelque circonstance inattendue ne viendra pas vous délivrer ?… Notre Seigneur qui est au ciel n'a pas perdu le don des miracles.

— Certainement, je le sais mieux que personne, dit Tristan avec une âpreté mordante, car il a fait un miracle de malheur pour moi ! Ma destinée assurément sort tout à fait de l'ordre naturel. Quant à un miracle de salut à mon égard, je vous jure que je n'y crois guère.

— Et vraiment ce n'est pas en abjurant l'espérance, l'une des vertus que Dieu nous impose, que vous obtiendrez sa faveur, méchant enfant que vous êtes.

— Bon Dieu ! sur quoi voulez-vous que je la fonde cette espérance.

— Mais sur tout… Il ne faudrait, par exemple, que trouver une occasion favorable de faire signer au supérieur votre ordre de voyage pour vous permettre de partir.

— Vous savez bien que signer un ordre sans le voir et sans le lire est fort impossible, et qu'après l'avoir lu, le prieur ne le signera pas.

— Eh bien, autre chose… Mon Dieu, je dirai toujours le hasard… la providence.

— Une belle ressource !

— Quand on est jeune, le nombre des jours à venir est grand… et diable ! sur tant de jours mauvais, il peut au moins s'en trouver un apportant quelque chose de bon.

— Jeune !… encore ce mot que vous me dites !… mais je suis moins jeune que vous, frère Hilaire, puisque j'approche plus de la fin. Vos rhumatismes peuvent vous laisser encore longtemps en ce monde, et ne vous emmèneront que peu à peu ; il en est autrement de la mort violente, elle ne se fait pas annoncer et elle en finit vite.

— Enfin nous l'avons déjà éloignée ; avec l'aide de Dieu, nous le ferons encore.

— Sans doute, mais je peux bien dire que tous les jours que je passe dans ce couvent sont des jours de grâce.

— Vous devriez au moins m'aider à les prolonger ; pour cela vous effacer, vous faire oublier, et vous vous appliquez à faire tout le contraire.

— Comment cela ? mon bon père.

— Oui, vous attirez l'attention par de continuelles infractions à la règle… Songez donc que le plus petit acte de volonté individuelle vous détache de cette masse compacte de deux cents moines, qui pensent et agissent tout d'une pièce.

— C'est que je m'ennuie à mourir… Croyez-vous donc, frère Hilaire, qu'être malheureux, cela empêche de s'ennuyer.

— Et c'est en raison de ce petit mal qu'on vous voit sans cesse vous promener seul au jardin, quand la discipline le défend.

— Je m'éloigne autant que je peux, parce que la barbe des révérends pères sent le vin.

— Vous avez trouvé dans notre garde-meuble un vieux luth, et vous vous amusez à en jouer.

— Cela ne fait de mal à personne.

— Même la nuit ?

— Ce n'est pas plus coupable la nuit que le jour.

— La musique peut toujours être coupable, avec ses accents d'enthousiasme, d'amour, de rêverie… ce n'est pas une langue qu'il convienne de parler dans les cloîtres… Puis, encore une fois, il ne s'agit pas de faire mal ; il y a faute en faisant différemment que les autres.

— Pour si peu !

— Mais pardieu !… Un couvent n'est pas comme ce vivier où les poissons de toutes couleurs frétillent de tous côtés, où il leur plaît… Il ressemble plutôt, tenez, à mon carré de choux, où chacun reste à son rang, et, en portant la robe commune, ne s'avise jamais non plus d'avoir une nature différente des autres.

— C'est bon… je me ferai chou, père Hilaire.

— Autrement vous vous perdrez.

— Ah ! pour moi, c'est chose assurée ; mais le plus grand mal serait en ce qui pourrait vous compromettre, mon bon père. Car, je le reconnais, si vos douleurs rhumatismales ne sont pas un danger immédiat, il y en a un autre bien plus pressant dans le lien qui vous attache à moi.

— À la garde de Dieu, mon enfant. Tout ce qui pourrait arriver serait compensé par la pensée d'avoir agi selon les lois du devoir et de l'humanité. À mon âge, on ne craint pas de mourir d'une façon ou de l'autre, la chose étant toujours près de venir ; tout l'important est de s'endormir sur un bon oreiller avec calme et sécurité de conscience.

Après ces mots, les deux interlocuteurs quittèrent le banc des noisetiers.

… Gabriel se hâta de s'éloigner, prenant l'allée la plus obscure pour n'être pas aperçu dans sa retraite.

Il n'était pas plus avancé, son indiscrétion avait été commise en pure perte ; ce qu'il avait entendu ne lui avait rien appris, au contraire, tout s'était heurté et embrouillé sans qu'il en pût tirer la moindre idée claire. Même le mystère qui s'était amassé devant lui, était fait pour lui inspirer une curiosité plus vive.

En songeant à cela, Gabriel était arrivé à l'extrémité de l'enclos vers le nord.

C'était en cet endroit, qu'au centre d'un taillis inculte, s'élevait le *pavillon de la nuit*. Le novice avait souvent vu ce petit bâtiment, mais sans le regarder ; en ce moment, s'en trouvant plus rapproché, il s'arrêta une minute à le considérer.

L'ancienne construction, en forme d'étroite rotonde, était perdue au milieu des branchages d'arbres d'hiver ; à la longue ces murs s'étaient imprégnés de leur ombre et avait revêtu leur teinte verdâtre ; la maçonnerie en était lézardée, ruinée, et s'était ensemencée de lierres, enveloppée de lierres. Pourtant en cet état, la vieille bâtisse portait de fortes ferrures à sa portée, et à ses étroites fenêtres ; elle était entourée d'une grille extérieure qui défendait son approche : comme si elle eût pris ces soins pour garder des pierres croulantes, et enfermer soigneusement l'abandon et la solitude.

Gabriel, qui avait entendu dire que de la lumière paraissait parfois à l'intérieur de cette ruine sans qu'on sût qui pouvait la produire, bien que n'ayant pas ajouté foi à un tel rapport, trouvait en ce moment à ce mélange de noirs cyprès et de pierres noires, une grande impression de tristesse ; il lui semblait que le vent, promenant partout ailleurs le simple bruissement des feuilles, apportait des gémissements du pavillon de la nuit.

Mais avec tout cela, il n'avait pu être qu'un instant distrait de sa propre situation, de ses dangers, de ses peines.

Ce moment devait être celui qui décidait de son sort ; il songeait au conseil tenu par les vieux pères du couvent dans

leurs stalles boisées de chêne, et s'en faisait une idée effrayante. Mais c'était surtout le regret d'abandonner ses recherches au dehors, de rester dans l'éternel doute sur la destinée de Clotilde, qui lui causait les plus cruelles angoisses. Il regardait avec une anxiété désolée ce qu'il pouvait découvrir au loin des sommets de la ville, et se demandait dans quel endroit de ces murs d'une étendue désespérante pouvait être enfermée celle qui lui tenait si puissamment au cœur.

Comme il était plongé dans cette triste rêverie, il sentit une main s'appuyer légèrement sur son bras, et, en tournant la tête, celui qu'il vit près de lui fut encore le frère Tristan.

Celui-ci, indiquant d'un signe qu'il ne pouvait s'arrêter parce que des religieux avançaient de ce côté, glissa un petit papier roulé dans la main de Gabriel, et disparut.

Gabriel, très surpris, déroula ce léger fragment ; il n'y vit que quelques caractères tracés au crayon mais dans lesquels il lut :

« Clotilde est ici. »

Il lui fallut tenir longtemps son regard sur ces mots pour les comprendre, pour les croire.

Enfin, quand il eut réfléchi que ce frère Tristan était instruit de ce qui le concernait mieux que lui-même, et ne l'avait pas trompé jusque-là, ce fut avec un étonnement, une stupeur impossible à peindre qu'il se répéta : *Clotilde est ici !*

Il était étourdissant, en effet, de voir que cette réclusion qui devait tellement le séparer de Clotilde, fût justement ce qui l'en rapprochait ! Lorsque sa pensée cherchait Clotilde sur les points les plus éloignés de la ville, elle était à ses côtés ! Une fois de plus, la Providence, qui doit bien se railler

de nos désirs insensés, les trompait pour notre plus grand avantage.

Mais il n'en était pas moins surprenant que la noble demoiselle enlevée à sa mère, fût cachée dans les murs des noirs Augustins. Il y avait là une source de sécurité, puisque, sans doute, nul danger ne pouvait atteindre une jeune fille dans cet asile où la vierge de l'autel était fort encensée et respectée ; et pourtant le novice, à cette révélation qu'il venait de recevoir, avait le sein oppressé d'une crainte poignante.

Mais tout cela dura peu pour Gabriel.

Un mouvement se fit près de lui, et il vit s'avancer le sinistre frère Saint-Romain, escorté de quatre moines armés de dagues, de hallebardes, et portant la croix rouge sur leur casaque de cuir, comme lorsqu'ils remplissaient l'office de bourreaux.

Le pâle moine se signa :

— Frère Gabriel, dit-il, recommandez votre âme à Dieu. Le conseil de nos pères assemblés vient de vous condamner à dix ans de cachot en punition de votre fuite de ce saint monastère, aggravée par le mépris que vous avez semblé faire de la robe religieuse en la jetant au pied du mur, et reprenant à la place l'habit mondain, dans une désertion impie de votre profession comme de l'asile du Seigneur.

Il fit un signe impératif, en ajoutant :

— Ainsi vous n'avez plus qu'à nous suivre.

Gabriel frémit de tout son être. Il allait être arraché du monde des vivants. Et c'était quand il savait que ce monument, ses hautes murailles, ses parois de verdure, renfer-

maient Clotilde, qu'on allait le jeter, lui, dans les entrailles de la terre ! Il serait près d'elle, mais pour son supplice à quelques pas d'elle, mais sous ses pieds, dans une tombe !… Il regardait cette enceinte pleine maintenant pour lui de lumière, d'espérance, puis ce sol qui couvrait les cachots maudits. Il restait pétrifié ; tout mouvement était suspendu en lui ; et seulement des gouttes de sueur froide coulaient sur son visage livide.

Les moines l'entraînèrent.

Ils remontèrent le cloître, suivirent la galerie qui le bornait de l'autre côté des bâtiments. C'était au fond de cette voûte soutenue par des pilastres que s'ouvrait l'entrée des cachots.

Au-dessus de ces arcades, donnait la fenêtre de la cellule du supérieur, la dernière du corps de logis en retour ; comme si le chef de l'empire monacal eût dû avoir sous les yeux les actes de sa rigoureuse justice.

Sous le cintre du cloître, était un christ colossal de bois noir, au pied duquel brûlait une lampe ; c'était au nom du Sauveur qu'on accomplissait le supplice ; c'était à sa lampe qu'on allumait la torche qui servait à conduire les victimes dans ces tombeaux.

Une trappe se leva ; un passage s'ouvrit dans les ténèbres ; on conduisit Gabriel dans l'*in pace*.

C'était le plus affreux de ces sépulcres ; un puits de reptiles comblé d'horribles ténèbres ; c'était la mort avec la torture la plus longue, la plus cruelle ; celle qui s'attache à l'esprit et aux chairs, qui met des jours sans nombre à accomplir l'œuvre de destruction, celle que la férocité humaine inventa avec le plus de bonheur.

XI

L'ASSAUT DU COUVENT

Le lendemain, le temps s'était rasséréné, le ciel était pur et splendide, le couvent s'éveillait dans une douce quiétude, au milieu des rayons et des fleurs de ses parages.

À cinq heures du matin, le moine tourier tenant un énorme trousseau de clefs à la main, ouvrait les portes ferrées du monastère, qui pendant le jour ne restaient fermées que de grilles à hauteur d'appui.

En passant sur le bastion de droite du mur d'enceinte, et jetant un regard au dehors, le frère gardien remarqua une bande assez compacte de gens munis, à ce qu'il paraissait, de longues perches, qui arrivaient sur le bord de l'eau. Le rivage de la Seine, en cet endroit, était revêtu de gazon, ombragé de grands arbres, et formait la promenade la plus fréquentée de cette partie de la ville. Mais comme ce n'était pas à cinq heures du matin que les gentilshommes et les belles dames sentaient le besoin de prendre l'air, le frère tourier conçut de l'ombrage de ce rassemblement. Il commença par refermer les portes qu'il avait ouvertes, et il alla faire part de son observation aux pères du couvent.

Le gardien ayant fini son rapport, les moines ne crurent pas devoir s'en inquiéter, attendu que la grève était à tout le monde. Comme ils prenaient cette conclusion bénévole, il se fit tout à coup entendre un bruit éclatant, un singulier roule-

ment de sons étincelants et sonores. Et ce bruit courait sur toute la longueur du bâtiment.

Les religieux se portèrent du côté où il se faisait entendre, dans les grandes salles de la façade du nord. Arrivés là, les débris de vitres qui couvraient les dalles, puis au-dessus les plombs nus des fenêtres qui ne formaient plus que de légers réseaux devant les ogives, leur expliquèrent le fracas qui venait de se produire.

Les révérends pères prirent à la hâte leurs casaques de cuir et leurs hallebardes pour repousser rudement les tapageurs.

C'étaient en effet Jouvenel et les écoliers qui venaient en tirailleurs livrer la première escarmouche au couvent. Ayant apporté avec eux leurs engins de siège, c'est-à-dire leurs échelles et leurs frondes, ils avaient atteint la hauteur du mur d'enceinte, et de là ils criblaient les fenêtres de pierres.

Les écoliers se délectaient à ce jeu de casser les vitres, image de la guerre, qui mène grand bruit, donne satisfaction au ressentiment, et cela sans coûter ni larmes ni sang.

Les moines allèrent à la muraille, ouvrirent la poterne, et ils se préparaient à faire une sortie pour courir sus aux agresseurs, et leur faire payer grandement le dommage.

Mais à leur grande surprise, ils ne virent plus personne sur la grève, et, en regardant d'un côté et de l'autre le long du cours de l'eau, ils ne découvrirent non plus nulle trace de la bande ennemie, qui pourtant n'avait pu disparaître dans les nues.

Ils rentrèrent, croyant n'avoir plus à s'occuper de cet incident, si ce n'était pour faire regarnir les plombs des châssis.

Mais avant d'avoir eu le temps de dépouiller leur équipement militaire, les moines furent remis en éveil par la répétition de la scène de la façade nord, qui se jouait de l'autre côté contre les fenêtres des murailles de derrière.

Et cette fois il se présentait bien d'autres ennemis que les casseurs de vitres, c'était une attaque sérieuse, contre laquelle il fallait déployer toutes les forces de la défense.

Les écoliers, montant sur le mur de l'enclos, et prenant pied à son sommet, avaient attiré à eux les échelles, et, les appuyant tant bien que mal de cette crête de la muraille aux arbres les plus proches, s'en étaient fait des ponts volants, sur lesquels ils avaient pu prendre position, et de là lancer les pierres de leurs frondes contre la partie intérieure des bâtiments.

Toutefois ces hostilités étaient peu de chose ; il n'y avait sur ce point que la jeune avant-garde, sonnant bruyamment l'assaut de la place.

Mais en même temps, on voyait de tous côtés le mur d'enceinte hérissé d'armes blanches et de têtes menaçantes.

C'est qu'il se trouvait à l'aile droite, le capitaine Montlouis et ses arbalétriers dressant leurs brillants cimiers et leurs lances étincelantes ; puis, à l'aile gauche, Brisard le clerc, et ses compagnons, portant aussi fièrement la longue flamberge et la hache d'armes.

C'était une force imposante, et depuis l'an 1430, où le couvent avait eu à se défendre contre les archers du roi et les

gens du parlement, il n'avait pas été cerné d'une manière aussi redoutable.

Tous les moines de la communauté coururent à l'arsenal, s'armèrent de pied en cap, prirent en tête la bannière du couvent et vinrent sur le terrain se ranger en ordre de bataille.

Alors, sur la muraille, un son de trompe se fait entendre, indiquant que l'on veut parlementer.

Puis une voix, au nom des assaillants, demande que le supérieur des Grands-Augustins se présente.

Cette requête est transmise. Un moment après on voit venir le père Romuald.

Il est sans armes, tête nue, les yeux baissés, les mains croisées sur sa poitrine, et s'avance au premier rang de ses moines. Sa belle figure respire le calme et la majesté ; le reflet du soleil sur son crâne tonsuré semble lui faire une couronne de lumière.

Montlouis prend la parole.

Et la chronique nous a conservé la sommation faite dans cette grave circonstance par le capitaine des compagnies du roi.

— Nous venons, dit-il, requérir qu'on délivre et remette immédiatement entre nos mains le comte Gabriel de Lussac, notre compagnon et ami, détenu dans cette maison religieuse contre toute justice, sa volonté et la nôtre étant qu'il soit et reste libre. À ce prix, nous sommes prêts à baisser les armes, et à nous retirer des murs de ce monastère sans y causer ni troubles ni dommages.

Le père supérieur ne lève pas les yeux, n'ouvre pas les lèvres ; il fait seulement un signe de commandement.

À ce signe, il part des rangs des moines une grêle de traits, si drue, si serrée et si bien nourrie, que les assaillants, blessés ou étourdis, font un vif mouvement en arrière, et qu'un instant on voit la hauteur des murailles balayée.

Mais ce n'est qu'un premier moment de surprise.

Les arbalétriers, abrités par leurs armes défensives, reviennent à la charge ; ils tiennent les moines occupés à leur faire face. En même temps, les tirailleurs de Jouvenel, de leur poste avancé, lancent leurs projectiles presque à plomb sur les défenseurs du couvent, et y joignent des masses de branches d'arbres arrachées.

C'est en l'air, sur la terre et partout, un tourbillon de pierres, javelots et branchages, qui partent, se croisent, se battent dans l'espace. Et les écoliers qui n'ont jamais assez de tumulte, mêlent à tout cela les éclats de leurs voix, leurs cris, leurs provocations, leurs violentes apostrophes aux moines.

Pendant ce temps, les clercs commandés par Brisard agissent plus efficacement encore.

Ils vont droit au but en sapant une muraille pour entrer dans la place. Ils savent très bien, sans l'avoir appris en Sorbonne, démanteler les pierres à coups de hache, les arracher du ciment et les faire crouler l'une après l'autre. Avec l'ardeur dont ils travaillent, ils ouvriront vite et tôt une large brèche dans le rempart ennemi.

Ainsi à tous les bruits de l'enceinte, se mêle le retentissement sourd et continu de la sape qui enfonce la clôture et rend l'invasion imminente.

À cela la garnison du couvent n'a rien à répondre. Elle continue à faire bonne contenance, et poursuit le combat avec une intrépide ardeur, se fiant à son bon droit, à sa bannière jusque-là invincible.

Et la lutte acharnée dure ainsi quelque temps, sans relâche, sans affaiblissement et en redoublant encore au contraire dans deux camps la rage d'exterminer les adversaires.

Mais tout-à-coup, le haut d'un mur d'enceinte croule avec un fracas formidable ; les pierres sapées se détachent avec des tourbillons de poussière, et, en roulant au dehors et à l'intérieur, forment des degrés pour entrer dans la place.

Les clercs, les soldats se précipitent par la brèche au milieu de son nuage de poudre, et avec des cris retentissants. Ils enjambent les bancs de marbre, sautent par-dessus les balustrades, foulent les parterres, bouleversent les bosquets qui viennent d'épanouir leurs fleurs de printemps pour l'église.

Alors, arbalétriers, écoliers et religieux, se prennent corps à corps. Les larges épées à deux mains, ces énormes lames qui font de l'ouvrage comme quatre, résonnent à coups terribles sur les casaques, les cuirasses, les boucliers. Les lances des soldats retentissent sur les armures monacales, déchirent les frocs, font danser les chapelets, mais en même temps, les hallebardes des moines ne frappent pas moins rudement ; et sous leurs chocs terribles font souvent étinceler les bassinets, les cuirasses des compagnies du roi.

Cependant les chefs de l'expédition ne tendent qu'à pénétrer dans l'intérieur du monastère pour délivrer Gabriel ;

ils veulent par la force des armes explorer ces profondeurs ténébreuses jusqu'à ce qu'ils parviennent au prisonnier qu'elles doivent renfermer. Donc, Montlouis et les deux clercs ne cherchent qu'à se frayer passage dans le tumulte. Ils donnent en plein dans les groupes des religieux, arrachent leurs flamberges, les prennent à bras le corps, les terrassent, et veulent arriver au couvent par-dessus le corps de ses moines.

Quelques-uns des frères Augustins sont déjà hors de combat, d'autres tombent sur le sable, embarrassés dans leurs robes, d'autres plus malmenés roulent de bourrasque en bourrasque jusque dans l'eau des bassins.

On peut croire que la déroute commence dans la sainte phalange.

Montlouis, Brisard, Jouvenel, suivis des leurs, avancent d'un pas à chaque obstacle vaincu ; et tous trois, l'épée au poing, vont bientôt renverser la dernière de ces barrières.

Les assaillants sont déjà sur le premier degré du cloître.

Mais en ce moment, des arcades de ce cloître, on voit sortir le père Romuald.

Ce n'est plus le religieux qu'on a vu tout à l'heure. Maintenant, le général de l'ordre porte un casque et une armure d'acier damasquiné et toute resplendissante. Son regard étincelle comme ses armes ; sa démarche est à la fois précipitée et superbe ; il avance en brandissant une épée ruisselante de lumière.

Son apparition produit un effet indicible. Il faut qu'une impression instinctive révèle la valeur de cet homme : car ce n'est qu'un combattant de plus sur le terrain, et pourtant à sa

vue les assaillants ont fait un mouvement en arrière, les défenseurs du couvent ont déjà relevé leurs armes.

Romuald, voyant devant lui un groupe formé du chef des arbalétriers et de ses hommes d'armes, fond sur eux, les divise, et avance sur le terrain, frappant ainsi de tous côtés les poignées éparses de combattants.

Son impétuosité, sa haute taille, sa force herculéenne aident à l'habileté de son bras ; il repousse ses adversaires autant par sa vigueur musculaire que par la pointe de l'épée ; surtout sa puissance d'âme est si grande, que la majesté de son front, le feu de son regard, fascinent et réduisent ses ennemis. Son poignet de fer imprime à la lame un tournoiement si violent qu'il semble frapper de tous côtés à la fois. Et jetant par son aspect tout ce qu'il y a d'imposant, tout ce qu'il y a de terrible, faisant tout plier sous son fer, il repousse les assaillants avec une rapidité presque miraculeuse.

En même temps, aux côtés de leur vaillant prieur, les religieux sentent leurs forces redoubler ; chacun d'eux maintenant se bat comme dix. Leur bannière est bénie, leurs armes sont bénies, mais jusqu'à présent cela n'avait pas suffi, c'est l'influence de Romuald répandue autour de lui, c'est la grandeur de son courage qui raniment tout dans les rangs et donnent à l'épée ou au bras leurs glorieux avantages.

Le chef monacal et les siens se répandent dans toute l'étendue des jardins ; ils reprennent pas à pas leur terrain ; ils repoussent l'ennemi qui en a fait un champ de bataille ; ils font battre en retraite les soldats ; ils tombent sur les clercs étourdis de leur défaite, il y a un revirement aussi complet que subit dans les chances du combat. La garnison du couvent a repris tout l'avantage ; elle peut enfin balayer cette

invasion audacieuse, faire triompher l'autorité de son droit et celle de ses hallebardes.

Les agresseurs, repoussés de tous côtés, sont donc obligés de regagner la brèche qu'ils ont ouverte dans la muraille, et de ressortir par où ils sont entrés.

Mais le brave Montlouis quitte le champ de bataille le dernier ; et se retournant, étendant la main vers ce monastère, séjour d'une formidable puissance, il s'écrie d'une voix prolongée :

— Gabriel, nous reviendrons !

Hélas ! comme si le vent qui passait dans ces arbres pour aller glisser dans les dédales du monastère, comme si quelque écho de ce vieux cloître, pouvaient porter ses paroles jusqu'au malheureux prisonnier !

Lorsque le dernier des agresseurs s'est retiré, Romuald fait planter la bannière du couvent sur la brèche ; il prétend ainsi la fermer par cette image de saint Augustin, plus forte que les murailles.

Il monte un instant lui-même se placer à côté du drapeau.

Et rien n'est imposant comme la figure de cet homme, avec sa martiale beauté, avec ses amples draperies, son armure resplendissante, l'épée baissée, l'air calme et superbe, regardant s'éloigner ses ennemis. Il offre réellement l'aspect de saint Michel, de cet ange unique entre les anges, qui est fils du ciel et qui triomphe par le glaive.

XII

LA GRANDE ASSEMBLÉE

Dans l'ancien Paris, la ville aux solides et puissants édifices, nulle enceinte n'offrait une étendue aussi majestueuse que la grande salle du couvent des Augustins.

Elle s'ouvrait à la façade du levant par un riche péristyle.

À l'intérieur, tout était en harmonie de force et de grandeur. D'énormes piliers de granit étaient alternés par de gigantesques statues. Les murs incrustés de marbres de diverses couleurs étaient rehaussés de draperies de soie cramoisie fixées de distance en distance par des écussons portant les effigies des généraux de l'ordre qui avaient régné dans le monastère. Des tapisseries de haute lice se déroulaient sur le pavé. La voûte était peinte de quantité d'anges et de saints, au milieu des signes du firmament ; et l'ombre où elle plongeait, en raison de sa hauteur, rendait plus imposant ce ciel des élus qui apparaissait vaguement sous son voile.

L'objet le plus important était la bannière consacrée du monastère placée au fond de l'enceinte. Elle était en velours cramoisi, portant d'un côté l'image de saint Augustin, de l'autre les armoiries de l'ordre, qui consistaient en un bourdon d'ermite surmonté d'une croix, et entouré d'une cou-

ronne, deux anges de marbre blanc, descendant de la voûte, soutenaient cet étendard religieux[4].

Le 20 mai, à midi, les portes de bronze de la grande salle s'ouvrirent.

Voici à quelle occasion.

Bien peu après l'assaut donné par les coalisés, le couvent avait déjà réparé ses légers dommages, et les traces du combat effacées des murailles et des jardins, ne restaient guère plus dans la mémoire des habitants du lieu. Pour les hommes d'armes et les clercs, ils comptaient tant de succès dans des coups de main semblables, qu'une défaite essuyée ne leur coûtait pas de longs regrets.

En ce temps d'esprit batailleur, où l'on ne vivait que la flamberge au poing, les luttes armées passaient comme des incidents journaliers, sans importance et sans suite.

Le capitaine Montlouis, les clercs Brisard et Jouvenel faisaient volontiers bon marché d'un petit revers de vanité ; mais ils persistaient dans la volonté absolue de délivrer Gabriel de sa prison.

Ils avaient appris par le père Hilaire, qui sortait souvent et avait beaucoup de relations dans la ville, que les moines avaient condamné leur novice réfractaire à dix ans de cachot, par une loi monacale dont on avait encore envers le malheureux exagéré la rigueur.

---

[4] Plus tard, cette salle fut choisie pour les assemblées de l'ordre du Saint-Esprit, et le Parlement y tint aussi plusieurs fois des séances.

Les amis de Gabriel avaient aussitôt intercédé pour qu'une députation de la noblesse et de l'université, auxquelles avait appartenu le jeune comte de Lussac, se rendît au couvent pour réclamer sa liberté ; et l'excès de cruauté dont on usait envers lui, avait servi à faire prendre en considération leur demande.

Montlouis s'était entendu avec les hommes influents de robe et d'épée ; les clercs avaient gagné quelques-uns des membres du corps enseignant.

La noblesse, l'université, ces deux classes orgueilleuses, remuantes, étaient souvent en querelle entre elles, et ne demandaient que l'occasion de se quereller avec le clergé.

Il avait donc été possible de réunir des délégués qui iraient porter la parole au monastère, et, en intercédant pour le condamné sous forme de prière, feraient pourtant sentir la pression de leur autorité.

Une telle démarche, d'ailleurs, n'avait rien d'extraordinaire dans ce temps où la population de la ville et celle des couvents communiquaient beaucoup entre elles et cherchaient toujours à se mêler des affaires l'une de l'autre ; où l'on voyait sans cesse les moines intervenir dans les différends du dehors, et les séculiers s'inquiéter de ce qui se passait dans les cloîtres[5].

---

[5] En 1658, Célestin Villiers, prieur des Augustins, ayant fait parmi ses moines une nomination qui parut illégale, le parlement ordonna une nouvelle élection, qui fut refusée ; et il y eut à cette occasion un siège du couvent qui dura 27 jours.

Donc le 20 mai, cette députation, après avoir fait demander le matin au prieur des Augustins de la recevoir en audience, arrivait au monastère ; et c'était pour cette réception que les portes de la grande salle s'étaient ouvertes.

Les délégués venaient accompagnés des amis de Gabriel qui, après avoir inutilement combattu pour lui, voulaient juger des effets de la négociation.

Cependant, au moment où l'on entrait au couvent, Brisard quitta ses compagnons et remonta le cours de l'eau pour aller gagner les ponts.

Le clerc n'avait pas une entière confiance en ceux qui devaient présenter la requête ; il avait secrètement ménagé un autre appui à Gabriel ; et maintenant il allait à la rencontre de ce renfort, auquel personne ne songeait et qui étonnait grandement par sa présence.

Les délégués dans leurs brillants uniformes ou leurs robes rehaussées d'hermine, prirent place sur les gradins de la salle.

Presque aussitôt, le père Romuald entra par la porte intérieure, suivi de sa corporation de moines.

Ainsi, en ce moment, l'on voit dans la première partie de l'enceinte ces hommes éminents signalés par les insignes de l'université, de la noblesse, et dans le fond, la double ligne des religieux sous ce costume monacal, riche de son uniformité, imposant par son humilité même.

En avant de ces derniers, est le père Romuald, dominant tous les assistants par la hauteur de sa taille comme par la grandeur empreinte sur ses traits. Il tient ses bras croisés sur sa poitrine, en signe de ce pouvoir monacal qui réside tout

entier en lui-même et s'exerce dans le calme et le repos. Il se montre couronné de cette bannière de l'ordre, qu'il a su rendre puissante et redoutée à l'égal de celle des rois.

Un seul des religieux s'est détaché de leurs rangs. C'est le frère Tristan, qui est allé d'un pas distrait s'asseoir sur la marche d'un autel élevé dans un enfoncement de cette salle. N'étant un objet d'attention pour personne, ce petit moine peut demeurer là à son aise ; il penche sa tête rêveuse sur l'une de ses mains, et l'autre roule avec nonchalance les grains de son rosaire.

Un professeur de l'université chargé de porter la parole, s'avance de quelques pas, et dit au milieu d'un profond silence :

— Révérend père prieur, les lois du cloître dont nous reconnaissons la légitimité et l'influence salutaire sur les corps nombreux qu'elles régissent, vous ont conduit, par une sévérité qui réside bien plus sans doute dans la discipline de l'ordre que dans votre volonté personnelle, à condamner à dix années de réclusion dans les cachots du monastère, le novice Gabriel, comte de Lussac avant son entrée en religion.

Le père Romuald fit un signe affirmatif.

— Nous savons, reprit le délégué, que le frère Gabriel s'est rendu coupable de la faute de quitter furtivement la maison religieuse, en rejetant en effet pour cette fuite la robe de la communauté. Il a certainement agi en cela contre ses engagements. Mais il nous semble qu'il faut mettre en regard d'une faute le mérite de la conduite passée. Eh bien, le jeune comte de Lussac, dans les écoles, s'est fait remarquer par une noble ardeur à l'étude, une aptitude parfaite à ses de-

voirs. Il s'est de plus entouré des vives sympathies de ses collègues et de ses maîtres, par son heureux caractère, ses sentiments toujours empreints d'honneur et de générosité. Et maintenant, révérend père, depuis un an que, voulant se retirer du monde, il habite votre sainte maison, il est avéré qu'il n'a jamais enfreint ses devoirs ni démérité de l'estime de ses supérieurs. Reste donc seulement cette fatale circonstance où il a été assez malheureux pour moins écouter l'obéissance religieuse que l'entraînement de la jeunesse. Ainsi nous pensons que lorsque l'on voit les choses d'aussi haut que votre révérence doit le faire, on ne juge point un fait isolément mais l'ensemble de la vie entière, et qu'ici elle plaide hautement en faveur du condamné qui doit en obtenir la rémission de sa peine.

Le député ajouta d'une voix plus imposante :

— J'oserai vous dire, révérend père, que vous devez en cela prendre exemple de Dieu même. Dieu, au jugement suprême, fond en une seule mémoire les bonnes et les mauvaises actions d'une créature pour lui assigner sa place dans l'éternité. En agissant ainsi que le fait le Seigneur, vous trouverez assez de bien dans l'âme et dans la vie du jeune pénitent pour étendre sur lui votre miséricorde.

Un des membres de la noblesse ajouta à ce qui venait d'être dit :

— Nous avons pensé aussi, révérend prieur, que l'intercession de deux corps tels que ceux qui se présentent en ce moment devant vous, aurait quelque pouvoir sur votre esprit. Mais dans le cas contraire, lors même que votre pensée élevée au-dessus des choses de la terre n'aurait pas de telles considérations, notre démarche vous prouvera cependant la vive affection que nous portons à Gabriel de Lussac ;

et vous jugerez qu'il a toujours bien mérité de Dieu et des hommes celui qui est tendrement aimé.

Le père Romuald répondit avec une hauteur enveloppée des formes de convenances les plus parfaites :

— Messeigneurs, c'est une noble erreur qui vous amène ici et dicte votre requête. Les actes du cloître ne doivent pas être jugés avec la mesure qui guide dans la vie civile ; les lois qui règnent ici, les intérêts, les affaires qui s'y traitent, sont lettres closes pour les hommes du dehors. L'esprit de ceux-ci ne saurait pénétrer dans le sanctuaire. Ce n'est pas pour rien qu'on y parle à Dieu dans une langue antique et étrangère, c'est pour montrer que tout doit rester direct et secret entre ce Dieu et ses ministres. Vous voyez donc, messeigneurs, qu'une intervention étrangère, de quelque haute région qu'elle puisse venir, ne doit pas y être admise. Dans la circonstance qui vous occupe, au sujet de l'arrêt rendu par la communauté sur un de ses membres, je vous ferai observer l'incompétence du point de vue humain et vulgaire. Dans le monde, tout se fait sous la direction des hommes et en vue des intérêts terrestres ; dans le cloître, tout se fait à la voix de Dieu et dans les intérêts de la vie future. Alors ce qui semble sévérité est souvent miséricorde, parce qu'une courte pénitence en ce monde doit mériter le bonheur suprême dans l'autre, tandis que ce qui est jouissance passe aussi vite qu'une heure de cette vie, et ne porte aucun fruit pour l'éternité. La justice qui règne au saint lieu est donc celle de Dieu même. Ses arrêts, parce qu'ils passent par la bouche de ses serviteurs, n'en sont pas moins irrévocables. Je dirai plus, ces interprètes de la divinité seraient bien coupables de laisser pénétrer dans leur esprit les doutes, les suppositions, les murmures du monde. Et en allant plus loin, eu réfutant un

des arrêts que Dieu a rendu par leur voix, ils seraient sacrilèges. Je réponds donc que de véritables chrétiens doivent croire criminel celui qui a été reconnu tel par l'Église, que nul intérêt, nulle pensée de compassion ne doit s'élever pour lui dans les âmes, et que si malheureusement la rébellion contre les arrêts suprêmes existe, elle doit du moins cesser de se faire entendre.

À ces paroles d'un orgueil si audacieux et impitoyable, un violent murmure s'éleva dans l'assistance.

— Ainsi, dit le premier délégué, au milieu de l'impression générale, ainsi vous refusez la liberté de Gabriel de Lussac ?

— Je refuse, dit le père Romuald.

— Et tout adoucissement à sa peine ?

— Je les refuse, répéta le prieur.

Et sa voix puissante, qui résonnait dans le silence d'une émotion douloureuse, portait cette parole mortelle dans toute l'enceinte.

Les délégués se levaient pour se retirer.

Mais à ce moment, la grande porte de bronze, pour la seconde fois, ouvrit ses deux battants.

Des hérauts d'armes entrèrent, et en faisant résonner leurs hallebardes sur le pavé, ils annoncèrent :

— Le roi !

Charles VII entra accompagné des officiers de sa cour.

La surprise fut extrême et égale pour tout le monde ; les rangs s'ouvrirent ; le prince alla prendre place à la tête des membres de la noblesse et de l'université.

Brisard entrait avec les officiers.

C'était l'appui même du souverain qu'il avait voulu ménager à Gabriel. Le clerc savait deux choses : d'abord que Charles VII, instruit du détournement de la fortune du comte de Lussac qui était allée se fondre dans le couvent des Augustins, avait été fort mécontent de cet acte qui appauvrissait un des membres de sa jeune noblesse ; ensuite, que Charles VII n'aimait point les moines, quoiqu'il admît parfois le père Romuald à son conseil par raison d'État, et qu'ainsi il ne serait pas fâché de faire en quelque chose de l'opposition à un monastère. Brisard avait mis dans ses intérêts un officier de l'hôtel des Tournelles, lequel, en faisant part au roi de la manifestation qui se préparait au couvent des Augustins, l'avait supplié de s'y joindre et d'en assurer le succès par sa présence. La négociation avait réussi. Et c'était au-devant du souverain que le clerc se portait quelques moments auparavant en quittant ses compagnons.

Un mot du frère Tristan.

Le jeune moine avait gardé son attitude pensive et mélancolique sur les degrés de l'autel, seulement lorsque le père Romuald avait parlé, l'écoutant avec une attention extrême. Puis au refus prononcé par le supérieur, à ces paroles qui ôtaient tout espoir aux âmes justes, il s'était subitement levé et agenouillé au pied de l'autel où son attitude eût pu faire supposer qu'il priait avec cette ferveur exaltée dont on trouve l'élan dans les moments suprêmes.

Charles VII s'adressa au père Romuald.

Un sourire d'aménité éclairait ses traits ; il avait cette physionomie ouverte, et gracieuse, qui servait autant que les qualités développées par lui depuis son retour dans ses états à captiver le cœur de ses sujets ; car les Français comptent double les vertus et le courtage aux hommes de belle prestance.

— Mon père, dit-il au prieur, depuis que je suis remonté par la grâce de Dieu sur un trône autour duquel il reste encore assez bon nombre d'ennemis, j'ai remarqué que la plus grande jouissance se trouve dans le pardon et la clémence. Étant donc pour mon compte fort épris de ce plaisir, je viens essayer de vous le faire partager. Il ne s'agirait pour vous en ce jour que de faire grâce au jeune comte de Lussac et de le délivrer immédiatement de la prison de votre monastère. Vous goûteriez ainsi les charmes de la miséricorde dont je parle, et, en même temps vous auriez encore l'avantage, sans doute estimé par vous, d'obliger grandement votre souverain. Je sais, mon père, de quel poids serait l'autorité du roi de France si elle intervenait en cette affaire. Mais plein de déférence envers vous, je préfère vous adresser une simple prière, me ménageant ainsi la satisfaction d'en être reconnaissant envers vous si elle est bien accueillie.

Ces paroles, à la fois fort amicales et fort princières, furent très goûtées de l'assistance, et on y prit une grande confiance en leur succès.

Cependant le père Romuald, d'un ton respectueux mais sans rien perdre de sa fermeté froide et impassible, répondit par ces mots :

— Sire, la prière d'un roi est un ordre ; et daignez remarquer que si j'y adhérais, ce serait de ma part subordonner l'Église, que je représente, à la royauté. Or, votre puis-

sance est grande depuis que vous avez su la dégager des nuages qui l'obstruaient, votre royaume est vaste depuis que vous en avez chassé les armées ennemies, mais le pouvoir de l'Église est bien au-dessus puisqu'il règne sur les âmes ; sa domination est bien plus étendue puisqu'elle s'étend sur toute une partie du globe ; et tandis que votre souveraineté est passagère, la sienne durera autant que le monde. Elle a tracé des lois immuables auxquelles nous devons tous nous soumettre, rois, peuples et prêtres. Je ne puis intervertir ces lois en donnant la prépondérance à la volonté royale sur celle de ses ministres ; et c'est ce que je ferais en cassant un arrêt rendu par l'autorité monacale devant l'injonction souveraine, quelque tempérée par la douceur de ses formes qu'elle puisse être. Je voudrais de toute mon âme qu'il fût permis à l'humble Romuald de faire quelque chose pour Charles VII, mais le supérieur des Augustins ne doit se dessaisir d'aucun de ses droits, car alors ce serait se relâcher d'un de ses devoirs.

— Ainsi vous refusez ? dit le roi avec une hauteur amère.

— Je refuse, répondit Romuald du ton le plus accentué.

Et encore une fois, cette parole qui renfermait la mort d'un infortuné, la déception cruelle de ceux qui étaient venus le défendre, alla rouler sous la voûte emportant sa tristesse profonde.

Le roi fronça le sourcil, et il serra les lèvres pour s'empêcher d'apostropher le prieur de quelques paroles violentes ; mais il souffrait fort en sa qualité de prince d'éprouver un mécontentement sans pouvoir le manifester ; et, en effet, il n'avait aucun droit pour cela, aucune souveraineté dans cette enceinte.

La consternation était extrême dans l'assemblée ; c'était plus qu'une espérance qu'on avait éprouvée en voyant entrer le roi, c'était la croyance absolue d'obtenir la liberté de Gabriel, et il s'y mêlait la joie de voir dompter cet insolent orgueil monacal. Le désappointement faisait gronder partout une sourde colère.

Charles VII porta la main à sa poitrine en signe de salut royal, puis il fit un mouvement pour sortir.

Mais à cet instant, un moine Augustin se fraya un passage, vint se placer devant le roi et le retint en étendant vers lui ses mains suppliantes.

C'était le frère au capuchon baissé, le frère Tristan, qui venait tout à coup de quitter le pied de l'autel où depuis un instant il priait avec ardeur.

— Restez, Sire ! au nom du ciel, restez ! s'écria-t-il d'une voix si profonde et si imposante que tout le monde en fut frappé autour de lui.

Le prince, les officiers, les délégués, les moines, tout demeura immobile.

Le jeune frère était placé devant le roi dans une attitude simple, mais qui avait quelque chose d'imposant, comme s'il eût résidé en lui une grande puissance secrète.

— Sire, reprit-il, connaissez en ce moment la véritable essence de la religion chrétienne ; les grandeurs de la terre ne sont rien devant elle ; elle met au-dessus dans sa justice toute céleste les plus infimes des êtres, ceux qui sont pauvres et obscurs. Ainsi ce que le supérieur de ce monas-

tère a refusé aux nobles, aux savants, à vous-même, roi de France, il va l'accorder au plus humble, au plus faible, au dernier d'entre ses religieux.

À cette voix, qui l'avait déjà fait tressaillir une fois, lorsque Tristan faisait la lecture au repas du soir, le père Romuald était devenu profondément pâle et frappé d'une immobilité subite, dans laquelle sa vie semblait suspendue.

Le frère Tristan vint se mettre à deux genoux devant le prieur, et lui dit avec la même simplicité solennelle.

— Mon père, au nom du Dieu qui a appelé les faibles enfants à lui, qui a choisi des pêcheurs pour ses premiers frères, qui a cherché le toit des chaumières, le sein des campagnes et a parfumé ses pieds aux lis de la vallée, écoutez la voix du dernier de vos religieux, accordez à sa prière la liberté de son frère Gabriel, votre prisonnier.

L'impression terrifiante à laquelle était livré le père Romuald augmentait ; un froid subit s'était répandu dans ses veines ; on eût pu voir aux ondulations de sa longue robe que tout son corps frémissait, et qu'il chancelait sur lui-même. Son regard, qui tombait sur le frère Tristan prosterné devant lui, sur ses mains blanches et diaphanes jointes dans l'attitude de la prière, rencontra le regard jaillissant par les étroites ouvertures du capuchon baissé. Alors un tressaillement plus violent se fit sentir en lui, et il dit d'une voix sourde et précipitée :

— J'accorde la grâce du frère Gabriel.

Puis il tomba sans connaissance sur le pavé. Tous les assistants furent étourdis de cette scène.

Les moines se précipitèrent tumultueusement au secours de leur supérieur, et leurs rangs pressés le dérobèrent à la vue.

Les autres membres de l'assistance se préoccupèrent médiocrement de l'accident du père prieur.

Le but de leur démarche était rempli ; il s'était accompli d'une manière un peu étrange, mais qui n'était pas moins satisfaisante pour leur cœur ; et un sourire de joie triomphante était sur tous les visages.

Le roi se retira alors et tout le monde sortit à sa suite.

Les religieux restaient empressés autour du père Romuald, tous voulant toucher son front, ses mains, son cœur, pour savoir s'il respirait encore.

Mais pendant ce temps-là, le vieux frère Hilaire, oubliant les douleurs qui paralysaient ses jambes, courait dans les souterrains du monastère délivrer Gabriel.

DEUXIÈME PARTIE

I

SOUS LA TONNELLE

Le soir de ce jour, le père Romuald était au lit en proie à une fièvre ardente. Des moines veillaient dans sa cellule, d'autres restaient au dehors groupés sur les marches de l'escalier, d'autres allaient et venaient sous les arcades du cloître, tous restant à portée d'avoir des nouvelles du révérend père.

Les Augustins se plaignaient bien tout bas de ce qu'ils appelaient *les réformes* du père Romuald, mais ils tenaient essentiellement à leur prieur en raison de la prédiction concernant ces années-là, et d'après laquelle le démon attendait chaque orage pour enfourcher et conduire la foudre sur le monastère qu'elle réduirait en poudre, à moins que le diable ne fût empêché dans ses projets par la piété de celui qui porterait le sceptre abbatial. Et sur ce point, ou pouvait entièrement s'en remettre au père Romuald.

Godebert était un de ceux que la circonstance retenait levés à cette heure tardive. Fatigué d'errer sous les fenêtres du prieur, il s'arrêta sous un berceau de vigne qui le préservait de l'humidité de la nuit, et s'assit sur le bord d'une table de marbre placée en cet endroit.

Il vit passer le frère Saint-Romain, et lui demanda si le frère cellérier était encore levé, et pourrait donner un flacon de vin quelconque pour faire un peu passer le temps pendant la veillée.

— Enragé buveur ! dit son confrère ; à quoi vas-tu songer dans un pareil moment.

— Parce que le père Romuald a une mauvaise nuit… je ne suis pas moins fâché de son état ; mais cela ne peut m'empêcher de penser à me rafraîchir.

— C'est scandaleux, une telle insouciance.

— Oh ! toi, pour le père Romuald, tu te passerais de boire et de manger… tu donnerais ta tête.

— Je ne ferais que mon devoir.

— Peste ! quand tu donnerais comme ça ta vie.

— Oui, ma vie et…

— Et celle des autres… je t'en crois capable… Hum ! très cher frère, tu m'as toujours eu l'air…

— De quoi ?

— D'un brigand fini.

— Allons donc !

— D'abord, mon révérend, tu n'es pas beau ; et cette figure-là doit venir de mauvaise fabrique.

— Et après ?

— Après, tu es trop sage, tu as toutes les vertus de moine.

— Eh bien ?

— Ce n'est pas naturel.

— Que je sois un fidèle serviteur de l'Église.

— Non ; tu as dû avoir de bien gros péchés sur la conscience pour en venir là… avoue-le… entre nous, c'est sans conséquence.

— Je ne m'en défends pas ; le pécheur repentant…

— Est le plus méritant… suffit ; mais que diable as-tu donc fait dans ta jeunesse ?

— Ce que font bien d'autres… je mendiais dans les rues de Paris.

— En tenant le poignard sur la gorge.

— Puis, j'ai servi le gouvernement anglais, qui était alors installé dans notre ville, quand il voulait se défaire de ses ennemis.

— Tu travaillais à incendier, rapiner ou dégainer la lame, selon l'affaire qui se présentait.

— Mais il est vrai de dire que, moi et les autres, nous n'en faisions guère que pour notre compte : le butin qui venait en nos mains n'en sortait pas souvent ; les dépouilles des morts y restaient toujours.

— Et c'est à ce métier-là que tu es devenu un saint ?

— Oui.

— Diantre, c'est drôle… et comme ça, tout-à-coup ?

— En une nuit.

— Ce n'est pas possible !

— En une nuit… celle du 13 décembre 1428, sous le porche de l'église Saint-Jacques.

— Puisque tu as commencé, raconte-moi cela.

Saint-Romain s'assit à son tour sur le bord de la table ; les deux moines étaient là comme dans leur niche parée de pampres ; le dernier, avec la même expression sombre et béate, continua ses confidences.

— Il y avait une expédition cette nuit-là, dit-il. Les camarades et moi, nous étions allés d'abord nous réchauffer le sang à la taverne. En sortant de là, plus semblables à des bêtes brutes qu'à des hommes, nous nous rendîmes à l'hôtel Laprat, voisin de l'église Saint-Jacques. Le maître du lieu, royaliste connu, étant accusé de favoriser le retour de Charles VII, et pour ce fait désigné à notre justice secrète et expéditive.

La nuit était d'un noir d'enfer ; le sommeil était profond dans l'hôtel.

En quelques minutes, les portes en furent enfoncées, les habitants, maîtres et valets, égorgés ; ceux qui se sauvèrent dans la rue y furent poursuivis ; on se battit quelques moments au milieu des ténèbres ; et aux portes ainsi qu'aux alentours de l'hôtel, tout tomba sous nos coups.

Nous avions accompli cette besogne moitié ivres, moitié enragés.

Quand il n'y eut plus qu'à dévaliser le logis, les camarades me laissèrent dans la rue à la garde de nos morts, afin que quelques rôdeurs nocturnes ne vinssent pas nous en prélever la dîme.

Minuit était passée ; je m'assurai que rien ne bougeait aux environs ; puis je cherchai une lanterne et je l'allumai pour examiner les vaincus, dont les poches devaient être fouillées, et juger un peu de ce que nous aurions à partager… Oh ! c'était triste pourtant, au milieu de ces ombres, de marcher dans le sang, parmi ces figures pâles, qu'un rayon de ma lanterne éclairait tour à tour : je ne vis rien là que de bien accoutumé, et je ne sais pourquoi, ce soir-là, des frissons inconnus me passèrent dans les veines.

Mais en finissant mon inspection, vers le porche de l'église Saint-Jacques, ma lumière éclaira l'objet le plus extraordinaire.

Un moine était là, agenouillé sur la dalle, et il priait aux pieds des grands saints de pierre ; il priait aussi calme, aussi recueilli que s'il eût été dans sa cellule. C'était si bizarre, cette oraison paisible au milieu de la rumeur du saccagement et du meurtre qui venait de retentir à ses côtés ! J'étais resté interdit, quand ma lanterne me fit voir une longue traînée de sang, qui allait de cette figure agenouillée jusque dans la rue.

Alors, en m'approchant du moine, je remarquai en lui une immobilité singulière, une fixité complète qui n'est pas dans la nature. J'approchai davantage, et en regardant de plus près une terreur affreuse me saisit… Le moine était mort.

— Eh bien, s'il était mort, dit Godebert, de quoi diable pouvais-tu avoir peur ?

— Ô mécréant ! dit Saint-Romain, ce religieux passait là dans ce soir si sombre, sans doute pour aller accomplir quelque pieux devoir… et il avait été frappé par nous… par moi peut-être avec les gens de l'hôtel. Il avait eu la force de

se traîner jusque sous le porche, où il était mort à genoux, appuyé contre les effigies de pierre, en demandant à ces saints du portique… à Dieu qui est au-dessus !… le châtiment de ses meurtriers, leur damnation éternelle.

« Je restai à l'envisager, aussi froid, aussi pâle que lui.

« Cependant les camarades étaient redescendus et ils faisaient leur récolte sur la mort, remuant dans la rue ces cadavres épars, se partageant à la hâte leur argent, leurs habits. Ils en vinrent au moine ; ils lui arrachèrent son froc et foulèrent son corps aux pieds.

« En ce moment, leurs yeux se portèrent sur moi, et, en voyant ma figure tout égarée, le vacillement de mes jambes qui me forçaient à m'appuyer contre un pilier pour me soutenir, ils crurent que j'étais encore ivre, que les vapeurs que nous avions apportées de la taverne ne s'étaient point dissipées dans mon cerveau. Alors, se raillant de moi, ils me jetèrent par dérision la robe du moine, en me disant que c'était ma part du butin ; et ils s'en allèrent rapidement en emportant le reste.

« Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi, dans une nuit lugubre, percée de l'étroit rayon de ma lumière, qui éclairait cette flasque dépouille jetée à mes pieds. Je croyais déjà sentir tomber sur moi la damnation que la victime avait appelée sur ses meurtriers… par moment, j'éprouvai réellement les tortures affreuses que font sentir à nos chairs fumantes les fers rouges de l'enfer.

« Cependant, ces odieux coquins, dans leur moquerie et leur vol effronté m'avaient laissé la part la plus précieuse. Je pensai tout à coup qu'en prenant cette défroque que le moine me léguait, en le remplaçant sur la terre, en consa-

crant toute ma vie à la mortification et à la pénitence, je pourrais peut-être me racheter des peines éternelles. Je jetai mes habits ; je me revêtis de cette robe de la rédemption, et j'attendis le jour pour aller me présenter dans l'un des couvents de l'ordre que désignait son costume, comme un de ses religieux arrivant d'une province éloignée.

— Et voilà, dit Godebert, comment tu es ici.

— Oh ! pas tout de suite, dit Saint-Romain. Et la confession donc !… Je passerais bien aux yeux de la communauté pour un de ses frères étrangers ; mais il faudrait que le père confesseur qui m'entendrait voulût bien ne pas me repousser, et c'était là le difficile. Ainsi, dans deux couvents d'Augustins, l'un de ce côté de la ville, l'autre au nord, le père spirituel, en entendant les aveux que je lui apportais, me fit passer du confessionnal à la porte.

— Imbécile, tu n'avais qu'à ne rien dire.

— Ah ! oui, un péché mortel de plus… c'était bien le cas… Par l'ombre de la statue de saint Pierre qui donne la mort au pécheur, je n'aurais pas voulu mettre encore ce poids sur ma conscience… Enfin un tel malheur m'a été épargné ; et je le dois au bienfaisant père Romuald.

— Qui après avoir reçu ta confession t'a admis parmi nous… Peste ! il avait ce jour-là la manche bien large !

— Et c'est ainsi que mon dévouement pour lui est immense.

— C'est ainsi que pour lui, tu tuerais toi et les autres !

— Je tuerais qui pourrait lui nuire… et il doit le savoir.

— Vraiment ? que veux-tu donc dire ?

— Mais rien.

— Si fait.

— Tu me fatigues de questions, Godebert.

— C'est qu'il me semble… que tu sens encore un peu le bandit.

— Et d'ailleurs qu'est-ce que cela te ferait ?… Le père Romuald nous a donné à tous deux un scapulaire qui nous remet de tous nos péchés, excepté celui de désobéissance envers lui.

— Pour me remettre des miens… c'est-à-dire pour me les faire oublier, j'aimerais mieux un flacon de vin d'Espagne… Mais décidément, on n'a donc rien pour se désaltérer ce soir.

— Gosier de Satan, tu ne penses qu'à boire.

— À quoi veux-tu que je pense ?… Toi, Saint-Romain, tu t'es fait moine pour que ton mort du porche Saint-Jacques ne t'envoyât pas en enfer… c'est très bien, d'autant mieux que tu y gagnais aussi de n'être pas pendu… il y avait bien quelque chose de cela dans ta vocation, hein ?… tu tiens à ton cou… tu tiens à ta tête… peste ! pour cela, il faut que tu ne sois pas coquet, comme je disais tout à l'heure.

— Laisse-moi donc tranquille avec ma tête.

— Enfin, tu avais tes raisons… Mais pour beaucoup d'autres, ma foi, c'est un métier de dupe. En travaillant ailleurs de l'intelligence ou du bras, on gagne des rentes, des domaines, ce qu'il faut pour faire figure dans le monde, tandis qu'ici à chanter des litanies tout le jour on n'obtient pas la plus petite gratification.

— Il ne s'agit pas de faire sa fortune, mais son salut.

— Oh ! pour toi, qui es la vertu même… Si bien que Dieu ne te mettra certainement pas dans son paradis parce que tu ferais honte aux autres… Mais enfin, comme je disais, on reste toujours moine, portant toujours les sandales et la besace, sans pouvoir jamais posséder en propriété seulement un des oignons que cultive le frère Hilaire. Alors, puisque nous n'avons pour bénéfice que quelques coups de vin un peu plus largement versés, je ne vois pas pourquoi je songerais à autre chose qu'à boire.

— Si le père Romuald t'entendait, il te donnerait l'excommunication.

— Pour l'excommunication je me laisserais faire : mais il me mettrait au cachot, ce qui me serait infiniment plus sensible.

— Tu aurais tort, tu ne connaîtrais pas tes vrais intérêts, car la prison est pour un temps passager et l'enfer est pour toujours.

— J'ai vu la porte de la prison, je n'ai pas vu celle de l'enfer, ce qui influe beaucoup sur mes croyances : aussi n'ai-je peur que des diables de ce monde.

— Ah ! je le sais, tu n'es pas du tout dévot, cher frère.

— Cher frère, je crois bien que c'est Dieu qui m'en garde.

Sur ce mot qui résumait sa foi, le moine Godebert alla, pour se désaltérer, humer l'air frais du jardin, faute de mieux.

II

LE RÊVE

Nous allons maintenant pénétrer dans la cellule du supérieur, vers laquelle se tournaient les pensées inquiètes de toute la communauté.

Le père Romuald avait été transporté évanoui dans son lit.

Au bout de quelques moments, il rouvrit les yeux mais sans reprendre connaissance : la fièvre, le délire, de violents transports au cerveau, succédèrent à sa défaillance, puis plus tard, vers onze heures, il tomba subitement dans un profond sommeil.

Alors on jugea que tout le monde devait s'éloigner pour ménager son repos, et qu'un religieux seul veillerait près de lui, mais que ce gardien serait relevé de deux heures en deux heures, afin que la fatigue n'ôtât rien à l'attention qu'il devait donner à l'état du malade.

La foudroyante impression dont Romuald avait été frappé à la fin de l'assemblée, puis l'agitation de la fièvre, avaient tellement brisé cette organisation puissante, que le sommeil d'accablement qui leur succéda dura longtemps.

Maintenant la nuit s'avance ; deux frères Augustins ont déjà accompli leur temps de garde et se sont retirés.

Un autre religieux vient d'entrer.

Celui-ci se place sur un escabeau, près de la couche du prieur, devant le rideau fermé. Et la tête inclinée, il se met à réciter à voix basse la prière monotone du chapelet. La lampe posée sur le prie-Dieu l'éclaire par derrière, et dessine sa robe flottante, sa tête découverte, le rosaire qui passe entre ses doigts, de manière que sa silhouette va nettement se projeter sur l'étoffe du rideau de lit.

En ce moment, sans que le prieur s'éveille, sa poitrine se soulève de mouvements pressés et inégaux, son sang s'enfièvre davantage, une agitation concentrée, brûlante, fait sans cesse tressaillir ses nerfs.

C'est que le père Romuald est en proie à un rêve étrange.

Et à l'approche du matin où les rêves ont une lucidité, une force d'illusion toute particulière, voici celui qui se déroule devant ses yeux :

Il se trouve transporté dans un espace ténébreux sur lequel règne un ciel sans étoiles. Peu à peu, le sol de terre battue se soulève ; il en sort de légères vapeurs blanches qui passent et se meuvent de ce mouvement lent et aérien que l'on voit aux nuages dans un beau jour d'été.

Puis, ces vapeurs se condensent et prennent des formes de femmes ; à chaque minute leurs figures, leurs corps deviennent plus distincts, se modèlent des contours de la nature humaine, en gardant toujours la blancheur transparente de ces flocons de l'atmosphère.

Elles apparaissent enfin complètement ; et ce sont de divines créatures, leur beauté est si parfaite que de même que l'âme anime tout le corps, cette beauté se répand dans tout leur être.

L'éclat de la perle, la grâce du lis, les lignes idéales de la statue de marbre, et mille autres charmes encore qui n'ont pas de nom pour être exprimés, se montrent dans ces femmes de vapeur blanche. Elles n'ont pour voile que leurs longs cheveux déroulés et des tuniques flottantes toutes blanches et diaphanes comme elles.

Ces beautés se prennent par la main et viennent se placer devant Romuald.

Elles lui parlent, ou du moins on voit se mouvoir légèrement leurs lèvres, mais sans qu'il en sorte aucun son ; et c'est seulement la pensée qui en émanant de leur esprit, va pénétrer dans celui de Romuald.

Et dans ce langage elles lui disent :

— Romuald ! Romuald ! tu ne prendras jamais la main de l'une de nous dans la tienne, ta lèvre n'atteindra pas le bas de notre robe qu'elle est si près d'effleurer. Tu l'as voulu ainsi. Tu as abjuré le royaume du ciel, l'Amour, pour le royaume de la terre, la domination, la fortune. Eh bien, puisque tu l'as choisi, sois-en heureux, détourne la tête de toutes les femmes, commande au monastère, fais-y tomber l'or des croyants. Qu'on te vénère ici, que l'on admire ton génie au dehors. Reste sur ton piédestal sans te plaindre que le marbre en est bien froid et aride ; ne cherche pas à descendre dans les régions de la simple humanité, où l'on vit inconnu dans l'ombre, mais dans l'ombre des bosquets de roses, tapissés de doux gazons, remplis de parfums, de calme, de volupté. Renonce à l'existence des hommes, sois moine, Romuald. Nous, nous allons chercher d'autres amours !

Et dans un mouvement fluide, vaporeux, la chaîne des jeunes femmes perce la muraille de ténèbres et disparaît.

Le silence régnait toujours dans la cellule et au dehors ; la silhouette du moine qui veillait près du prieur restait toujours fixée sur le rideau du lit.

Toujours aussi Romuald demeurait plongé dans son rêve.

Cet espace sombre, cette espèce de caverne qu'il voit déroulé devant lui, est maintenant solitaire.

Mais bientôt une femme… une seule cette fois… vient y peindre son image.

Celle-ci, quoiqu'on la reconnaisse bien pour une jeune femme, porte par singularité un froc de moine Augustin ; mais le capuchon en est renversé, la grossière étoffe de la robe tombe à demi des épaules ; et cette enveloppe laisse apercevoir une beauté plus ravissante encore que celle de ses sœurs ; des formes modelées avec une perfection idéale, ont toutes les grâces, toutes les séductions ; sa blancheur est si éclatante qu'elle semble éclairer l'espace autour d'elle ; ses cheveux noirs l'encadrent de leurs lignes ondoyantes, et suivent en se déroulant les contours de ce corps harmonieux.

Elle parcourt lentement le sol de terre noire, humide ; puis elle vient s'asseoir sur le bord d'une fosse qui est ouverte, s'appuyant d'une main sur le rebord de cette fosse, et avançant gracieusement la tête vers la profondeur, elle semble y considérer quelque chose, et reste ainsi dans l'attitude d'une nymphe qui se mire dans l'eau.

Ensuite elle relève la tête et regarde Romuald. Elle lui parle alors comme ont fait les autres, par le simple mouvement des lèvres et sans interrompre le silence.

— J'étais religieuse au couvent de Toulouse, dit-elle, au couvent qui se voile sous les myrtes et les lauriers roses, au couvent où l'air sème les dalles de fleurs effeuillées, où le rossignol nous apprend nos chants d'église. Je m'appelai sœur Bénita : on m'appelait la sœur des anges. On m'envoya à Paris porter la parole de paix et d'amour dans un des monastères de notre ordre. Avant que j'eusse touché à ce seuil, Romuald, tu me vis pour mon malheur ; tu me fis enlever et enfermer dans un pavillon de ton couvent, asile et gardien de tes secrets. Tu déchiras de tes regards ma robe de vierge et de fille du Seigneur ; tu me fis subir le supplice de ton amour. Puis après l'ivresse enflammée vint l'orgueil fanatique, impitoyable ; tu voulus me faire disparaître et pour que ma bouche ne parlât pas, il fallut lui imposer le silence de la mort. Je fus frappée dans ce souterrain, noir comme ton âme de moine ; il me fallut mourir face à face avec le monstre que tu avais envoyé, sentir sa main approcher de mon sein pour y plonger le fer, voir mon corps gisant dans l'agonie au milieu des reptiles de cette épouvantable terre… Mais mon Dieu ! après cette mort horrible, je me suis pourtant relevée du tombeau… Je me suis cachée dans le couvent sous cet habit de moine… On m'a appelée le frère Tristan.

À ce nom, Romuald ressentit une commotion si violente dans le sein, qu'il s'éveilla.

Mais il resta brisé, anéanti de l'horrible cauchemar qu'il venait de subir ; et pendant quelque temps sa poitrine oppressée eut peine à aspirer un souffle d'air ; son corps resta cloué dans un mortel accablement.

Au bout d'un moment, il entendit quelque bruit dans la cellule.

Le moine qui le veillait était relevé de sa garde ; l'ombre qui se dessinait sur le rideau du lit s'effaça.

Le prieur demanda à celui des frères qui s'avançait quel était le religieux qu'il venait de remplacer.

— Le frère Tristan, lui fut-il répondu.

« Encore lui ! pensa Romuald. Oh ! c'est sa présence qui m'a causé ce rêve affreux. »

À cinq heures du matin, le jour descendait sur la fenêtre : Romuald voulut rester seul.

Il se leva, il sortit de cette couche où il avait tant souffert, pâle, défait, brisé, et parcourut sa cellule à pas lents.

La vue de ce jeune et mystérieux frère Tristan causait depuis quelque temps au prieur une impression pénible ; l'aspect, la démarche, la voix de ce religieux étranger le faisaient tressaillir, les plus légers accords de son luth qu'il entendait parfois vers le soir, lui apportaient de longs frémissements.

La veille au soir, à l'instant où ce moine inconnu levait son regard sur lui à travers les ouvertures de son capuchon, il avait bien, dans ce seul éclair de feu sombre reconnu Bénita, et il en avait été foudroyé.

Mais il ne savait si c'était l'ombre de Bénita, sortie de la tombe, ou Bénita vivante, sauvée de la mort par quelque inconcevable hasard.

Son rêve ne lui révélait rien de plus. La réflexion eût pu servir à l'éclairer ; mais il se refusait à arrêter là-dessus sa pensée, à appeler la raison à son aide ; car quelle que fut la vérité il redoutait également de la connaître.

— Qu'importe ! disait-il, le crime n'est-il pas toujours le même ? L'acte de brutalité féroce n'a-t-il pas toujours été accompli par moi ? Dans une de ces fatales nuits d'hiver, dans celle de la Toussaint, j'ai laissé tous les sentiments humains se perdre en moi dans le vin, dans cet infernal poison que j'ai repoussé depuis avec horreur, j'ai laissé mes sens s'exalter jusqu'à la frénésie dans la contemplation d'une dangereuse beauté. Ensuite effrayé de moi, de mon forfait, j'en ai repoussé, condamné la cause innocente… La victime a été frappée dans ce souterrain, où tout à l'heure elle semblait se pencher sur sa tombe, regarder dans le fond son image qui y était demeurée.

Exécrable folie ! qui a duré une heure pour remplir de remords ma vie entière.

Mais combien de tentations délicieuses m'avaient déjà assailli ; puis laissé ensuite dans une immense tristesse. Je voyais les filles des hommes toutes faites pour séduire, et dont pas une ne devait m'appartenir. Elles passaient devant moi en me disant comme dans ce rêve :

— Sois moine, Romuald ! nous allons à d'autres amours.

Oh ! quelle affreuse solitude que celle-là ! Être seul, toujours seul, et voir tous les autres être aimés, être heureux !

Et quand on est mieux fait que tout autre pour sentir ce bonheur.

Mon Dieu ! vous savez bien que la puissance de l'amour est unie chez les hommes à celle de l'intelligence ; vous savez bien que les êtres supérieurs d'entre nous sont aussi les plus ardents adorateurs de la beauté. Dans la création, il vous plaît de verser ensemble la lumière de l'esprit, et la flamme du cœur, dans le sein de vos êtres d'élite. Comment ces êtres seraient-ils coupables, Dieu puissant, dans l'expansion qui se fait sur la terre de vos divins trésors ?

En me faisant supérieur à la foule qui m'environne, vous avez aussi mis en moi les suaves aspirations de la tendresse, les élans impétueux de la passion ; pourquoi m'avez-vous si cruellement ordonné de les éteindre !

Romuald en parcourant sa cellule vit sur la muraille un chiffre qu'il avait tracé le jour où il avait pris possession de cette étroite retraite ; c'était la date de ce jour ; et elle marquait vingt-cinq ans en arrière.

— Qu'ai-je fait ici ! s'écria-t-il, et à quoi s'est consumée ma vie !… toujours travailler, pâlir sur les livres, sentir mes traits se flétrir avant l'âge sous les rides de l'étude, apprendre sans relâche, apprendre, c'est-à-dire mettre les idées des autres à la place des siennes, entendre toujours les froids accents des langues mortes résonner dans son cerveau, rester toujours tourné vers les tombeaux.

Et tout cela pour donner à mon nom quelque renommée, pour être grand parmi les savants, les docteurs, les ministres, pour être grand à la ville et à la cour, pour dominer tous ces seigneurs blasonnés sous un simple froc de moine.

Oh ! mais maintenant, je me dis que j'ai été terriblement abusé ! Et j'en jure Dieu, aujourd'hui je donnerais de grand cœur tout ce qu'il y a de vain prestige dans la réputation du

supérieur des Augustins pour une heure du bonheur de l'amour dans le calme et la pureté de l'âme.

Le prieur se pressa le front avec violence en faisant quelques pas précipités.

Dans l'un de ces brusques mouvements, il ouvrit largement sa fenêtre, pour que l'air du matin vînt au moins rafraîchir son sang agité.

Le jour se répandit à flots dans la cellule, le jour, ce bienheureux consolateur des troubles de l'âme qu'on aspire avidement après les angoisses d'une nuit de douleurs, qui efface ce que l'imagination ajoute au malheur et guérit de la faiblesse.

Romuald vit de sa fenêtre le soleil dorer les arbres du jardin, les vallées de fleurs, les champs de fruits, les sources d'eaux vives jaillir dans leurs bassins, les abeilles sortir des ruches en tourbillons dorés, les moines se rendre par bandes aux travaux du matin, plus loin, vers la ville, la foule des fidèles qui assiégeaient déjà les grilles, ne pensant pouvoir se lever trop matin pour apporter leurs offrandes aux bons pères, tout ce qui fait le charme, tout ce qui fait la richesse, enfin tout ce réveil du monastère qui florissait sous sa domination.

En reprenant conscience de sa force, de son pouvoir, il retrouva aussi quelque tranquillité d'âme.

Cependant le supérieur sentait toujours le besoin de rester enfermé en lui-même ; il reçut seulement un instant quelques pères de la communauté pour les rassurer sur son état ; il leur transmit ses ordres ; puis il demeura seul dans sa retraite habituelle, entre son christ, sa tête de mort et sa table couverte de livres saints et de travaux commencés.

La journée toucha à sa fin.

Alors Romuald descendit dans les dépendances du cloître. Il était en ce moment entraîné par l'intérêt le plus ardent qui l'eût possédé pendant toute sa vie.

Car, en montrant l'aspect véritable du prieur des Augustins et une partie de son âme, nous n'avons rien dit encore du sentiment qui y tenait la plus grande place. Et c'est ce que nous allons voir maintenant se dévoiler en suivant quelque temps ses pas.

III

SOUS LE GRAND SAULE

Le prieur, en descendant de sa cellule, alla gagner des arceaux du cloître.

La première personne qui se trouva près de lui au pied de l'escalier fut le novice Gabriel, délivré la veille du cachot par son ordre souverain.

Gabriel, en sortant de ces horribles profondeurs, en retrouvant la surface de la terre et la vue du ciel, avait rendu grâce du fond de l'âme à ses généreux amis, dont les efforts de tous genres lui avaient été révélés, et en même temps béni l'assistance merveilleuse du frère Tristan. Pourtant il pensait peu à lui-même. L'étonnant avis qui lui signalait la présence de Clotilde de Beaulieu dans le monastère n'était pas sorti une minute de sa pensée, sans qu'il en eût parlé à personne ; et c'était l'espoir de la retrouver qui l'avait rendu heureux de sortir de son noir repaire.

Il pensait que si quelqu'un connaissait l'endroit qui servait de retraite à Clotilde dans ces vastes bâtiments, que si quelqu'un était instruit du motif qui l'y avait amenée contre toute raison et vraisemblance, ce ne pouvait être que le supérieur. Aussi, dès le matin, il l'avait attendu à cette place dans l'espoir de le voir descendre.

Ce n'était certes pas dans le but de lui adresser des questions directes sur un sujet si étrange ; mais il pensait qu'en épiant les démarches du prieur, il pourrait obtenir

quelque induction sur le séjour de la noble demoiselle, dans un lieu où n'habitaient d'autres femmes que la sainte Vierge.

Ainsi, lorsqu'il vit Romuald parcourir le cloître, il tira un bréviaire de sa poche, enfonça sa tête dans le livre saint et marcha de l'autre côté de la colonnade, en ayant l'air, grâce à l'occupation à laquelle il semblait livré, de suivre sans dessein la même direction que le prieur.

La chaleur était excessive à la fin du jour ; Romuald quitta les arcades où la pierre miroitait sous le soleil, et gagnant les ombrages se mit à longer le bord d'un quinconce.

Gabriel le devança sur ce chemin. Puis il s'arrêta devant un lion de pierre, mit le pied sur le soubassement de cette effigie, et s'occupa à relever des branches d'arbre pendantes qui en cachaient à demi la sculpture. De cette position, il pouvait conserver à portée de son regard celui dont il suivait les mouvements.

Le père Romuald passa bientôt devant lui, ils échangèrent un coup d'œil rapide. Pendant le peu de temps qu'il avait passé hors du couvent, le jeune comte de Lussac, dans le contact de ses amis, et au milieu d'émotions vives, s'était en quelque sorte retrempé au monde. Il avait perdu sa pâleur et ses airs concentrés de novice ; son front se relevait avec une gracieuse fierté, ses yeux avaient plus d'éclat, son regard plus de hardiesse ; sa figure semblait s'épanouir dans l'assurance naturelle de la jeunesse et de ses avantages.

Ce fut peut-être de cette observation dont le Moine prieur ressentit un saisissement pénible, mais il baissa subitement les yeux et pressa le pas.

Comme il allait sans doute disparaître dans d'épais massifs, Gabriel le suivit cette fois avec moins de ménagements ;

il n'était pas même certain que, dans la vive excitation qui le poussait, il ne prît le parti de l'aborder pour l'interroger avec franchise.

Mais au bout du quinconce était une grille ouverte dans un mur que bordait de l'autre côté un épais rideau de cyprès.

Cet enclos était le cimetière du couvent, que nous avons dit être situé du côté du Nord, près de la muraille qui longeait la Seine après le bâtiment de gauche, et vers les taillis incultes dans lesquels était enfoncé le pavillon de la nuit ; l'entrée de cette enceinte était ouverte seulement pendant le jour.

Le prieur en passa le seuil, et referma brusquement la grille sur ses pas.

Gabriel resta immobile et désappointé au dehors ; bien forcé pour le moment de suspendre ses poursuites.

Le cimetière était profondément voilé d'ifs, de cyprès, de grands saules ; au-dessous de ces plantations, la terre était sillonnée d'arabesques de buis, semée de touffes de fleurs.

En ce moment, un vent brûlant parcourait l'espace ; un nuage roux et plombé comprimait l'air ; les oiseaux volaient en traînant de l'aile ; les arbrisseaux accablés comme dans ces jours où c'est une fatigue de vivre, laissaient pendre leurs tiges jusque sur la pierre des tombeaux, quelques feuilles déjà jaunies et déjà tombées au printemps, roulaient sur le gazon.

Romuald en avançant dans l'enclos regardait fixement ces feuilles mortes, dans l'une de ces futiles attentions auxquelles on se livre parfois dans les moments les plus importants de la vie.

Tout à coup, il s'arrêta, poussa un cri étouffé et pâlit.

Il venait de tourner un massif de cyprès, il se trouvait subitement en face d'un grand saule isolé, et sous la voûte mouvante de cet arbre, il voyait le frère Tristan, ou plutôt Bénita.

Bénita ! elle aussi, c'était une pauvre feuille arrachée et flétrie avant le temps !

Romuald cependant avait été plus terrifié de ses précédents soupçons qu'il ne l'était maintenant de cette réalité dangereuse ; à cette ombre d'une morte qu'il avait cru voir apparaître, il préférait encore Bénita vivante sous ses yeux.

Seule en cet endroit, elle avait découvert sa tête, et laissait voir son visage, ses yeux de feu, ses traits amaigris, ses abondants cheveux noirs.

Le moine fit un mouvement pour retourner sur ses pas ; mais retenu sans doute par une pensée impérieuse, il s'arrêta immobile et se contraignit à supporter cette apparition cruelle.

Ils restèrent tous deux sans parole, sans mouvements, dans un silence morne qui cachait les troubles les plus violents.

Pourtant Romuald pliait sous le souvenir de son crime. Saisi de crainte, il inclinait malgré lui la tête dans un accablement mortel.

Bénita préparée, résignée à tout ce que le sort pourrait lui réserver, dans ce moment décisif, tenait son front levé devant le prieur, et lui imposait le tourment de sa vue. Un air de domination était empreint sur ses traits, et en même temps il y passait un singulier sourire : il y avait en elle

l'expression menaçante de la victime qui revient accuser son bourreau, et avec cela la joie ironique de la femme qui a trompé son maître.

Ce silence dura quelques minutes entre eux ; ils entrouvraient les lèvres et les refermaient sans prononcer une parole. Leur rencontre évoquait de trop terribles souvenirs ; la situation où ils se trouvaient était une crise trop violente ; les émotions qui les agitaient tous deux n'avaient jamais été éprouvées sur la terre, et il n'y avait pas de mots pour les rendre.

Mais toute la scène tempétueuse qui devait se passer entre eux, le choc terrible de leurs âmes eut lieu dans ce moment muet et sombre qui succéda à leur premier regard.

Enfin Bénita voyant la pâleur profonde de cette figure si fière, l'abaissement de ce front altier, si bien fait pour le commandement, dit d'une voix calme :

— Vous avez peur de moi, Romuald. Ah ! sans doute, celui qui veut rester toujours fort et puissant ne doit mettre aucun crime dans sa vie ; car, si tout resplendissant de fortune, d'illustration au dehors, il a dans l'ombre un secret hideux, le plus petit, le plus fragile des êtres peut tout à coup le faire trembler, en lui rappelant ce secret, et lui parlant au nom de Dieu.

Romuald, au lieu de répondre, dit d'un ton bref et sourd :

— Bénita, avez-vous laissé transpirer dans la communauté quelque chose de ce secret qui était en votre pouvoir ?

— Vous savez bien que non, répondit-elle. Si j'avais dit que ce père supérieur, d'une sainteté si austère et frigide, avait rendu une femme victime de l'emportement de ses pas-

sions, et l'avait ensuite fait assassiner pour ensevelir à jamais son crime, qui donc l'aurait cru ?… Ah ! mon Dieu, il n'y aurait pas eu assez d'anathèmes contre moi pour punir cette accusation sacrilège.

Romuald avait fait un brusque mouvement de dénégation.

— Le meurtre n'a pas été commandé par moi, dit-il.

— Vous l'aviez rendu indispensable, dit Bénita. Pour votre dignité, votre renommée, l'honneur du monastère, il fallait que le souterrain où était jetée la femme sacrifiée devînt son tombeau. Il l'a été en effet ; mon corps percé de coups est resté inanimé dans l'affreux sépulcre. Si la compassion sainte de l'un des vôtres a ordonné à la mort de rendre sa proie, et m'a redonné une ombre d'existence, ah ! il faut renoncer à l'en punir, Romuald, car, grâce au ciel, vous ne le connaîtrez jamais.

— Et pourquoi, dit le prieur avec la même expression morne et sombre, pourquoi lorsque vous étiez cachée sous cette robe avez-vous eu l'insigne folie de vous faire reconnaître ?

— Pour sauver une vie plus précieuse que la mienne.

Elle ajouta d'un ton de dédaigneuse indifférence :

— Moi, que m'importe ce peu d'existence qui m'est laissée ? Tenez, Romuald, vous me rencontrez dans l'enclos du cimetière, entre ces tombes, séjour des restes mortels qui tombent en poussière, et l'espace de l'air où la plante et l'oiseau respirent ; cette place sert à montrer que mon existence incertaine tient de l'un et de l'autre.

— Vous ne répondez pas, Bénita.

— Si vraiment ; je vous montre ce qu'il en est maintenant de ma vie… Que voulez-vous que j'en fasse ? Rester ici ? Pensez-vous que le séjour du couvent me soit bien doux avec l'affreux supplice de vous avoir devant les yeux tous les jours. Partir ? il me fallait un ordre de voyage que vous ne pouviez signer sans me connaître. Fuir comment ? et pour être jetée dans cette ville étrangère, où vos émissaires secrets m'auraient bientôt retrouvée pour achever leur tâche… Encore une fois, que faire de ma vie ?

— C'est ainsi qu'il vous a plu de la sacrifier en un instant, dit le prieur avec une sourde colère.

— Pour sauver Gabriel, répéta-t-elle. Lui, il est jeune, beau, il est aimé, il est heureux, il faut qu'il reste en ce monde.

Le front de Romuald devenait encore plus sombre.

— Et puis, ajouta-t-elle, je l'aimais… je l'aimais d'une pitié profonde.

— Vous aussi, Bénita ! dit le moine avec une amertume extrême.

Elle appuya sa main sur le tronc du saule, et inclinant la tête, n'ayant plus devant les yeux que les douces petites fleurs des gazons funéraires, sa figure s'apaisa, sa voix s'attendrit, tandis qu'elle se parlait à elle-même.

— Oui, dit-elle, je voyais Gabriel frappé par le même bourreau que moi, et je le plaignais ; je le voyais mon frère par le malheur, et je l'aimais. Depuis six mois, enfermée avec lui dans ces murs du cloître, je comptais ses souffrances avec les miennes. Un tyran odieux l'avait dépouillé de ses biens pour le livrer à la misère, la misère l'avait séparé de celle

qu'il aimait ; le désespoir l'avait jeté dans ce monastère. Mais la passion qu'il portait toujours dans son sein répandait autour de lui une atmosphère d'amour qui me ranimait un peu du froid de la mort. Il était jeune, le ciel devait venir à son aide pour lui donner un meilleur avenir ; je pouvais vivre en lui dans ces jours futurs, où l'espérance conduit, où l'imagination met le bonheur. Pauvre être égaré au milieu de toutes ces machines renfrognées, si laides de corps et d'âme, il s'y détachait par la douce lumière d'une âme jeune et pure. C'était un objet sur lequel je pouvais reposer mes regards, c'était un être ici, près de qui je pouvais me reposer de haïr. Et je m'attachais à lui, comme le font les habitants de l'autre monde, qui ne demandent rien en retour de ce qu'ils donnent, qui veulent seulement protéger et bénir.

Romuald était oppressé et frémissant ; tout son sang se portait à son cœur dévoré, torturé de jalousie. Dans sa terrible détresse d'amour, un tendre sentiment, de quelque part qu'il vînt, le remplissait des tourments de l'envie. Mais, nul n'aurait pu comprendre tout ce qu'il y avait en lui de rage secrète à entendre parler ainsi de Gabriel.

Il murmurait d'une voix âpre :

— Protéger… Et c'est vous qui parlez de protection !

— Mon Dieu ? dit Bénita en relevant les yeux avec assurance, vous êtes bien fort contre moi : vous avez vos cachots et le fer de vos assassins. Mais moi j'ai aussi pour vous faire trembler la pâleur de mon visage et le sceau de la mort que vous y avez imprimé ; ma protection peut donc valoir quelque chose. Ne vous ai-je pas déjà forcé, quand les nobles, les grands, le roi lui-même avaient échoué dans cette entreprise, à rendre la liberté à Gabriel ?

Le prieur secoua sa tête pâle et brûlante ; voulant en finir avec cette situation insupportable, il dit d'un ton absolu :

— Écoutez Bénita ; je vous ferai accompagner jusqu'à la porte de la ville, je vous fournirai les moyens de partir, et vous quitterez Paris pour toujours.

Elle fit un signe négatif, en ajoutant avec fermeté :

— Je ne le veux plus maintenant.

— Insensée ! s'écria Romuald.

— Je peux ici servir, peut-être… des infortunés.

— Vous !… que voulez-vous dire ?

— Vous oubliez, dit-elle avec un sourire à faire couler la sueur froide du front de Romuald, vous oubliez que je connais le chemin des souterrains, que je peux y pénétrer à volonté et apercevoir ce qu'ils renferment.

— Oh ! taisez-vous…

— Eh bien ! n'est-ce pas vous qui m'avez ouvert ces profondeurs, ces cavernes mortuaires, qui me les avez données pour domaine ?

— Si je vous ai fait descendre dans ces bas-fonds redoutables, je saurai bien aussi vous en fermer l'entrée.

— Non, si c'est le dévouement qui m'y conduit.

— Folie, dit le moine en frappant la terre du pied.

— Le dévouement est une folie sublime que Dieu protège.

— Croyez-vous donc, dit-il avec un regard d'un feu terrible, que je vous laisse le temps de l'éprouver.

Le visage de Romuald était bouleversé, creusé et livide ; il montrait la tempête de l'âme, et cette tempête devait tout ravager autour d'elle.

Mais loin de plier sous cet aspect menaçant, l'impétueuse jeune femme y vit la cruauté qui surgissait dans l'âme de Romuald offensé, et elle en sentit redoubler sa haine.

Ses sentiments violents éclatèrent dans ses grands yeux noirs étincelants, dans la rougeur qui revint une minute colorer son visage, dans sa voix profonde et vibrante ; elle brava le moine à son tour de toutes les forces de son courage et de son désespoir.

Et elle répondit d'un accent exalté, qui avait quelque chose de prophétique :

— Il ne me reste peut-être qu'un jour à vivre, mais sachez qu'un jour est souvent une année par les événements qu'il renferme. Vous savez certes bien les dangers qui peuvent m'atteindre et qui viennent de vous, mais vous ignorez ceux qui vous menacent… Ah ! vous comptez mes jours, Romuald, et vous ne pensez pas que Dieu compte les vôtres ! vous avez hâte de me voir mourir parce que vous avez en moi une mortelle ennemie, et vous ne pensez pas que Dieu doit avoir hâte de vous frapper parce qu'il a en vous un ennemi mortel !… Oui, cette incertitude de la fin est la consolation que la Providence envoie à l'opprimé… Si Dieu est juste, Romuald, vous vous détruirez de vos propres mains, votre grandeur ne vous servira qu'à vous forcer à être votre bourreau vous-même, parce que nul n'osera vous atteindre. Si

Dieu est juste, vous mourrez dans une nuit terrible, sans bénédiction ni prêtre, ni christ à implorer ; vous mourrez sur une terre maudite, où vous sentirez la mort venir pas à pas depuis les membres jusqu'au cœur, et où votre tombe restera inconnue de toute la terre.

Le front du moine ruisselait de sueur glacée, car il sentait réellement tomber sur sa tête cette malédiction impitoyable.

Une pierre de tombeau le séparait seule de Bénita appuyée sur le tronc du saule, et encadrée de ses branchages… il n'avait pas la force de répondre et il ne pouvait détacher d'elle ses regards.

La religieuse de Toulouse, les yeux armés de flammes, la tête nue, les cheveux épars, le front coloré d'indignation, l'imprécation à la bouche, belle d'une sainte colère, se montrait telle en ce moment que dans la nuit funeste où il avait été si criminel envers elle, et où elle l'avait si terriblement maudit.

Alors, il fut saisi de l'horreur la plus cruelle que l'on puisse éprouver, l'horreur de soi-même.

Il se rejeta en arrière et sortit précipitamment du cimetière.

TROISIÈME PARTIE

I

LES SOUTERRAINS

Romuald sortit du cimetière du couvent par une porte opposée à celle par laquelle il était entré. En ce moment, il ne s'aperçut pas d'un léger mouvement aux abords de cet enclos qui autrement lui aurait paru entraîner une extrême gravité.

Gabriel qui, ainsi que nous l'avons vu, s'attachait à ses pas, ne pouvant le suivre dans l'enceinte fermée, avait tourné la clôture, et, sans se montrer, l'attendait à l'autre sortie. À l'instant où cette porte de derrière s'ouvrait, le novice avait plongé un regard dans l'étendue dont un ardent crépuscule remplissait les sentiers de lumière.

Et ce regard de Gabriel était arrivé jusqu'au grand saule.

Mais pendant cela, Romuald s'éloignait, livré à cette passion dominante, exclusive, dont nous avons parlé, et dont l'influence était telle qu'à cet instant, il avait déjà oublié ses remords, ses dangers, la présence de Bénita, la crainte de Gabriel.

C'était l'amour immense, absolu, qui remplissait son âme.

À dix pas du cimetière, il entra dans l'une de ces petites chapelles que l'on trouve dans tous les jardins de monastères ; celle-ci consistait en quatre colonnes soutenant un dôme qui abritait une lourde statue de saint Augustin. Le supérieur, en cet endroit, parut rester en prière jusqu'à ce que l'ombre du soir fût tout à fait tombée.

Ensuite, il passa derrière le massif piédestal ; il éloigna des plantes rampantes qui couvraient le sol, souleva une large dalle qui se trouva ainsi découverte, et entra dans l'ouverture qui se fit voir, en renfermant aussitôt la dalle sur sa tête.

C'était là la seconde entrée des souterrains, laissée hors d'usage depuis plus d'un siècle, et même inconnue de la plupart des religieux de la communauté.

Cependant une lanterne allumée se trouvait au sommet de l'escalier qui descendait dans ces profondeurs ; Romuald la prit, et après avoir franchi une cinquantaine de marches ruinées, croulantes, arriva dans les souterrains.

Ces bas-fonds, anciennement pratiqués pour servir à la défense du monastère, étaient ainsi divisés.

Un vaste caveau, dans lequel on descendait par l'escalier situé au fond du cloître, avait à gauche, du côté de la Seine, une rangée de cachots, lieu de pénitence des moines, et dont quelques-uns, tels que les *in pace*, étaient baignés d'eau dans les crues de la rivière. C'était la seule partie des souterrains qui fût encore fréquentée.

Un couloir s'ouvrait à droite.

À peu de distance, se montrait une baie de porte, au cintre rompu et dégradé. Le rayon de la lumière, lorsqu'il

passait en face de cette ouverture, montrait dans l'intérieur un guerrier armé de toutes pièces et couché sur le sol : c'est-à-dire que le corps jeté là étant depuis longtemps décomposé et tombé en poussière, son armure, qui était restée intacte, casque, cuirasse et le reste, figurait encore son image. Puis il apparaissait aussi quelques énormes chaînes pendues à la muraille. Au-delà tout était ténèbres.

On nommait cette cavité *la chambre mortuaire*, ou *la chambre du chevalier*, mais on n'en avait vu que l'abord ; depuis une centaine d'années, l'entrée étant interdite par la règle du couvent, et surtout par l'horreur qu'elle inspirait.

Elle se prolongeait vers le levant, et avait là une sortie secrète, qui donnait dans l'endroit appelé *la vallée*, lieu alors inhabité.

Romuald passa plus rapidement devant l'entrée de ce souterrain, et en détournant la tête.

Après le couloir, et une certaine étendue de dédales, il trouva un escalier qui le ramena à la hauteur du sol.

Avant d'y prendre pied, il déposa sa lumière ; puis une trappe qu'il souleva lui donna accès dans un endroit bien différent des souterrains, mais encore à demi obscur.

C'était un petit vestibule, tendu à deux pieds du mur d'une épaisse tapisserie qui en dissimulait l'entrée ; en face se trouvait une porte, dont la partie supérieure était en fer ciselé à jours, et l'étroit réduit n'était éclairé que par le faible scintillement qui venait à travers ses découpures de la chambre voisine, où il y avait de la lumière.

Romuald était arrivé par dessous terre dans le pavillon de la nuit.

Et Clotilde de Beaulieu, depuis cinq jours enlevée à sa famille, était enfermée dans cette retraite.

Déjà deux fois, Romuald était venu s'agenouiller devant cette porte, contempler la jeune fille, les mains jointes, les yeux humides de larmes, et s'était retiré sans avoir la force d'affronter sa présence.

Le soir du combat, après avoir fait si vaillamment flamboyer cette puissante épée devant laquelle les hommes d'armes s'étaient retirés, il était venu, plus faible qu'un jeune homme, courber le front et soupirer devant ce seuil.

C'est que Romuald aimait avec une violence, une idolâtrie au-dessus de tout au monde.

Sa vie claustrale lui avait laissé l'âme neuve et enthousiaste de la jeunesse ; son âge donnait à cette passion une ardeur infinie : les rayons du couchant sont bien plus brûlants que ceux du matin.

Une minute encore, il s'arrêta devant la porte à jours avant d'entrer dans cette chambre redoutable pour lui.

À l'intérieur mademoiselle de Beaulieu était assise sur un canapé, à côté d'une petite table servie d'un souper auquel elle avait à peine touché. Une prostration profonde était empreinte sur ses traits qui portaient toujours en même temps un air d'étonnement et d'attente inquiète. Clotilde, à la violence dont on avait usé envers elle en l'arrachant aux gens de sa suite, et en l'emmenant dans une litière fermée, s'était crue la proie de malfaiteurs qui en voulaient à ses joyaux et à son aumônière. Mais au moment où la litière arrivait, un de ses rideaux s'était légèrement soulevé, et elle avait aperçu à la lueur des étoiles la façade du couvent des Augustins. Ensuite ses yeux avaient été bandés, et ne

s'étaient rouverts que dans ce pavillon. Elle savait néanmoins dans quelle enceinte elle se trouvait, et cette connaissance, en diminuant ses craintes, augmentait sa surprise.

Elle était servie par un moine long et maigre, au front rembruni, qui lui apportait les objets nécessaires à son usage, sans lui parler ni répondre à ses demandes.

La chambre circulaire dans laquelle elle se trouvait était éclairée le jour par quatre étroites fenêtres ouvertes dans le dôme qui ne laissaient voir que le ciel, la nuit par une coupe d'huile parfumée qui brûlait constamment posée sur un trépied de bronze, les tentures et l'ameublement de velours, d'un vert foncé, en étaient riches, mais tristes et sévères.

En ce moment, la jeune fille qui venait de voir finir encore une journée sans que rien fût venu l'éclairer sur son sort était profondément accablée.

Enfin la clef se fit entendre dans la serrure, la porte de fer tourna sur ses gonds et le père Romuald entra.

Tout l'orgueil, toute l'austérité du moine étaient alors tombés ; sa tête s'inclinait sur sa poitrine ; une langueur qui semblait venir des souffrances du cœur donnait quelque chose de plus jeune à ses traits ; sa démarche avait cette hésitation tremblante de celui qui s'avance en suppliant.

Clotilde, à sa vue, poussa un cri de joie et se précipita si vivement vers lui qu'elle tomba presque à ses pieds.

— Ô mon père ! dit-elle, dans la maison de mes parents, vous veniez comme un saint ministre de Dieu, dont la présence bénis notre demeure. Ici, vous êtes cent fois plus encore, vous êtes un sauveur ardemment attendu ; vous allez m'apprendre le sujet du traitement bizarre auquel j'ai été en

butte, et me rendre à ma mère… Oh ! oui, surtout, me rendre bien vite à ma mère !

Elle était plus ravissante que jamais avec sa pose inclinée, qui donnait plus de douceur, de timidité à son frais visage, qui faisait tomber ses cheveux blonds, défaits, presque aux pieds du moine, surtout avec sa naïve confiance, qui allait si bien à sa jeune et suave beauté.

Romuald, au milieu de toutes les femmes du monde qui avaient eu un vif attrait pour son cœur, s'était surtout attaché dans son immense besoin d'amour à celle qui était le plus femme, à une jeune fille qui tenait positivement encore d'une fleur.

En ce moment, debout devant elle, il la contemplait en silence. Il entrouvrit la bouche pour lui parler, mais le souffle expira sur ses lèvres ; il se pencha pour la relever, mais à l'instant d'effleurer sa taille, il trembla et replia vivement ses bras sur sa poitrine.

Sans répondre à ses demandes, il lui fit signe de se replacer sur le canapé et s'assit devant elle.

Ce qu'il avait à dire lui coûtait tant d'efforts, que la pensée en précédant la parole, fit monter une rougeur ardente à son visage.

Clotilde en ce moment rencontra son regard, et la même rougeur brûlante couvrit ses traits. Elle trembla sans savoir pourquoi.

Enfin Romuald, forcé de prononcer l'arrêt qui tombait sur tous deux, rassembla ses forces et dit d'une voix ferme :

— Clotilde, c'est moi qui vous ai fait venir ici. Et je vous aime.

Elle joignit les mains et recula par un instinct d'effroi, mais sans comprendre encore ces mots.

— Écoutez, reprit le moine : si un rocher arraché de sa base par le vent, écrasait en roulant une faible plante, maudiriez-vous ce roc inerte poussé par une force supérieure ?

— Je ne sais… oui… non sans doute, dit-elle, trop tremblante pour pouvoir ni comprendre ni répondre.

— Il en est ainsi de moi, continua Romuald, je vais où le vent de l'orage me conduit ; ce qu'on appelle amour, passion, ces sentiments dont les noms ont frappé votre oreille, mais que vous n'avez jamais bien pu comprendre, ces sentiments impétueux, brûlent, tourbillonnent en moi avec une violence à laquelle nulle vertu ne peut résister. Et si vous en êtes victime, Clotilde, c'est la fatalité et non pas moi qu'il en faut accuser.

— Ma mère ! ma mère ! s'écriait la jeune fille étourdie de surprise et d'effroi.

— Oh ! silence ! dit Romuald, vous me déchirez de remords avec ce cri d'innocence et de douleur.

— Mais c'est affreux, dit Clotilde en pleurant, de ne vouloir pas me rendre à ma mère.

Il la regarda d'un air de tendre pitié.

— Enfant ! dit-il, ne me juge pas. Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que d'être homme, homme à la sève ardente, impétueuse, ayant besoin de toute la nature pour respirer, pour aimer, ayant besoin de toute l'étendue du monde pour agir, et de se voir, dès vingt ans, étouffé sous la voûte d'un cloître qui vous dérobe l'univers, de traîner sa robe sur les dalles de ce cloître, et de revenir toujours sur ces mêmes dalles

jusqu'à ce qu'elles s'usent sous vos pas, d'être enfermé, serré, étreint dans des murailles qui refoulent en vous toutes les puissances de votre être, jusqu'à ce qu'enfin cet or fondu en lave ardente, et ne pouvant s'élancer au dehors, dévore le creuset où il coule.

Clotilde incapable de comprendre un mot de ce langage, et ne l'écoutant pas, mesurait de l'œil la hauteur où se trouvaient les fenêtres, et songeait s'il n'y avait pas moyen de les atteindre pour s'enfuir.

— Jusqu'à présent, continuait Romuald, je n'ai connu que l'ivresse de l'imagination et des sens ; mais depuis que je t'ai rencontrée, c'est le véritable amour, l'amour pur, chaste, immense, qui s'est emparé de mon âme. J'ai tout risqué, ma vie, mon honneur, celui de ce puissant monastère, pour te tenir seulement en la possession de mon regard, pour te voir avec respect, avec idolâtrie ; je donnerais plus encore s'il était possible, je donnerais la vie éternelle pour être aimé de toi une minute comme je t'aime.

— Oh ! maudit soit ce mariage qui vous a fait venir chez ma mère ! dit Clotilde en détournant la tête du moine. Maudite soit cette pensée qui m'a fait sortir la nuit, et livrée aux mains de vos ravisseurs !

— Les circonstances n'y font rien, dit Romuald. Je t'aimais. Et je t'aurais revue ailleurs qu'à ce contrat de mariage, je t'aurais fait enlever ailleurs qu'à ton retour de Saint-Paul. Je t'aimais ; il me fallait te posséder en ma puissance. Et tu es ici.

Clotilde éperdue et appelant un secours divin murmurait :

— Ô mon Dieu, mon Dieu ! ô Gabriel !

— Gabriel est moine, dit Romuald en pâlissant, Gabriel est perdu pour toi pour toujours.

La jeune fille avait le sein brisé de sanglots ; elle jetait des cris étouffés ; des larmes coulaient à flots sur son visage pressé de ses deux mains.

Et cependant, ce n'était pas elle qui souffrait le plus.

Romuald avait le sein déchiré de jalousie et d'amour impossible.

La passion était positivement en lui en ce moment une fièvre, un délire. Il laissa encore s'exhaler ses pensées, ses souffrances en s'adressant à la jeune fille, sans songer qu'elle ne pouvait le comprendre.

— Oh ! si tu savais, disait-il, ce qui se passe en moi ! Avoir un cœur vierge avec un esprit lumineux, puissant, qui en juge, en mesure tous les tourments, avoir un cœur vierge avec la certitude qu'il ne pourra jamais faire partager ses ineffables tendresses ! Être l'homme le plus faible, le plus aimant qui se soit jamais prosterné aux genoux d'une femme, et se voir là avec un corps vieilli par l'âge, par les austères travaux, par le désespoir… Et pourtant, Clotilde, Dieu le sait, je t'aime comme le plus jeune, le plus amoureux des hommes, des anges, pourrait t'aimer… Il y a deux jours je suis venu ici, à la porte de cette chambre ; je t'ai aperçue endormie sur les coussins de ce canapé ; une larme, reste des douleurs de la journée, était encore à ta paupière, et le sourire de ton rêve errait sur tes lèvres. Tu dormais, chère et sainte enfant. Et moi qui naguère aurais anéantit des hommes et foulé leurs corps aux pieds pour satisfaire le moindre de mes désirs, je fus retenu sur le seuil par la crainte de troubler ton sommeil ; je ne voulus pas te faire ce léger

mal d'interrompre ton rêve. Je n'osai faire un pas en avant ; je m'agenouillai sur la pierre, je priai et je pleurai.

En disant cela, la voix de Romuald était changée comme son visage ; elle vibrait de toutes les suaves mélodies de la tendresse.

— Et dans la nuit suivante, continuait-il, ton image revêtue de toutes les formes de ta délicieuse beauté était sans cesse devant moi ; elle passait sur les murs de ma cellule ; elle se glissait sous les rideaux de ma couche ; et alors, quand elle venait à m'effleurer en passant, elle allumait dans mon sang une fièvre si violente, que j'étais forcé de me jeter sur la dalle froide, d'y presser ma poitrine pour faire passer son froid dans mes veines. Eh bien, si dans ce moment on m'eût offert ta possession, j'y aurais renoncé pour être aimé de toi, un jour, une heure, pour qu'il y eût un sentiment commun entre nos cœurs, pour connaître le bonheur d'être aimé avant de mourir.

Romuald était admirablement beau en parlant ainsi ; les sublimes expressions de l'amour et du malheur vrai ajoutaient un charme infini à sa figure si pleine déjà de noblesse, de grandeur. Toute femme en eût été frappée ; Clotilde même en eût peut-être subi l'influence. Mais la pauvre enfant se cachait dans les coussins de velours qui l'entouraient pour fuir la vue de ce moine effrayant.

Et comme en ce moment il fit un mouvement pour s'approcher d'elle, elle se leva, se jeta de l'autre côté de la chambre, et dit avec un ton de ferme résolution :

— Je ne veux plus vous revoir.

— Et comment feras-tu, faible enfant ? dit-il avec un triste sourire.

— Je mourrai, dit Clotilde.

Il frissonna, car il venait de traverser le souterrain qui lui apportait un affreux souvenu.

La jeune fille fut joyeuse en s'apercevant qu'elle le faisait souffrir, et répéta en appuyant davantage :

— Oui, je me tuerai.

— Te tuer, Clotilde ! dit Romuald. Et où en trouveras-tu les moyens ?

— Ces barreaux de fer qui sont là-haut à mes fenêtres, je les arracherai, et il y en aura bien un assez aigu pour me faire un poignard.

— Pauvre petite, tu ne saurais les atteindre, et tous les efforts de ton bras ne pourraient seulement les ébranler.

— J'irai sous ces ombrages dont je vois les rameaux monter au-dessus du pavillon, et je trouverai bien dans le gazon quelques brins de ciguë pour m'empoisonner.

— Mais tu es séparée de ces ombrages par des portes qui ne s'ouvrent pas, par des murs qui t'en éloignent plus que si dix lieues étaient devant tes pas.

— Ô mon Dieu ! dit-elle d'une voix affaiblie, il n'y aura pas besoin de rien de cela pour éteindre ma vie… la mort viendra bien toute seule… je le sens, je souffre tant.

Et elle retomba sur le canapé, inerte, pliée comme une plante détachée de la terre.

— Oui, ajouta-t-elle à demi-voix, je penserai encore à ma mère, à Gabriel, et je mourrai.

La lampe posée sur son trépied, au milieu de la chambre, versait une lueur blanchâtre ; ses rayons étaient atténués, par la nuance foncée des tentures ; cette rare lumière et le ton brun sur lequel la tête de Clotilde se détachait, la faisaient paraître plus pâle encore que ne l'avaient fait la douleur et le manque d'air, dans cette retraite où elle était enfermée.

Romuald eut pitié de cette jeune fille, il voulut sortir, mais s'arrêtant devant elle, il la contempla encore un instant.

Il tenait les bras croisés sur sa poitrine ; le rayon brûlant de son regard s'amollissait en passant à travers des larmes ; sa tête inclinée portait comme en entrant cette expression de mélancolie profonde qui vient se peindre sur les traits lorsque l'ouragan des passions a bouleversé, abattu, déraciné l'âme, et qu'il ne reste au corps affaibli qu'une langueur mortelle et l'amour sous un voile de deuil.

— Non, c'est impossible, dit-il, réfléchissant sur la jeune beauté qu'il avait devant les yeux, c'est impossible que cette âme si harmonieusement liée à ce corps charmant s'en détache encore, c'est impossible que l'étincelle de feu céleste abandonne cet être adorable, ce lis vierge, ce vase d'élection et qu'il tombe en poussière, parce que le regard d'un amour forcené se sera porté sur lui… ô Clotilde, si Dieu pouvait m'entendre, je le prierais pour toi contre moi-même.

Puis il ajouta avec un geste solennel, comme si une prévision lucide venait de l'éclairer :

— Certainement, il faut que l'un de nous deux soit anéanti par cette passion terrible, et si Dieu est juste, ce sera moi.

Et il sortit.

II

LE CONSEIL SECRET

Cependant le supérieur des Augustins en rentrant dans sa cellule et en jetant enfin un regard lucide sur lui-même, se vit perdu. Avec Bénita vivante et la tendre pitié de celle-ci pour Gabriel, les secrets du moine parjure et meurtrier devaient être bientôt connus de la communauté et du monde.

Romuald avait des adversaires auxquels il ne pouvait se soustraire qu'en les frappant le premier. Et quelle que fût son épouvante pour ce qu'il avait à faire, il passa le reste de la nuit à réfléchir aux nouveaux ordres qu'il devait donner à son âme damnée, le fanatique Saint-Romain.

À cette même heure, une autre cellule au-dessus de sa tête, réunissait clandestinement le frère Hilaire, Gabriel et Bénita.

Gabriel, après le regard jeté dans l'intérieur du cimetière, et qui lui avait montré une femme sous le froc de frère Tristan, avait eu une révélation subite des mystères que pouvait renfermer le couvent, accompagnée de tout l'effroi que devait apporter une telle lumière.

Il n'avait fait qu'un pas de l'endroit où il était pour se trouver auprès du frère Hilaire, le confident de tous ses malheurs, lui disant les sujets de trouble qui étaient venus fondre dans son esprit, et réclamant impérieusement de lui de compléter ses explications. Ainsi, tous deux pour s'entretenir en

liberté et avec Bénita elle-même, étaient parvenus, dans l'ombre, à gagner la cellule de cette dernière.

L'étroite retraite renferme donc ces trois personnages.

Leur fenêtre dans les combles et ouverte sur le ciel ; ils reçoivent l'air pur de l'espace, et quelques limpides étoiles leur versent en passant de favorables influences.

Fatigués de la chaleur et des émotions de la journée, ils se sont assis sur la paille retirée de la couchette de Bénita ; puis enveloppés d'une ombre tiède et douce, ils entrouvrent leurs frocs et rejettent la lourde étoffe à l'abandon.

Ce ne sont plus des moines, ce n'est plus le couvent. Il y a là un vieillard, dont la figure est sillonnée de ces rides qui se creusent sur les traits à toutes les choses hideuses que l'on voit dans la vie, à la colère qu'elles inspirent, et qui forment à la fin le masque de l'âge avancé. Il y a un jeune homme plein d'ardeur qui, en face de l'avenir toujours effrayant, croit sentir en lui la force de le vaincre. Il y a aussi une femme qui a été martyre de la méchanceté, qui, sans avoir rien fait pour le mériter, a subi d'atroces souffrances.

Non, ce n'est plus le couvent, c'est le monde.

— Il ne s'agit plus de rien me dissimuler, dit Gabriel avec véhémence ; ni vous, cher frère Hilaire, ni vous, être mystérieux, que je vois avec tant de surprise sous ce vêtement, dans ce cloître…

— Et qui suis la religieuse Bénita, interrompit-elle, vous pouvez savoir mon nom.

— Il faut, continua Gabriel, il faut que je sache que penser de ce repaire, dans lequel, dit-on, Clotilde de Beaulieu est enfermée.

— Tout ce que vous savez, dit Hilaire, vous a été appris en dehors de ma volonté par cette infortunée qui voulait vous faire détester votre maître… et à laquelle hélas ! les ressentiments sont bien permis !… N'ayant point manqué à la loi du silence pour les choses importantes, je n'ai pas de raisons maintenant pour vous cacher le reste.

Et le bon et simple vieillard continua.

— Je suis l'un des anciens du couvent… frère jardinier, j'ai vu cinquante fois, en comptant bien, fleurir et mûrir la récolte de petits pois dans le potager… À force de rester enfermé dans ces murs du cloître, j'ai pris le goût de les étudier, ils me racontaient l'histoire du passé ; et en voyant partout dans les ouvrages des hommes l'empreinte de la défense, de la lutte, de la guerre, je trouvais meilleures encore les œuvres de la terre, où l'on ne voit que la bonté bienfaisante pour les créatures humaines.

« Dans mes investigations continuelles, je découvris qu'il existait derrière la statue de saint Augustin une seconde entrée des souterrains, ignorée de tous les moines, ou du moins du plus grand nombre. Je pensai qu'en ménageant bien mes démarches, je parviendrais à m'ouvrir cette entrée et à frayer toute l'étendue de ces profondeurs… Une année de recherches et de soins pour les précautions qu'il y avait à prendre ne m'effrayait point pour satisfaire ma fantaisie. Je parvins à mon but, et je parcourus plusieurs fois la partie des souterrains qui est maintenant interdite à tout le monde. Je vis la chambre mortuaire, ossuaire des victimes de tous les âges, avec ses squelettes, ses restes humains pulvérisés, et dont l'armure d'un mort garde l'entrée. Je découvris la sortie dérobée de ce caveau qui va s'ouvrir dans la vallée. Je péné-

trai dans le couloir qui conduit par dessous terre au centre du pavillon de la nuit.

« Ce fut la Providence qui le voulut ainsi.

« Une nuit… celle qui suivit la Toussaint dernière, je rêvais que l'une des victimes du passé dont j'avais vu les restes dans le souterrain, se relevait de sa longue mort et m'appelait pour que j'allasse lui donner la main dans le chemin qui ramenait sur terre… C'est bien étrange, n'est-ce pas, mes enfants, que j'aie fait un tel rêve qui se soit trouvé vrai ? et pourtant je vous affirme dans toute la sincérité de mon âme que c'est l'exacte vérité. Je me sentis conduit par une impulsion irrésistible à descendre dans les caveaux… Ah ! ce n'était pas une morte de cent ans qui m'appelait par la voix du songe… c'était une infortunée frappée quelques heures auparavant… c'était Bénita qui n'avait pas achevé d'expirer dans cette horrible fosse.

Gabriel écoutait, pâle et frémissant.

— Un mot suffira pour vous apprendre comment elle y était venue, poursuivit le frère Hilaire. Le père Romuald avait vu cette jeune religieuse, et enivré de sa beauté, son délire avait été jusqu'au crime. Saint-Romain, chargé de la conduire par le passage secret des souterrains et de lui donner les moyens de partir, l'avait assassinée dans les profondeurs de la chambre mortuaire, où l'on ne devait jamais retrouver son corps, pour assurer éternellement son silence.

— Ah ! le monstre ! s'écria Gabriel, pour un motif semblable !

— Saint-Romain, dit le frère Hilaire, briserait une ronce qui se trouverait devant les pas de son supérieur, pour épargner à ses pieds sacrés la légère piqûre. Et devant son dé-

vouement forcené, une femme ne compte pas plus qu'une ronce.

Le vieillard continua :

— La voilà, cette pauvre Bénita, presque aussi pâle encore que lorsque je l'enlevai dans mes bras et l'emportai dans ma cellule. Je la rappelai à la vie ; je la cachai sous un froc de moine. En raison de circonstances qu'il serait trop long de vous exposer, il n'existait pour moi aucun autre moyen de la sauver. Le matin, avant que personne encore fût levé, nous descendîmes sous le porche, je fis retentir la sonnette du couvent, et un moment après, au lever de la communauté, je présentai le frère Tristan comme un religieux qui nous venait du Midi… Saint-Romain n'a rien soupçonné, grâce à Dieu… puis parce qu'il est difficile de reconnaître une morte dans quelqu'un que l'on rencontre en ce monde.

Bénita, pendant ces mots, n'avait sur les traits qu'un mélancolique sourire.

— Et depuis, mon bon frère Hilaire, dit-elle, depuis vous avez fait une chose plus difficile que de me rendre à la vie, ah ! certainement ; vous m'avez fait supporter le séjour de ce couvent des Augustins, qui n'est autre que l'enfer sous les lois de Satan.

— Chut ! il ne faut pas le dire ! murmura le digne frère.

— Vos complaisants entretiens, poursuivit Bénita, ont souvent soutenu, raffermi mon âme ; vous me contiez pour me distraire les histoires du couvent… C'est ainsi qu'en apprenant les malheurs de Gabriel, vous m'avez appris à le plaindre et à l'aimer.

— Et vous, dit le religieux, vous m'en avez payé en allant indiscrètement lui rapporter tout ce qui le concernait.

Pour Gabriel, il n'écoutait plus, transporté de colère, d'épouvante, il se leva en s'écriant :

— Et c'est un sentiment semblable sans doute, c'est un horrible amour qui a conduit cet infâme moine à faire enlever Clotilde.

— Oui, dit Bénita, mais nous sommes ici pour la sauver, et nous y parviendrons.

— Je le crois bien ! dit Gabriel avec un rire strident ; il n'y a pour cela qu'à donner un coup de poignard dans le cœur de Romuald, et ce sera fait ce soir.

— Mauvais moyen, dit le frère Hilaire en secouant la tête.

— J'en jure Dieu ! dit avec violence Gabriel. Le moine n'est pas invulnérable, et il ne manque pas de lames bien affilées au couvent.

— Oui, dit Hilaire, mais à ce coup de poignard là, on jetterait l'assassin du supérieur dans un cachot, dont cette fois, ni le roi ni la loi ne pourraient plus jamais le faire sortir !

— Que m'importe !

— Ainsi, vous seriez pour toujours séparé de Clotilde et du monde… Nous ne sommes pas réunis ici en conseil pour arriver à ce beau résultat là.

La religieuse dit d'un ton doux et lent :

— Moi, j'ai pensé que nous pourrions, entre nous, mettre le feu aux quatre coins du couvent, et qu'à la faveur du trouble…

— Insensée ! qui commence par éveiller les ennemis auxquels elle veut se soustraire, interrompit le vieillard, et qui va leur tirer les yeux avec des flammes pour mieux se cacher d'eux.

— Les portes du bord de l'eau seraient ouvertes, continua Bénita, la foule entrerait, et avec les sapes de l'incendie, nous ferions abattre le pavillon de la nuit.

— Et vous ne pensez pas, dit Hilaire, que le père Romuald, qui donnerait tous les couvents du monde pour ce petit coin de terre, serait là pour vous en empêcher… Mille fois insensée !

Tous deux se taisaient abattus.

— Au nom du ciel ! poursuivit le vieillard, vous Gabriel, et vous, pauvre Bénita, ne songez pas à lutter contre deux cents moines. Vous trouvez des moyens qui satisferaient pleinement la vengeance, la colère j'en conviens, mais qui vous perdraient tous deux. Tentez plutôt seulement le salut, en laissant au ciel le soin de punir.

— Frère Hilaire, que faut-il donc faire ? demandèrent ses amis.

— Vous, Gabriel, répondit-il, écrivez de suite au capitaine Montlouis de se trouver demain dans la matinée sur la promenade du bord de l'eau, vers le mur du monastère… rien autre… je ferai parvenir votre lettre à temps… demain je vous procurerai la facilité d'échanger quelques mots avec le capitaine, et vous lui donnerez vos instructions.

— Qui seront ?

— De se rendre la nuit prochaine avec une litière, à onze heures, dans la partie de la vallée qui touche au monastère…

— Ah ! c'est vrai ! dit Gabriel en se pressant le front, la rage m'éblouissait la vue… je ne pensais pas à des ressources plus favorables, qui sont peut-être entre vos mains.

— J'y pensais, moi.

— Par la connaissance que vous avez des passages souterrains, vous pouvez nous donner les moyens de délivrer Clotilde et de fuir.

— Toute science est triste, dit le vieillard, celle de ces bas-fonds ténébreux plus que toute autre, et elle ne me promet pas même d'une manière certaine de vous sauver. Mais pourtant, il y a assez de chances de réussite pour qu'il faille le tenter. Demain, à onze heures de nuit, nous descendrons clandestinement à la chapelle, nous prendrons le passage secret, en fixant la trappe derrière nous, pour nous gagner au moins du temps si quelqu'un devait y descendre dans cette nuit. Nous irons au pavillon de la nuit délivrer la prisonnière, puis nous nous enfoncerons dans cette chambre mortuaire, dont moi seul maintenant peux oser franchir le seuil horrible, et à l'extrémité, nous trouverons la sortie dérobée de la vallée, que je connais le moyen de dégager… Ensuite, si c'est un effet de la bonté de Dieu, ajouta le religieux, en s'inclinant, vous franchirez cette dernière barrière pour rejoindre le capitaine Montlouis et recouvrer la liberté.

Gabriel et Bénita s'agenouillèrent devant le vieux frère Hilaire, ils baisèrent ses mains en pleurant ; et, du fond de leur âme, ils prièrent le ciel pour que le bon moine ne fût victime en rien de son humanité.

III

UN JOUR DE GRANDE FÊTE

Le lendemain, 22 mai, était le jour de la Pentecôte.

Pour cette fête solennelle, le monastère n'était que pompes, carillons, prières et réjouissances.

Après le déjeuner, et en attendant la grand-messe, on avait récréation ; toute la communauté s'éparpillait dans les jardins.

Le frère jardinier déclara que la récolte de fleurs de tilleuls devait être faite ce jour-là ; et que pour leur amusement, les plus jeunes frères et novices allaient prendre des paniers et monter aux arbres.

Le jardin, si riche et si plein de soleil matinal, offrait un coup d'œil splendide, surtout dans le beau rideau d'arbres qui s'étendait à sa limite ; le sommet des tilleuls était magnifiquement doré, avec ses profusions de fleurs jaunes qui absorbaient et réfléchissaient les rayons du ciel.

Gabriel avait compris un regard du frère Hilaire.

Il s'était élancé sur l'un des tilleuls les plus rapprochés du mur de clôture, et il s'était avancé jusqu'au bout de la grande branche qui en couronnait la crête.

De l'autre côté de ce mur, c'était la rive verdoyante de la Seine, remplie de monde dans ce jour d'été et de fête ; et au-

delà, la rivière nuancée de rayons et d'azur, et couverte aussi de belles barques ornées de banderoles.

À cet endroit du rivage sur lequel la branche avancée du tilleul jetait son ombre, se tenait le capitaine Montlouis dans son brillant uniforme.

Gabriel était penché au sommet du mur, Montlouis, le pied appuyé sur la borne qui en marquait la base ; les deux amis n'eurent besoin que de quelques mots entrecoupés pour s'entendre ; le service demandé par le prisonnier du couvent fut en une minute compris et accordé par l'officier des compagnies du roi.

Mais ensuite, avant de redescendre, Gabriel jeta un regard à l'horizon.

— Oh ! quelle agréable perspective ! dit-il, quel tableau mouvant et plein de charmes !

— Oui, cet espace animé, ce monde qui respire, c'est la liberté, dit Montlouis. Regarde là, mon ami, tu le peux, car tu vas bientôt la reconquérir.

— Il me semble que je vois la promenade, la rivière et la jeunesse joyeuse pour la première fois.

— Et c'est vrai, Gabriel, tes yeux s'ouvrent en effet à tout cela, parce que tu vas commencer une vie nouvelle.

— Tu le crois ?

— J'en suis sûr… je veux compter enfin sur ta délivrance.

— Mais quelle est donc cette jolie demoiselle, assise au pied de l'arbre voisin, et ayant elle-même à ses pieds un cavalier dont je ne vois que la toque et le panache.

— Cette demoiselle est la fille de Beautru, juge au Châtelet ; et qui, sans archers ni recors, fait plus de prisonniers que son père.

— Mais les rend plus heureux.

— Et la toque que tu aperçois appartient à la tête de notre ami Brisard.

— Quelles jolies barques pavoisées, dans lesquelles on entend de la musique, et qui s'en vont promenant des femmes et des mélodies.

— Je les suivais tout à l'heure, moi qui adore les unes et les autres.

— Également ?

— Oui, parce qu'elles sont également charmantes, et s'enfuient de nous avec une égale vitesse.

— Voici tout là-bas… dans la barque verte… une jeune fille et un jouvenceau, si légers tous deux que la rame les emporte au vol… et que je n'aperçois déjà plus de la demoiselle que son corsage rouge et sa croix d'or.

— Cette demoiselle est la petite Isolande, de la corporation des bouquetières, qui au temps des roses qu'elle récolte pour les autres, veut en cueillir aussi quelques-unes pour elle.

— Et le cavalier ?

— C'est Jouvenel, qui lui sert de rosier.

— Que c'est beau un jour de Pentecôte !… en dehors du cloître.

— Oui, quand c'est le plaisir qui célèbre la fête, et que le Saint-Esprit descend sur les gens assemblés pour leur apprendre à s'amuser.

— Chut !… J'entends le père Pacôme qui m'appelle… Adieu à tout cela.

— Non pas adieu, mais au revoir.

Gabriel descendit rapidement.

C'était l'heure de la grand-messe, et un moment après tous les moines étaient réunis à l'église.

La cloche, dans sa volée légère, tintait les sons joyeux et sonores qui annonçaient la grande fête. La nef répondait par ses chants. Le maître-autel était un monceau de dorures et de pierreries. Le denier de la veuve, tombant depuis des siècles dans la besace du moine mendiant, s'était fondu en lingots d'or et transformé en tabernacle, en ciboires, en vases et flambeaux de mille formes qui couvraient, encombraient l'autel, faisaient jaillir les rayons de leur soleil terrestre, étalaient leur luxe sacré, pour la plus grande gloire de Dieu et les satisfactions d'orgueil des moines.

Dans leurs stalles de marbre, les pères du chœur lisaient les litanies des saints, et les frères rangés en deux files doubles le long de la nef répondaient à chaque verset.

Le père Romuald monta en chaire.

Il tonna contre les désordres qui régnaient encore dans le monastère malgré tous ses efforts pour y rétablir la règle primitive. Et, soit austérité réelle, soit pressentiment de

quelque désastre imminent, on n'avait jamais vu son front aussi sombre. Il semblait n'avoir à entretenir les hommes que des colères de Dieu ; son éloquence était toute de menaces et d'anathèmes.

Puis l'orgue et le plain-chant recommencèrent à résonner sous la voûte.

Godebert et Saint-Romain étaient à côté l'un de l'autre, au bout de la file des frères. S'apercevant que les deux moines placés devant eux, vu la longueur de l'office, s'étaient à peu près endormis sur leurs livres de prières, ils commencèrent à échanger quelques mots à voix basse.

— Ces litanies sont longues comme d'ici à Rome, dit Godebert. Et pendant cela, le vin s'échauffe.

— Oui, dit Saint-Romain, et tu aurais besoin de boire pour te soutenir dans l'opération qui t'est commandée aujourd'hui.

— Dis donc dans la triste et vilaine besogne.

— Si elle avait pu être faite par un homme seul, on n'aurait pas eu recours à toi.

— Oh, je le crois bien ; tu t'en serais chargé pour obéir au prieur, tu ferais le diable !… il t'a donc donné ses ordres ce matin ?

— Oui, à son auguste lever dans sa cellule vénérée.

— Et tu n'as rien répondu à pareil commandement ?

— Je me suis incliné, j'ai baisé la terre à ses pieds, et je suis sorti.

— Diantre ! le père Romuald en veut donc bien à ce jeune frère Gabriel ; il l'avait condamné à dix ans de cachot pour une pauvre petite peccadille, et à présent, il le condamne à être jeté tout vivant dans cette affreuse tombe, et pour toujours.

— C'est à nous de l'enlever pendant son sommeil, de l'enfermer au cachot où il doit finir ses jours, tandis que le lendemain nous dirons dans tout le couvent, avec un air de tristesse, qu'il est mort d'apoplexie dans son lit.

— Et Dieu sait pourquoi une telle rigueur !

— Ce n'est pas le premier frère que la loi occulte et toute-puissante d'un prieur ait fait disparaître ainsi du monde ; les cachots du monastère ont eu leurs secrets, que leurs pierres ont fidèlement gardés, et nous devons faire comme elles.

— Et ensuite ?

— Nous devons, dans cette même nuit, nous saisir du frère Tristan, le bâillonner, l'emporter hors du couvent, et le déposer dans une maison de sûreté, d'où on le fera partir pour le midi.

— Pauvre petit frère Tristan… je n'ai jamais trop su comment il était ici, et je ne comprends pas pourquoi il en va sortir de telle manière.

— Tu n'as rien à savoir, rien à comprendre, mais seulement à dire le lendemain dans la communauté que le moine étranger est parti le matin de son plein gré.

— Encore un joli mensonge !

— Le père Romuald a promis de nous en remettre.

— J'aimerais mieux mentir pour sauver ces malheureux, et que le père Romuald ne m'en remît pas du tout.

— Fils de Satan, tu blasphèmes… pense plutôt à prier pour que Dieu te donne la grâce de demeurer fort dans ton âme et dans ton bras.

— Il faut bien… mais je regrette l'honneur d'être à ce poste d'affidé de notre supérieur ; tandis que les autres frères n'ont qu'à faire des confitures, récolter le miel dans les ruches, les fleurs dans les parterres, brûler de l'encens dans l'église et autres agréables choses, nous, il nous faut servir d'archers, de recors, arrêter les gens… et bientôt faire pire encore.

— Tout est bien, quand c'est pour obéir.

— Oui, oui, mais je me fais vieux… Et le soir, quand je serai dans une sombre allée du jardin, je penserai à ce pauvre frère Gabriel plongé dans une ombre bien plus profonde encore, je me sentirai blanc et ridé sur la terre, tandis qu'il sera enterré, lui, dans la fleur de l'âge… ce sera comme un reproche des derniers jours qui me resteront à vivre.

— Paix ! Godebert… songe à la consigne de ce soir.

— À onze heures juste, au pied de l'escalier des cellules.

— Avec nos lanternes sourdes et nos armes.

— C'est bien, j'y serai.

Pendant ce temps-là, un autre aparté avait lieu aussi entre deux frères placés également près l'un de l'autre du côté opposé de la nef, et qui étaient Gabriel et le soi-disant frère Tristan.

Protégés par le son de l'orgue qui couvrait la voix et par la somnolence des moines à la fin de l'office, ils tâchaient aussi, par instants, de se glisser quelques mots à l'oreille.

— Avez-vous pu parler au capitaine ? dit la voix qui passait sous le capuchon baissé.

— Oui, dit Gabriel. Il sera ce soir à onze heures dans l'endroit désigné de la vallée… et si l'entreprise échouait, il viendrait le lendemain avec un corps entier de ses hommes d'armes enfoncer les portes du couvent pour nous délivrer.

— Vous savez qu'il vous faut descendre sans faire entendre seulement un souffle… vous prendrez dans l'escalier et le long du cloître le côté où il y aura le plus d'obscurité… Vous viendrez dans la chapelle de Saint-Augustin… derrière la statue… le frère Hilaire et moi nous y serons.

— Le bon frère nous conduira ?

— Il ira dégager la sortie dérobée du fond des souterrains, tandis que nous traverserons d'autres conduits pour aller délivrer et emmener avec nous la chère prisonnière.

— Mais dans ces profondeurs ténébreuses ?…

— Vous oubliez que je les connais… que j'ai été pendant une nuit l'une des ombres plaintives qui les habitent.

— Oui, pour la damnation éternelle du moine.

— Écoutez… les minutes sont bien précieuses… Il n'est guère possible que le prieur ni son fanatique sicaire se trouvent dans les passages qui conduisent au pavillon vers le mi-

lieu de la nuit… Mais, en tous cas, j'ai volé deux poignards dans l'arsenal des moines… je vous en donnerai un ce soir.

— Oh ! cela suffit.

— Maintenant, voici encore. Pendant que vous étiez à cueillir vos fleurs de tilleuls, et les frères sous les arbres, je me suis glissée dans les taillis du pavillon de la nuit, j'ai lancé vers la haute fenêtre une petite pierre enveloppée d'un billet, qui prévenait Clotilde que le comte de Lussac serait près d'elle ce soir.

— Ô mon Dieu !… et la pierre ?

— Est parfaitement tombée à sa place.

— Merci… et soyez bénie !

— Il fallait que Clotilde fût prête à nous suivre à la minute même, et que la surprise, la joie ne lui ôtassent point l'usage de ses sens.

— Dieu soit loué ; tout est prêt maintenant.

— Oui, la fuite est parfaitement disposée dans nos esprits… Reste à savoir si elle l'est aussi dans les décrets du hasard.

La grand-messe était finie.

Les moines défilèrent de l'église.

D'un côté Godebert et Saint-Romain murmuraient encore :

— Ce soir, à onze heures.

De l'autre, Gabriel et Tristan disaient aussi tout bas :

— Ce soir, à onze heures.

Et Dieu seul savait lesquels arriveraient les premiers à leur suprême rendez-vous.

IV

L'ORAGE

L'orage qui éclata sur Paris le 22 mai 1449, au soir, fut un des plus effrayants sinistres qui apparurent jamais sur cette ville ; les monuments en gardèrent longtemps les traces ; les chroniques en font mention, et l'histoire en a transmis la connaissance jusqu'à nous.

À sept heures, après une journée de splendide soleil, et comme on venait de finir les vêpres au couvent des Grands-Augustins, l'air chargé d'électricité depuis le matin, prit une pesanteur accablante ; le jour devint tout à coup extraordinairement sombre.

Les religieux, la tête nue et mouillée de sueur, se tenaient sur les degrés du cloître, regardant avec inquiétude les signes atmosphériques dans tout ce qu'ils pouvaient découvrir de l'horizon.

Des coups de vent furieux se déchaînèrent subitement, vinrent tournoyer, se heurter dans l'espace, battre les murailles. Un énorme nuage de poussière s'éleva à une hauteur si prodigieuse, qu'on aurait dit que l'édifice du monastère était au fond d'un abîme, entre des montagnes de sable. Le peu de lumière qui restait, d'un jaune plombé, teignait tous les objets de sa couleur fauve et morbide. Dans cette atmosphère funeste, les arbres laissaient pendre leurs rameaux, et les arbustes courbés abattus jusqu'à terre, avaient une expression si frappante de douleur, dans l'abandon de leurs

tiges flétries, qu'ils semblaient avoir pris une âme pour souffrir.

La grosse cloche du campanile s'agita d'elle-même et fit entendre dans ses tintements longs et plaintifs l'accent précurseur du désastre.

L'air était obscurci des masses de paille et de débris que l'ouragan enlevait des toitures voisines. Les vitraux coloriés des façades du monastère se brisaient, sautaient en éclats et semaient les gazons de leurs images bénies. Le vent prenait un sifflement aigu autour des murs et tonnait dans l'étendue. Les maçonneries craquaient sous ses assauts redoublés, la terre tremblait sous son aile formidable.

Pendant que ce grand bruit éclatait dans le ciel, la Seine charriait des débris que la rafale arrachait des maisons du rivage, promenait des charpentes, des lambris, des toits de chaume. Et ses flots appesantis sous ces masses tourbillonnantes, faisaient entendre de profonds mugissements, fondaient avec fracas sous les arches des ponts et jetaient au pied des murs du monastère une rumeur impétueuse et sinistre.

Quand le vent se taisait par instants, quand le fleuve grondait moins haut, on entendait toujours ce son lamentable de la cloche, à laquelle répondaient plus loin celles des autres églises et les cris aigus des oiseaux effrayés.

Puis les éclats du vent revenaient plus violents et couvraient tout de leurs roulements épouvantables.

De larges éclairs vinrent sillonner le ciel. Parfois ils se réunissaient en une zone de lumière, et on voyait à la place du nuage noir une atmosphère toute de feu qui semblait prête à embraser la terre.

Ce soleil de l'orage montrait les figures pâles des religieux sortant de leurs sombres capuchons.

Enfin les détonations du tonnerre vinrent couronner le tumulte effrayant.

À ces éclats menaçants, les moines sortirent de leur espèce de torpeur et songèrent à faire la procession pour préserver le couvent.

Les pères Pacôme et Sébastien allèrent à la sacristie chercher les objets du culte nécessaires.

Mais en cet endroit, que la voûte surbaissée rendait ordinairement assez sombre, il faisait en ce moment une complète obscurité.

— Bonté du ciel, comme il fait noir ! dit Pacôme le sacristain. A-t-on l'idée d'un temps pareil, où la nuit vous vient en plein jour.

— Il faut pourtant, dit Sébastien, trouver la grande croix, le bénitier, l'encensoir.

— C'est tout au plus, reprit Pacôme, si je trouve mon chemin.

— Tout cela doit être dans la grande armoire.

— Je ne peux y arriver à tâtons… Diantre, je connais pourtant bien la sacristie.

— Il me semble que la nuit redouble.

— Ah !… voilà par ici la grande croix.

— Et le père Romuald qui parlait ce matin du courroux du ciel… il est de fait que le Seigneur nous montre une face bien rembrunie.

— Je vais trouver, sur ce rayon, le bénitier.

— Ô la réforme ! la réforme !… il faudrait peut-être nous réformer, père Pacôme.

— Il faudrait le pouvoir, père Sébastien.

— Ce n'est pas l'habit qui fait le moine. Les premiers Augustins qui mangeaient des carottes crues et buvaient de l'eau dans le crâne de leurs fondateurs…

— Bah ! pourquoi prenaient-ils cette tasse ?

— Oh ! par bonnes raisons. L'esprit des saints cénobites qui l'avait habitée coulait en eux avec la boisson… puis ils se pénétraient du néant de l'humanité en voyant que le plus noble ossement de l'homme ne pouvait plus servir que d'ustensile au réfectoire.

— Certes, on le sait, ils étaient sages de pensées, de paroles et d'actions.

— Ils étaient ce qu'ils paraissaient. Tandis que nous, pour parler vrai, nous prions bien souvent du bout des lèvres, nous disons le chapelet comme on enfile des perles, nous estimons les vases sacrés dans leur matière d'or, et les bons vins au contraire, dans leur esprit… la chair nous absorbe… oui, frère, nous sommes des pendards déguisés avec le froc et le capuchon ; c'est pourquoi je dis bien…

— Que l'habit ne fait pas le moine… et tout cela, frère Sébastien… parce que le temps se couvre.

— Vous n'y songez pas vous, vieux païen.

— Quand j'y songerais, à quoi bon ? On ne retourne pas en arrière ; on ne recueille pas plus la vertu dans ce qui est passé qu'on ne cueille la violette derrière ses pas. J'ai une certaine idée au contraire que nous deviendrons toujours pires en manque de foi et abondance de mauvais penchants, ne laissant absolument de côté que les péchés que nous ne pouvons pas commettre.

— Jusqu'à ce que l'enfer s'ouvre pour nous engloutir, dites donc !

— Oh ! pas tant de fracas, ce n'est pas la peine. Seulement, un jour le monde s'apercevra qu'il nous nourrit et nous enrichit pour ne rien faire, que notre présence bénie dans le sein de la ville n'en éloigne ni la peste ni l'incendie, que les messages dont on nous charge pour le Seigneur sont bien payés et n'arrivent guère, que les gens feront mieux leurs affaires en priant Dieu eux-mêmes. Alors, on nous renverra de nos moutiers et on en fera des magasins à blés et des chantiers pour les ouvriers.

— Voilà ce qui arrivera, père Pacôme ?

— Je le crois.

— C'est possible.

— Maintenant j'ai trouvé aussi l'encensoir… allons vite faire la procession.

Bientôt les religieux rangés en file parcoururent le monastère, aspergeant les murs d'eau bénite, chantant des litanies, des antiennes de toute la force de leurs voix tremblantes.

Pendant cela, le bon frère Hilaire courait dans le jardin, il étendait des nattes de paille sur ses jeunes plantations pour les garantir de la grêle qui les menaçait, exposant sa tête chauve aux coups de la tempête pour protéger ses chers produits.

D'autres moines se portaient au clocher et sonnaient de toute la force de leurs bras un tocsin désespéré, auquel venaient s'unir, par le même glas lugubre, les cloches des autres monastères, des autres églises, vers lesquelles se précipitait la population de la ville effrayée : car il était à croire, dans un bouleversement pareil, que les gens assistant à ce jour de désolation, n'en verraient pas le lendemain.

Cependant l'orage continuait.

La procession suivait son cours.

Les pauvres moines redoublaient les psaumes, les cantiques de deuil, allumaient des cierges à foison, jetaient de l'eau bénite à torrents.

Pendant ces exercices religieux, le perroquet habitant du couvent, qui voletait par tous les corridors, vint se poser sur la croix marchant en tête de la procession ; et, avec ses manières railleuses, le méchant oiseau se mit à contrefaire le plain-chant, s'arrêtant pour apostropher les révérends pères, et selon son insolence habituelle les appelant :

— Perroquets !

Cet incident parut de mauvais augure aux moines dont la conscience était plus susceptible et l'esprit plus timoré au moment du danger. Il leur sembla que le ciel, par la voix de ce génie familier, déniait leur foi, repoussait leurs prières

plus bruyantes que sincères, et n'apaiserait pas l'ouragan sur leurs têtes.

C'était le moment où la prédiction, dont on souriait dans les jours sereins, apportait, quoi qu'on pût faire, une particulière épouvante. On croyait voir le démon, trouvant cet orage digne de lui servir de coursier, arriver sur sa croupe, démolir de fond en comble le monastère et prendre ses ruines pour domaine, au milieu du feu des éclairs, des roulements du tonnerre, chaque minute ravivait la terreur.

Enfin dans l'une des grandes salles du nord, la procession rencontra le père Romuald.

Les religieux se débandèrent et coururent en foule se jeter aux pieds de leur supérieur, baiser le bas de sa robe, ses sandales, le supplier de prier pour eux, parce que sa sainteté seule pouvait préserver d'une destruction imminente le couvent des Grands-Augustins.

Il leur dit qu'il allait s'enfermer dans son oratoire, où les Esprits bienheureux communiquaient quelquefois avec lui, qu'il obtiendrait sans doute de leur divine protection le salut de la maison religieuse, qu'en attendant tous les frères devaient faire la prière du soir et se rendre dans leurs cellules, où ils attendraient avec résignation la volonté du ciel.

Le pieux troupeau obéit et se dispersa, les chants cessèrent, la vaste étendue du monastère devint déserte de tous les moines, retirés dans le corps de logis des cellules.

Vers neuf heures, le vent terrible s'apaisa peu à peu, le ciel, où se suspendit le mouvement de l'orage, devint d'un noir uniforme et profond.

Les religieux crurent à la grâce efficace des prières de leur supérieur.

Cependant ce calme sombre ne ressemblait pas à la fin d'un orage qui s'éloigne en masses de vapeurs et laisse derrière lui s'éclaircir l'horizon ; c'était plutôt un moment de trêve dans la colère des nuages.

V

LE PAVILLON DE LA NUIT

Le père Romuald cependant n'avait jamais moins songé à la prière que ce soir-là. Il était debout dans sa cellule, devant un sablier placé auprès d'une lampe, et s'occupait des yeux comme de la pensée à voir couler cette poudre argentée qui marquait le cours du temps.

Il avait la ferme volonté de revoir Clotilde dans quelques moments ; mais il devait attendre pour descendre dans les souterrains que l'heure marquée pour ses exécutions fût écoulée.

Pourtant la pensée de ces caveaux qui avait toujours eu le pouvoir de lui causer un frisson de terreur, malgré sa nature si énergique, le pénétrait en ce moment d'un effroi instinctif et irrésistible.

Ces bas-fonds, éternel repaire de toutes les cruautés, verraient bientôt de nouveaux crimes.

Bénita, brutalement arrêtée, retenue prisonnière, ne pouvant plus que traîner une existence empoisonnée… Gabriel qui allait passer pour mort, et qui aurait un destin bien pire dans un éternel cachot…

Mais il fallait éloigner cette femme dont une parole imprudente pouvait le perdre sans retour, le faire tomber de la hauteur où il s'était placé, dans l'exécration publique.

Il fallait sacrifier Gabriel comme le rival qui nuisait au succès de son amour, surtout comme l'homme initié sans doute à ses terribles secrets.

La nécessité le poussait ; encore une fois ses passions opposées aux apparences qu'il devait soutenir, son être réel, tout de chaleur et de vie, en contradiction avec le masque de marbre qu'il devait porter, le rendaient fatalement criminel.

Mais en ce moment le moine s'exaltait dans le mal ; il se pénétrait de toute la cruauté implacable que sa destinée le forçait à déployer ; il ne sentait que le désir de savoir dans quelques instants ses ordres remplis, d'arriver à la sécurité que lui procureraient ses crimes. Son amour même pour Clotilde, sans cesser d'être aussi exclusif et tendre, avait pris quelque chose de son ardente volonté à tout sacrifier à lui-même, à la satisfaction de ses désirs.

Il semblait que la foudre, que Romuald avait vue toute la soirée éclater autour de lui, l'eût enflammé d'une terrible émulation à tout maîtriser au monde.

Il avait retourné le sablier à dix heures, et regardait la poudre descendre d'un cours égal, diminuer dans le bassin. À mesure que le sable s'écoulait, que le globe de verre se vidait, son œil devenait plus ardent, sa poitrine plus haletante, tout le sang refluait à son cœur.

Il écoutait dans le silence s'il n'entendait pas quelqu'un venir l'arrêter sur le seuil de sa cellule, quelque être plus puissant que lui venir le terrasser et l'enchaîner avant qu'il eût le temps de faire tomber les autres dans ses fers.

Enfin, les grains de poudre qui restaient encore s'amassèrent vers l'issue… le dernier vint… Romuald le vit couler et disparaître.

Il était onze heures. Tout devait maintenant s'accomplir comme il l'avait commandé. Il était bien sûr des hommes qui le servaient et la résistance devait être impossible.

Romuald laissa encore s'écouler le temps nécessaire aux expéditions commandées, puis, lorsqu'il jugea que tout devait être achevé, il descendit.

Il leva la trappe et arriva dans les sombres profondeurs.

Le silence qui régnait de toute part lui apprit que ses sicaires avaient déjà opéré en effet les deux enlèvements et qu'il était désormais délivré de toute influence funeste.

— Le témoin de mes crimes n'est plus là, dit-il, le rival de mon amour a disparu, je recommence une vie nouvelle, où je pourrai aimer Clotilde et la tenir pressée sur mon cœur, sans souvenirs cruels, sans terreur de l'avenir.

Cependant le froid des caveaux, ce froid mêlé de l'humidité souterraine et de l'émanation des ossements pâlit profondément son visage et le fit frissonner, il se sentit atteint d'une faiblesse plus sensible qu'il n'en avait encore éprouvé dans cette enceinte sinistre.

Romuald glissa avec le silence d'une ombre dans le couloir… Par quelques étroits soupiraux pratiqués à la voûte, les éclairs qui recommençaient à cette heure, rayaient parfois les ténèbres des bas-fonds, et on entendait au-dessus de nombreux grondements de tonnerre.

Le moine arriva dans le pavillon.

La chambre circulaire, où l'huile parfumée brûlait toujours sur le trépied, était constamment éclairée.

Et Clotilde qui ne dormait que quelques heures par nuit sur le canapé, qui attendait d'ailleurs à toute minute sa délivrance, était toujours habillée.

Au bruit qui se fit dans le vestibule, dont le sol s'ouvrait à l'issue du passage secret, la jeune fille jeta un cri de joie et le nom de Gabriel. Car on sait qu'un billet tombé à ses pieds lui avait fait espérer qu'elle serait cette nuit-là réunie à son amant.

Mais à la vue du moine, au moment où la douleur de son illusion brisée augmentait l'horreur d'une telle présence, la pauvre jeune fille reçut un coup si cruel qu'elle tomba évanouie sur la dalle.

Romuald la prit dans ses bras, la déposa sur le lit de repos, se retira de devant elle pour que la lampe pût bien éclairer son doux visage, et s'agenouilla à ses pieds.

Il était heureux de cette défaillance qui lui permettait de contempler Clotilde en liberté.

Il s'abîmait dans cette joie. Tout ce qui auparavant avait pensé, réfléchi, agi dans le supérieur des Augustins n'existait plus ; il aimait, et tout son être n'était qu'amour.

Il répétait le nom de Clotilde, avec cet accent d'une âme passionnée qui met toute l'adoration, tout le dévouement, toute la grandeur de l'amour dans un nom exhalé avec un soupir.

Tantôt il appuyait ses lèvres sur le bas de sa robe et y imprimait des baisers de feu, où son cœur se soulageait, tantôt il s'arrachait à ce bonheur pour considérer la jeune fille, pour s'enivrer de sa vue : mais restant toujours chaste, et re-

tenu dans ses mouvements, même dans ses regards, car il aimait de toute son âme.

Il ne se pressait pas de la ranimer ; il savourait ces minutes pendant lesquelles il lui était permis de la contempler, de l'approcher, d'appuyer son front brûlant sur ses pieds sans être repoussé par elle. Il eût voulu mourir ainsi.

Pourtant le sein de la jeune fille se souleva, de légères couleurs revinrent à ses joues, à ses lèvres, sa pensée se réveilla et se porta vers Gabriel.

Au même instant, elle vit le moine à ses genoux et fit un brusque mouvement d'aversion, cachant son visage dans ses mains pour se préserver d'un aspect odieux.

Puis, comme elle comprit instinctivement le bonheur que Romuald éprouvait à la voir à demi couchée sur ce lit de repos, elle trouva un méchant plaisir à l'en priver. Elle se leva vivement, saisit une mantille de soie noire dont elle s'enveloppa tout entière pour se dérober autant que possible à ses regards, pour se séparer de lui par un voile de plus ; et elle s'assit droite et fixe dans un fauteuil.

Pourtant alors le supérieur se releva, et reprit l'air de dignité qui lui était si habituel.

— Clotilde, dit-il, je vous fais horreur… je ne suis pas accoutumé à inspirer un tel sentiment. Les religieux de ce monastère poussent l'attachement pour moi jusqu'à l'idolâtrie ; les hommes les plus élevés de la ville regardent ma présence comme un bienfait, et les femmes me portent dans leur cœur pieux un culte véritable.

— C'est qu'ils ne voient tous que cette apparence de vertu dont il vous plaît de vous revêtir, dit Clotilde avec un

dédain amer. Mais moi qui connais votre âme, je vous trouve affreux, et pour m'éloigner de vous, j'irais au fond de la terre.

— Il est heureux que cette porte bien fermée vous épargne le voyage.

— Je ne le regretterais pas pour vous fuir.

— L'assertion est un peu dure.

— Puis-je éprouver autre chose en vous voyant ? Vous qui êtes venu ainsi tout à coup m'enlever de chez ma mère, qui avez eu la bizarre pensée de m'enfermer dans un endroit non fréquenté de votre couvent, qui m'y retenez prisonnière… de quel droit ? De celui d'un extravagant amour, qui rend encore votre violence plus coupable.

— Cet amour excuse, justifie mes actes… mais vous ne comprenez pas cela.

— Et quand donc ces actes, si bien justifiés, finiront-ils ? Répondez ; quand me rendrez-vous la liberté ?

— Clotilde, dit Romuald en hésitant, votre liberté serait notre séparation éternelle.

— Et vous ne le voulez pas ?

— Non.

— Il le faudra bien pourtant… Il faudra malgré vous que cette situation étrange ait une fin… Quelle sera-t-elle ?

— Demandez à un insensé où il va dans son délire… l'homme poussé par la passion est bien plus aveugle encore… Moi, je ne vis que dans cette heure où je vous vois… qu'il en résulte ensuite la ruine, la mort, tout m'est indifférent.

— Ainsi, moi si jeune et innocente de toute faute, je suis perdue.

— Oui, sans doute, Clotilde, et moi avec vous.

— Mon Dieu ! me parler ainsi en ce moment ! dit la jeune fille en songeant à l'espoir de voir Gabriel dont elle s'était bercée. Oh ! vous ne savez pas combien vous me faites plus de mal encore, et combien je vous déteste davantage.

Le tonnerre éclatait alors et faisait trembler le dôme du pavillon ; l'influence de l'orage ébranlait les nerfs de Clotilde et la rendait plus faible, plus souffrante encore. Elle leva un regard désespéré vers la haute fenêtre ; il lui sembla que l'intempérie de cette nuit achevait son malheur, que le ciel même se montrait terrible pour elle.

Elle jeta sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

À la vue de ces larmes, toute l'âme de Romuald s'élança vers la pauvre enfant. Il fit un mouvement pour la prendre dans ses bras, n'éprouvant que le besoin de la consoler. Elle le repoussa par un geste impérieux et violent, alors il s'assit à quelques pas d'elle, accablé, le front courbé vers la terre, dans une résignation douloureuse.

— Clotilde, dit-il d'une voix lente et douce ; il vient un moment où ce qu'on a le plus détesté inspire la pitié. Oui, quand on voit le crime d'un homme abandonné de Dieu, on le hait, on le maudit : mais plus tard, quand il est sur l'échafaud, quand le glaive brille sur sa tête, la foule a une larme pour lui. Eh bien ! moi, je suis condamné, je dois mourir sans être aimé… sans être aimé, comprends-tu bien ce mot ? c'est-à-dire plus misérable que le dernier des hommes sous la hache du bourreau. Alors, seras-tu plus impitoyable

que la foule vulgaire ? n'auras-tu pas une minute de miséricorde pour moi ?

Elle n'eut pas la force de répondre.

Il se fit un long silence pendant lequel leurs cœurs se reposaient des mouvements violents, des irritations impétueuses et demeuraient dans une morne douleur.

Le moine se leva, s'approcha peu à peu de Clotilde, se prosterna à ses pieds. Elle venait de le voir si tendre, si soumis et si grand encore dans son abnégation suprême, qu'elle le craignait moins et ne le repoussa plus.

Alors le cœur de Romuald se fondit d'ineffable tendresse. Il baisa la terre que touchaient les pieds de Clotilde, et toute son âme désolée s'exhala dans ces ardents et tristes baisers. Puis, il releva la tête, la posa doucement sur les genoux de la jeune fille, et leva avec angoisse les yeux vers elle.

Elle se laissa aller à le regarder.

Sans qu'elle sût pourquoi son âme s'était calmée, Romuald ne lui inspirait plus de terreur.

C'est que cet homme prosterné ainsi dans l'adoration était en ce moment admirablement beau. Ce n'était plus seulement le charme de ces traits réguliers, nobles, superbes, c'était la beauté de l'amour que les émotions puissantes faisaient jaillir tout entière sur son visage. Ses yeux étincelants de mille feux, étaient voilés de larmes, son front avait toute l'exaltation de la jeunesse de l'âme ; les soupirs qui entrouvraient sa bouche y apportaient une empreinte voluptueuse et tendre.

Clotilde le regardait avec une attention naïve qui n'était pas sans admiration. Elle n'avait aucune idée de la passion ; elle n'avait jamais rêvé l'amour ainsi ; elle ne connaissait pas la fièvre du cœur avec son délire touchant et sublime ; elle était tout absorbée par le nouveau spectacle offert à ses yeux.

Les lueurs de l'orage éclairaient la figure de Romuald d'une lueur particulière, d'une lueur ardente, surnaturelle, en harmonie avec l'expression répandue sur ses traits.

En voyant cet homme si grand, si fort, ainsi bouleversé par elle, la jeune fille découvrait en elle-même une puissance ignorée jusque-là. Elle sentait les atteintes de cet orgueil secret et doux qu'éprouve toujours la femme aimée avec passion.

Ses yeux étaient attachés sur Romuald, sa main pressée dans la sienne. Et son regard, sa main demeuraient là immobiles.

— Ô Clotilde ! disait Romuald dans sa divine extase, reste, reste encore ainsi un instant !… Fais ensuite ce que tu voudras, abhorre moi, méprise moi, ordonne-moi de mourir et je me tuerai à tes pieds, mais laisse-moi ta main, une minute ainsi, volontairement… Tu ne sais pas combien de siècles de souffrance j'accepterais pour ce moment.

Il était faible, résigné, l'amour le tenait courbé jusqu'à terre. Clotilde lui accordait ce bonheur demandé à genoux de lui laisser sa main, et elle était bien près de le plaindre.

Il s'était formé en elle comme un nuage d'étonnement, d'admiration, d'attraction voluptueuse qui dérobaient ses véritables sentiments.

Mais à cet instant Clotilde tressaillit ; elle entendait un bruit sourd dans un endroit rapproché des souterrains. Le voile de funeste séduction se déchira ; la pensée de Gabriel que la prisonnière attendait revint dans toute sa puissance.

Elle se leva vivement en tendant les bras vers la porte du pavillon, et jetant cet appel suprême :

— Gabriel !

Le moine, rappelé tout à coup aux plus cruels souvenirs, se releva aussi, sombre, irrité, menaçant.

— Oh ! ne prononce pas ce nom ! s'écria-t-il. Sur le salut de ton âme et de la mienne, ne prononce pas ce nom !

— Gabriel ! répéta-t-elle en regardant Romuald en face pour le braver. Oh ! je sais maintenant qu'il a découvert l'endroit de ma prison, et qu'il viendra me délivrer.

L'orage grondait dans toute sa violence ; le vent battait les taillis d'alentour et les fenêtres du pavillon ; mais, au milieu de ce tumulte, Clotilde croyait encore entendre ce vague bruit qui était venu jusqu'à son cœur.

Elle s'élança vers la porte et la secoua de tous les efforts de ses faibles mains pour tenter de l'ébranler.

Mais Romuald la saisit violemment dans ses bras et la ramena sur son fauteuil, où il la retint d'un bras de fer.

— N'importe ! dit-elle d'un accent exalté, Gabriel est ici… il est près de moi… et je dois être sauvée par lui.

— Oui, il est ici ! répéta d'un ton sourd le moine, qui voyait en imagination sa victime plongée dans le cachot.

— Quoiqu'il soit religieux, dit-elle, quoiqu'il soit enfermé dans ce vieux cloître…

— Dans un endroit plus sûr, interrompit Romuald.

— Oh ! je l'appellerai de tant de force d'âme qu'il viendra à mon secours.

— Il ne peut même entendre ta voix.

— Tant que l'espérance de le revoir me soutiendra, j'aurai la force de vous repousser, de vous maudire.

— Eh bien ! perds donc tout espoir et sois à moi.

— Gabriel !

— Il est mort.

Clotilde resta une minute pâle, froide, les yeux éteints, le cœur épuisé de sang.

Romuald la considéra ainsi, immobile, mais les yeux brillants d'un triomphe farouche.

Tout à coup, il vit la jeune fille tressaillir, se ranimer, reprendre les couleurs de la vie, tandis que ses lèvres exhalaient un cri de joie.

Il suivit la direction de son regard.

Et il vit Gabriel à l'entrée de la chambre.

Sans qu'il eût rien entendu au milieu de la tempête du dehors, et de celle plus forte de son âme, Gabriel à l'aide

d’un poignard avait ouvert le pêne de la serrure, et il était entré.

En même temps, Romuald vit Clotilde qui s’était élancée dans les bras de son amant.

VI

LA FOUDRE DU SOUTERRAIN

Il est impossible de rendre la stupeur du père Romuald lorsqu'il vit Gabriel, non seulement soustrait au cachot, mais arrivé dans ce sanctuaire mystérieux du pavillon, où nul n'avait jamais pénétré.

Et Gabriel venait lui enlever Clotilde !… armé d'un regard, d'un front terrible, il s'élança vers eux pour les séparer.

Mais une pâle figure vint se mettre devant lui.

C'était celle de Bénita qui avait toujours le pouvoir de terrifier le moine.

En voyant cette seconde victime qui lui était dérobée, Romuald sentit qu'il était trahi. Il courba la tête, sans souffle, sans regard, semblable à une froide figure de marbre.

Il avait été trahi en effet dans ses volontés, mais par le fanatisme même qu'il avait exalté dans l'âme de Saint-Romain. On était au jour de la Pentecôte. Le sicaire du prieur avait voulu obéir à Romuald sans désobéir à Dieu, qui défend le travail pendant ce jour ; et dans son affreuse dévotion il avait attendu que minuit fût venu pour accomplir l'œuvre de cruauté arbitraire. À cette heure, les fugitifs étaient déjà descendus ; Saint-Romain et son compagnon avaient trouvé les cellules vides.

Pour Gabriel et Bénita, ils eurent un étourdissement de surprise en voyant Romuald dans le pavillon, en face d'eux ;

mais ils ne tremblèrent pas. Ils virent au même instant que, dans cette situation extrême et à l'endroit retiré où il se trouvait, le prieur ne pouvait appeler à lui les forces du couvent. Surtout ils se sentaient forts et imposants de leur innocence, de leur courage.

Pourtant la scène était étrange, et de celles où les passions doivent lutter jusqu'à ce que mort s'en suive.

Au dehors, l'orage tonnait, éclatait, déchirait le ciel, amoncelait les feux errants, redoublait les rafales, faisait une atmosphère entière toute de flammes, de bruits, de ravages. Au dedans, l'amour dans tous ses transports, la vengeance dans toutes ses fureurs, exaltaient les âmes dans une seconde et effroyable tempête.

Mais tout passait vite dans cette nuit ; le silence de saisissement fut presque aussitôt rompu par Gabriel.

— Supérieur des Augustins, dit-il avec une indignation froide et puissante, votre âme est donc pétrie des passions les plus odieuses ! votre cupidité pour votre ordre vous pousse à des spoliations indignes, non pour employer ces biens en aumônes, mais en luxe dans lequel se réjouit votre orgueil. Vous m'avez traîtreusement volé la fortune de mon père, et réduit à venir recevoir un morceau de pain de vos mains pleines de mon or. Une passion plus coupable encore vous a poussé à des actes plus affreux. Votre sein est plein de feux impurs qui brûlent sous la croix de prieur. Des femmes ont été sacrifiées par vous. Bénita, une fille du Seigneur, a été perdue par votre satanique amour. Clotilde de Beaulieu a été enlevée comme une proie promise à vos infâmes désirs… Et comme nous vous gênions, cette infortunée Bénita et moi, vous aviez résolu notre mort… Oh ! oui, nous le pensions bien ; et c'est dans la certitude de cette

condamnation que nous allions la prévenir cette nuit par la fuite. Ainsi la cruauté achève les instincts odieux de votre âme !… Voleur ! parjure ! assassin ! entendez vos noms, supérieur des Augustins, vous que le monde honore !

Romuald n'écoutait pas. Son expression de figure était changée ; les yeux levés vers les hautes fenêtres, il observait le ciel chargé de ses formidables nuages, sillonné de ses terribles éclairs.

— Moi, dit aussi Bénita au prieur, moi qui vous adresse maintenant un éternel adieu, soit que je parte cette nuit, soit que je meure ici, pour toute vengeance je vous force ce soir à me voir encore une fois, parce que je suis remontée de la tombe où vous m'aviez mise, parce que je suis pour vous l'image de la mort, et que vous faire envisager la mort, vous le savez bien, c'est vous montrer votre condamnation éternelle.

Mais le prieur, dans la même attitude, suivait toujours avec une attention ardente les mouvements de l'orage.

En ce moment, un coup de tonnerre du plus épouvantable éclat fit tout trembler sur la terre.

Puis l'on vit le clocher de l'église frappé de la foudre s'écrouler en faisant lever un énorme fracas[6].

Romuald resta une minute en suspens ; puis il secoua la tête comme à une espérance trompée.

---

[6] Dans la nuit du 22 mai 1449, le tonnerre tomba sur le clocher des Grands-Augustins, découvrit la toiture de l'église et brûla le maître-autel. (*Journal de Paris sous le règne de Charles VII*. p. 217.)

Il avait repris un calme superbe.

Comme les trois fugitifs jetaient un dernier regard sur lui en s'approchant de la sortie du pavillon, au-delà de laquelle ils étaient sûrs de trouver l'issue de la vallée ouverte par le père Hilaire et leurs amis au dehors, comme ils allaient franchir le seuil, Romuald se jeta devant eux, ferma à double tour la serrure de la porte de fer, puis lança la clef par une des ogives de la voûte. Et au milieu d'un silence frémissant, on entendit le bruit du fer retombant sur le sable. Les éclairs avaient cessé au milieu de compactes ténèbres ; il ne paraissait plus que la lumière blanche de la lampe parfumée du trépied ; mais cette pâle clarté avait quelque chose de plus sinistre que les feux impétueux de l'orage.

Ceux qui se trouvaient ainsi subitement renfermés ne savaient encore se rendre compte de leur position.

Une exaltation grave et terrible éclatait alors sur les traits du prieur.

— Insensés ! dit-il, insensés qui avez cru qu'on pouvait ainsi triompher de Romuald !... Non, j'abandonne ma vie à un hasard contraire, j'abandonne ce corps de poussière à toute tombe qui voudra le recevoir, mais ma renommée ne sera jamais atteinte ; l'image qui me représente couronné d'une auréole, portant dignement la croix et le glaive, cette image restera toujours la même dans le couvent et dans le monde.

Il regarda Bénita en ajoutant :

— J'ai toujours pensé qu'il pourrait venir un moment où j'aurais besoin de tenir dans ma main une mort prompte, qui emportât avec moi dans le silence éternel les possesseurs de mes secrets. Et cette mort est ici.

Il s'arrêta et reprit.

— Tout à l'heure, j'espérais que la foudre en finirait avec nous… je l'appelais de toute mon âme… Mais voyez, elle s'est détournée. L'antique clocher de l'église est renversé, et je suis encore debout. La nuée du ciel n'a pas osé me frapper ; je ne pouvais périr que par celle allumée par moi-même.

Romuald s'approcha du trépied.

— C'est dans ce lieu-même, dit-il, dans ce sanctuaire de coupables délices, que la mort était toujours prête à venir à mon appel. Elle était là, cachée sous cette coupe de parfums, et j'en aspirais les présages de chaque flot embaumé.

Il changea d'accent et ajouta d'une voix solennelle :

— Maintenant, le moment est venu ; nous allons tous mourir ici.

Frappés d'une indicible stupeur, oppressés, frémissants, ceux qui l'entendaient n'avaient pas un mot, pas un cri pour exhaler leur terreur.

Mais alors Romuald éloigne d'une main ferme le socle du trépied ; et sur la place qu'il occupait, on voit dans le sol une étroite cavité, dont l'orifice porte une teinte noirâtre.

De la main gauche le moine tient la lampe, de la droite il indique le conduit fuyant sous terre.

— Ici, dit-il, est une traînée de salpêtre qui s'infiltre dans une large crevasse de la voûte, et qui va faire sauter avec elle ce pavillon qui s'y appuie… La lampe brûlait toujours au-dessus pour que je puisse y mettre le feu quand je le voudrais… Et le moment est venu où je le veux.

Pâles comme des spectres, les trois prisonniers de cette enceinte de destruction, restent encore dans une stupeur qui les retient immobiles.

— Oui, reprend Romuald, il faut que cette voûte, ce bâtiment sautent en éclats, retombent en décombres, que nos corps brûlés, pulvérisés, se mêlent à leur poussière, afin qu'il n'en reste pas un vestige pour révéler la vérité. J'emporterai un crime de plus dans le tombeau, mais il n'en restera rien d'attaché à ma mémoire.

Cependant Gabriel a tiré son poignard pour en frapper le moine. Il fait un mouvement en avant, lève le bras… puis s'arrête. La lampe est si près de la poudre… il sent qu'à un pas de plus qu'il fera, le feu va y toucher.

Mais Bénita a le cœur plein d'une pitié profonde.

— Arrête ! dit-elle en joignant les mains devant Romuald. Regarde-les !… ils sont si jeunes ! ils sont si beaux !…

— Non, dit le moine qui à cet instant suprême a encore dans les yeux le feu d'un amour sinistre, non, il me fallait Clotilde dans mes bras ou dans ma tombe.

— Grâce ! pitié pour eux !

— Je ne veux pas faire grâce, moi qui n'en attends point du ciel.

À ces paroles infernales, les nobles condamnés s'indignent d'avoir pu implorer leur bourreau. Un courage céleste descend en eux : ils ne songent plus qu'à attendre dignement la mort dans le sein de l'amour et de la prière.

Bénita se met à genoux, regardant le ciel, et pressant la croix de son chapelet sur sa poitrine ; son front s'illumine d'une piété et d'une espérances célestes.

Gabriel et Clotilde sont à genoux, enlacés dans les bras l'un de l'autre ; leurs têtes blondes se confondent ; la religion et la tendresse mêlent sur leurs traits leurs rayonnantes extases ; ils semblent deux esprits purs prêts à voler ensemble vers leur divine patrie.

Romuald approche la lampe de la poudre qui noircit au bord de l'orifice. Il regarde. Bénita est restée à quelques pas de lui ; Gabriel et Clotilde sont un peu plus loin, agenouillés sur le lit de repos qui va leur servir de tombeau. Il appuie encore sur eux un regard d'envie, et reste une minute à les considérer ainsi tous trois.

— Priez ! dit-il, ô vous qui pouvez prier !

Puis il touche de la flamme le bord de la poudre.

Il part d'abord un sifflement aigu, qui se prolonge dans les cavités de la terre.

À l'instant une détonation puissante éclate avec fracas ; les pierres du bâtiment craquent, se tordent, sont lancées jusqu'aux nues et retombent en masses de débris, en torrents de décombres.

L'explosion a fait crouler trois côtés du pavillon ; l'escalier souterrain qui y amenait reste à découvert.

Un pan de mur seulement est encore debout.

Romuald frappé en pleine poitrine, inondé de sang, peut à peine se soutenir.

Bénita mourante est étendue sur la large brèche de la muraille.

Clotilde et son amant, placés contre le mur préservé, sont soustraits au désastre ; Gabriel prend Clotilde sur son sein et l'entraîne par l'escalier découvert.

Une faible lueur nocturne les éclaire ; on entend le bruit de leurs pas. Bénita saisit le bas de la robe du moine, de l'autre main elle lui montre Gabriel et Clotilde. Ses traits sont éclairés d'un ineffable sourire.

— Sauvés ! dit-elle.

Et elle expire.

En effet, les deux amants ont déjà franchi le souterrain, ils ont dit un tendre adieu au frère Hilaire qui leur en tient ouverte la sortie, puis ils sont arrivés hors du couvent, dans l'espace libre où ils ont trouvé leurs amis.

Et ils trouveront aussi dans ce monde qu'ils vont revoir l'amour et le bonheur, réservés dans la justice céleste à ceux qui les ont achetés par de rudes épreuves.

Tout ce travail de la foudre… de la foudre des nues et de celle des souterrains… s'est accompli avec la rapidité qui est son essence.

Les moines bouleversés de la chute de leur clocher, de cette seconde explosion aussi terrible, se croyant la proie de l'enfer déchaîné, accourent sur le lieu du sinistre ; mais ils ne trouvent plus à la place du pavillon qu'un monceau de débris. Ils ne peuvent même que vaguement apercevoir ces ruines laissées par Satan et perdues dans les ténèbres. Et ils se retirent en faisant le signe de la croix.

Pourtant au milieu de ces décombres, Romuald respire encore.

Mortellement blessé, mais épouvanté de la vue de ce chaos, il se relève, il arrache sa robe des doigts crispés de la morte, et, cherchant un appui dans la nuit, allant d'une pierre chancelante à l'autre, il s'enfonce dans les souterrains.

L'éboulement d'une partie de la voûte y laisse descendre une faible clarté qui blanchit légèrement les flots de poussière. Mais Romuald ne peut choisir son chemin dans ces dédales ; à mesure qu'il marche, des pierres dont la secousse a rompu le ciment, se détachent sous leur poids et roulent devant ses pas. Il est conduit ainsi au gré de la destruction.

Il se trouve amené devant une vaste cavité qu'il reconnaît pour la chambre mortuaire… son sein se soulève de répulsion, toutes ses fibres tressaillent… et il est pourtant forcé d'avancer.

Il fraye, brisé, mourant, ce sol qui a vu le meurtre de Bénita. Et là, il tombe à la place où elle est tombée.

Dans cet instant suprême, le moine lève les yeux et cherche le ciel… Mais le ciel, pour lui, c'est la voûte… la voûte qui craque, vacille, lance sur sa tête une masse énorme de son cintre, et l'ensevelit dans une tombe maudite.

* * *

On ne retrouva jamais au couvent des Augustins le corps du père Romuald.

Après le coup de tonnerre qui avait frappé le clocher, la chute du pavillon de la nuit fut attribuée à la même cause. Les désastres de cette nuit confirmèrent la vérité de la prédiction, et accréditèrent la croyance que la sainteté du prieur avait sauvé le monastère du pouvoir de Satan. De là, on conclut naturellement que le corps du bienheureux avait été enlevé au ciel en récompense.

Son effigie fut placée dans une chapelle de l'église. Ainsi on le vit toujours dans la postérité tel qu'il l'avait désiré, couronné d'une auréole, le sceptre spirituel dans une main et la croix dans l'autre.

On venait souvent, surtout dans les jours d'orage, allumer des cierges devant cette image.

Et le frère Hilaire seul secouait la tête en voyant brûler l'encens devant saint Romuald.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en avril 2026.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isa, Mathieu, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Robert, Clémence. *Le Moine noir*, Paris : Levy frères (1874). D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page reprend *San Francesco d'Assisi medita sulla morte* (1634) de Francisco de Zurbaran (Musée d'art de Milwaukee).

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.